

M - 18









LA PRIÈRE
D'APRÈS SAINTE TÉRÈSE

PAR

L'AUTEUR DES CONSEILS DE PIÉTÉ

~~~~~  
*Tous droits réservés.*  
~~~~~

BIBLIOTHÈQUE DE PIÉTÉ DES GENS DU MONDE

SAINTE TÈRÈSE
LA PRIÈRE

Avec une Préface

DE S. G.

MONSEIGNEUR LANDRIOT

ARCHEVÊQUE DE REIMS

Nouvelle édition augmentée
*d'extraits de la Vie de Sainte Tèreſe, écrite
par elle-même.*



SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

PARIS

VICTOR PALMÉ

DIRECTEUR GÉNÉRAL

25, rue de Grenelle, 25

BRUXELLES

J. ALBANEL

DIRECTEUR DE LA SUCCURSALE

5, place de Louvain, 5



PRÉFACE



LA *prière* est la vie de l'âme : c'est une suave et énergique combustion, qui donne à l'âme des formes continuellement nouvelles et plus parfaites; et dans cette ineffable union de l'être humain avec la Divinité, il s'opère une transformation progressive, qui change

les conditions de l'existence terrestre et la prépare aux splendeurs de l'éternité. Sous ce rapport, nous pourrions appliquer à la prière ce qu'on a dit de la foi, « qu'elle est le commencement et l'initiation de la gloire ».

Jamais peut-être cette vérité ne s'est manifestée à un plus haut degré que dans la vie de sainte Tèreſe. Douée de toutes les grandes qualités de l'intelligence et du cœur, âme séraphique, elle a vécu de prière, comme l'aigle vit de lumière et la fleur de rosée. L'oraison était sa vie, sa nourriture, son breuvage et le principe de sa force :

c'était le feu qui entretenait son activité et qui, par une incessante ardeur, purifiait toutes ses facultés et les transformait au milieu des intimes et douces liquéfactions de l'amour divin. Aussi Dieu était devenu sa vie, sa respiration, le centre de ses pensées et de ses sentiments : d'elle on pouvait dire, en toute vérité, qu'elle aspirait Dieu, c'est-à-dire que par un mouvement analogue à celui de la vie matérielle, mais mille fois plus rapide, elle attirait en elle la Divinité, elle se l'assimilait en quelque sorte, lui demandait les secrets de sa vie et de son amour, et par un autre mouvement semblable à celui que les physiolo-

gistes appellent l'expiration, elle dégageait, pour les faire sortir, tous les éléments qui tenaient encore à l'imperfection de l'être humain.

Cette vie de prière s'est souvent traduite dans la vie de sainte Térése par les formes extraordinaires de l'extase et du ravissement. Aigle royal, elle s'élançait avec une sainte audace vers les régions de la lumière, elle se baignait dans la gloire et l'amour ; quand elle redescendait sur la terre, elle avait de ces moments d'ivresse surnaturelle qui sont si communs dans la vie des saints ; et parfois le corps, épuisé

par ces subites irruptions d'amour, éprouvait de ces défaillances auxquelles le vulgaire attache une importance principale, et qui, dans la pensée des saints, ne sont que des imperfections de la nature inférieure (1).

Mais ce que l'on ignore trop généralement, c'est la haute et surprenante raison que sainte Térèse porte en ces délicates matières : c'est le coup d'œil ferme et presque indifférent avec lequel elle juge,

(1) V. saint Jean de la Croix en plusieurs endroits de ses ouvrages, et surtout *Cant. spirituels*, cant. XIII, p. 394, édit. de Pampelune.

au moins dans leurs formes, ces grâces exceptionnelles. « Les bons, dit-elle, n'ont pas besoin de toutes ces faveurs surnaturelles pour pratiquer la vertu... la sainteté ne consiste pas en cela ; Dieu parlait bien aux Pharisiens... qu'on n'attache pas d'importance à ces choses extraordinaires, il y en a de vraies, mais il faut un travail difficile pour découvrir une vérité entre cent mensonges... Souvent les femmes sont faciles à tromper par l'imagination, et comme elles manquent de prudence et de science, le danger est beaucoup plus grand... les têtes faibles et mélancoliques voient et entendent ce qu'elles veulent...

Marchons dans les voies de l'humilité, du détachement, de toutes les vertus chrétiennes, il y a beaucoup plus de sécurité (1). » — Saint Jean de la Croix disait aussi : « Une bonne œuvre, un acte de volonté fait en amour sont beaucoup plus précieux aux yeux du Seigneur que toutes ces visions et révélations (2). »

Après avoir indiqué rapidement ce côté

(1) *Lettres*, XVIII, 1, p. 149. — *Château*, 6^e dem., c. III. — *Fondat.*, c. IV, v. — *Avis*, t. II des *Lettres*, p. 202-203. — *Château*, 4^e dem., c. III; — 6^e demeure, c. III. — *Chemin de la perfect.*, c. XVII. — Nous citons l'édit. espag. de Barcelone, 1848.

(2) *Montée du Carmel*, c. XXII, p. 181, éd. Pampelune.

de la vie de sainte Tèreſe, nous tenons à nous arrêter plus particulièrement à un autre point de vue plus pratique et plus en rapport avec les besoins de la vie quotidienne. Nous croyons entrer ainsi dans la pensée de l'âme pieuse et éclairée, qui a voulu présenter au public, dans un petit volume, les principales idées de sainte Tèreſe et ses admirables conseils sur la prière.

Comme chez toutes les grandes âmes du Christianisme, le caractère de sainte Tèreſe est un mélange de grandeur et de simplicité; c'est une montagne dont les

sommets touchent le ciel, mais dont les flancs, bordés de riantes prairies et de petites fleurs odorantes, confinent aux plus humbles vallées. Sainte Tère se est vraiment l'aigle de l'oraison, et il est difficile, sur cette terre d'exil, d'avoir un vol plus hardi et plus élevé : puis tout à coup elle devient un timide et charmant oiseau, qui semble ne vouloir plus quitter les branches inférieures, et qui, dans une parole toujours divine et sublime, mais familière et maternelle, apprend à sa tendre couvée à répéter les chants du ciel.

Je ne connais pas de maître de la vie spirituelle qui rende plus simples, plus douces et plus faciles les voies de l'oraison : je ne sache pas de mère qui ait bégayé avec plus de naïve tendresse, pour enseigner l'amour divin à ses enfants.

Elle avait remarqué que pour plusieurs « le nom seul d'oraison est un sujet d'effroi (1) », et l'une des causes principales de cet effroi, c'est l'ignorance, et aussi peut-être la manière dont certains auteurs présentent la doctrine. Ce qui est simple,

(1) *Chemin*, c. xxiv (xxv dans les traductions).

doux et facile s'adresse à tous, et saisit aussitôt le cœur de l'homme pour l'attirer avec un charme inexprimable. Le divin Maître a parfaitement compris cette tendance du cœur humain : « Prenez mon joug, *car* il est doux et léger, et en le portant, vous trouverez le repos de l'âme. »

Aussi sainte Tère se s'efforce de tout ramener dans l'oraison à la simplicité, à la douceur, à l'allégresse, à la liberté intérieure. Elle connaît la loi du cœur, et elle sait très-bien qu'il faut l'attirer par les liens de l'amour, *in funiculis*

Adam, in vinculis charitatis (1). « Dès le principe, dit-elle, il est essentiel qu'on marche avec allégresse et liberté (2). »

— L'allégresse et la liberté de l'âme, ce sont les deux grands ressorts de la vie intérieure ! La joie, c'est l'expansion de la vie, quand elle s'épanouit librement et avec les transports de l'être heureux ; et la liberté, c'est le développement sans entraves de l'être divinisé ; c'est le vol en Dieu, aussi libre que celui de l'oiseau, quand il plane dans une tranquille sécurité, sous un ciel serein. Ces condi-

(1) Osée, II.

(2) *Sa Vie*, c. XIII.

tions premières de l'oraison sont rarement comprises, et peut-être plus rarement pratiquées. Combien d'âmes semblent croire que la tristesse, la gêne, la compression sont les compagnes naturelles et presque nécessaires d'une vie d'oraison! Et n'est-ce pas un des motifs, qui fait que « pour plusieurs le nom seul d'oraison est un sujet d'effroi »? Il ne saurait en être autrement : « L'homme, dit saint Thomas, ne peut pas supporter longtemps ce qui est triste, et la joie est une des conditions de la vertu (1). » L'homme est un

(1) *In Ep. II ad Cor.*, c. XIII, lect. 3. — *Ethique*, l. I, lect. 13, l. VIII, lect. 6.

enfant de noble race ; libre par nature comme par vocation, il aime à respirer l'air libre et joyeux des montagnes. Si vous voulez l'enchaîner, le mettre dans un sombre et triste cachot, il résiste et bientôt il vous échappe.

Ce n'est pas assez : « il faut caresser son âme, employer toute sorte d'artifices, pour l'amener peu à peu et ne point l'intimider (1). » Quelle profonde connaissance du cœur humain en ces paroles ! Notre cœur a quelque chose de fier et presque

(1) *Chemin*, c. xxvi, (xxvii dans les traductions).

de sauvage : il est à la fois défiant et simple, ombrageux et d'une confiance naïve. Si vous le froissez, il part, et souvent il ne revient plus : il a peut-être tort, il est peut-être injuste en ses appréciations, mais telle est sa nature, et il faut bien savoir en tenir compte dans sa direction. Aussi pour l'amener à Dieu, pour lui faire goûter l'oraison, ne l'effrayez pas d'abord, car tout serait perdu. Montrez-lui la suavité de l'amour divin, la douceur du joug de Jésus-Christ, et vous serez dans le vrai. Faites comme celui qui dresse un jeune coursier : « caressez-le, ayez recours à tous les artifices d'un zèle affec-

tueux, mais surtout ne l'intimidez jamais. »

Sainte Térése veut qu'on suive une marche semblable, même dans les opérations les plus élevées et les plus surnaturelles de la grâce : elle veut qu'on corrige ce qu'il y aurait de trop impétueux dans les mouvements du cœur. « Il faut calmer l'âme, comme un petit enfant, par une caresse d'amour, et la porter à aimer Dieu d'une manière suave, et non pas avec une impétueuse violence (1). » Oh!

(1) *Sa Vie*, c. xxix, n° 7-8.

combien cette doctrine ferait aimer l'oraison, si elle était connue et pratiquée ! Souvent on s'échauffe la tête, on exalte l'imagination, et l'on arrive ainsi graduellement à une excessive tension des nerfs : le résultat de toutes ces imprudences, c'est la lassitude, la fatigue physique et morale, et quelquefois le dégoût d'un saint exercice, que, par une déplorable méthode, on a rendu presque impossible à la nature.

Quelle est la raison fondamentale de cette doctrine aussi suave que lumineuse ? Elle est admirable, et d'une évidence

pleine d'amour : elle se trouve dans la définition même de l'oraison : « L'oraison est une affaire d'amitié avec Dieu... dans l'oraison il faut traiter avec Dieu comme avec un père, un frère, un époux (1). » — Toutes les nuances de l'amour le plus profond, le plus délicat, le plus intime, se trouvent en Dieu sous une forme infinie : tout ce que les langues humaines, ces vases parfumés de la pensée et du cœur, renferment de vrai, de pur et de vivifiant dans les noms de père, de mère, d'ami ne peut nous

(1) *Sa vie*, c. VIII; — *Chemin*, c. XXVIII, texte espagnol.

donner une idée des fleuves éternels et immenses de la tendresse divine, et de sa miséricordieuse bonté pour les hommes. Or, l'oraison, c'est le mouvement du cœur pour se rapprocher de celui qui est meilleur que tous les pères et toutes les mères ensemble : c'est « une affaire d'amitié », et non pas de contrainte ni d'appréhension. L'enfant a-t-il jamais tremblé, quand le matin il va faire une visite de cœur à sa mère? S'il avait eu le malheur de l'offenser, il arriverait avec un cœur repentant, mais plein de confiance et d'amour; et il aurait le bonheur de se retirer avec le baiser du par-

don, et l'espoir d'un meilleur avenir. Oh! si les âmes pouvaient comprendre cette parole, que dans l'oraison, « il faut traiter avec Dieu comme avec un père, un frère, un époux », comme elles voleraient en foule sur les hauteurs de la contemplation! Elles aimeraient à vivre habituellement de prière, comme l'œil vit de lumière, comme la poitrine s'entr'ouvre pour respirer le principe de la vie matérielle. Tous nous avons besoin de Dieu, même ceux qui s'en doutent le moins : car tous nous avons besoin d'intelligence et d'amour; nous avons faim et soif du Vrai, du Beau et du Bien. Mais

l'oraison bien comprise, c'est la mise en possession de tous les trésors de la Divinité : cette jouissance, il est vrai, est incomplète sur la terre, et cependant elle est pleine d'une douce réalité. Et pour entrer en possession il suffit d'aimer, il suffit de faire appel à toutes ces grandes fibres de la nature humaine, qui sommeillent au fond des consciences, qui sommeillent parce qu'on ne sait pas les éveiller, et qui souffrent d'une douleur profonde et cachée, quand elles demeurent inactives.

Écoutons encore le langage de notre

admirable docteur : « Il ne s'agit pas de beaucoup parler, ni de beaucoup penser, il s'agit de beaucoup aimer (1). » Souvent dans l'oraison on se fatigue, on s'épuise en prières vocales, en considérations subtiles; on veut creuser son intelligence et son cœur pour y trouver des idées ingénieuses, des expressions recherchées, et quand on n'en trouve pas, on en sème d'artificielles. Il ne s'agit pas de tout cela, reprend sainte Térèse, « il s'agit de beaucoup aimer », et l'amour est simple dans sa forme et dans ses expressions. L'amour est le mouve-

(1) *Château*, 4^e demeure, c. 1, n^o 7.

ment naturel, la respiration spontanée de l'âme; c'est l'efflorescence continuelle du cœur, et quand on connaît Dieu, l'amour divin est le premier et perpétuel besoin de l'être intelligent. Aussi l'oraison, qui est l'amour à l'état de combustion incessante, l'oraison devenait chez les saints une douce et permanente habitude : c'était la source du cœur se versant, par un intarissable écoulement, dans le cœur de Dieu.

Et voyez encore combien ce saint exercice est facile ! « Je ne vous demande ni pensées, ni méditations, ni subtiles considérations, je ne vous demande qu'une

chose, regardez Dieu !... Sans se parler, sans se faire signe, les personnes qui s'aiment se comprennent dans un regard (1). » Le regard de Dieu ! les anges dans le ciel ne font autre chose que regarder Dieu et l'aimer, *semper vident faciem Patris* (2). Ils voient Dieu, et ils sont vus de Dieu, et ce double et réciproque regard, c'est pour eux le Bonheur ! c'est l'intime pénétration de deux êtres, dont l'un se donne, pour recevoir la vie de Celui qui est son éternel complément. Sur la terre, cette sainte effusion par un regard d'amour a

(1) Matth., xviii, 10.

(2) *Chemin*, c. xxvi, texte espagn. — *Vie*, c. xxvii

ses mystérieuses initiations ; et souvent quand l'organisation est fatiguée, quand la pensée est impuissante, il reste à l'âme un acte aussi fécond que facile, aussi puissant que doux ; elle se met en face de Dieu, et sans rien dire, elle regarde cette éternelle Beauté, qui est voilée sur la terre, mais dont les moindres rejaillissements ont une splendeur pénétrante et pleine d'amour.

Si je faisais un traité sur l'oraison d'après les écrits de sainte Térèse, je dirais avec quelle sagesse et quelle rassurante doctrine elle traite la question des séche-

resses, des aridités, et comment elle montre à l'âme que ces temps d'épreuve peuvent lui être très-salutaires, pourvu qu'elle sache en profiter, conserver toujours la paix et la confiance, et mépriser « cette folle furieuse, qu'on appelle l'imagination (1). » — Mais je commence à m'apercevoir que j'ai dépassé presque les bornes d'une préface.

Nous croyons qu'on pourrait appliquer à l'oraison de sainte Térése ce que la sœur de saint François de Borgia, supérieure des Capucines de Madrid, disait de

(1) *Chemin*, c. xxxi..... *Sa Vie*, c. xxx.

sa personne elle-même : « Dieu soit béni de nous avoir fait connaître une sainte, que nous pouvons toutes imiter. Sa conduite n'a rien d'extraordinaire : elle mange, elle dort, elle parle et rit comme toutes les autres, sans affectation, sans façon, sans cérémonie ; et l'on voit pourtant bien qu'elle est pleine de l'esprit de Dieu (1). »

Disons aussi en terminant : Béni soit Dieu de nous avoir fait connaître, dans l'âme de sainte Tère, une méthode et des

(1) Cité dans l'*Avertissement* de cet ouvrage, p. 6.

principes d'oraison que tout le monde peut imiter ; où la vie « n'a rien d'extraordinaire, où l'on mange, où l'on dort, où l'on parle et l'on rit comme tout le monde, sans affectation, sans façon, sans cérémonie » : et cependant il est facile de voir que ce genre d'oraison « est plein de l'esprit de Dieu ».

Nous devons ajouter : Béni soit du Seigneur la personne intelligente qui a recueilli les pensées de sainte Tèrese sur la prière (1). Elle aura rendu un grand

(1) Nous avons fait observer à l'auteur que, d'après les meilleurs critiques, les *Méditations sur le Pater*

service aux âmes pieuses ; car, disait notre sainte (1) : « J'aimerais mieux, je l'avoue, qu'une âme renonçât à l'oraison, que de la voir, dès le début, s'engager dans une fausse route. C'est un grand trésor que la science... Que Dieu nous délivre des dévotions mal entendues (2) ! »

La Rochelle, le 29 mars 1867.

En la fête des *Cinq plaies de Notre-Seigneur.*

† JEAN-FRANÇOIS,

Ev. de la Rochelle,

Arch. nommé de Reims.

n'appartiendraient pas à sainte Térése. (V. les Bollandistes, *Act. S. Teresiæ*, n° 1484-1488.)

(1) *Sa Vie*, c. XIII.

(2) L'espagnol dit : *Des dévotions niaises*, de devotions a bobas nos libre Dios, p. 82.



AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR

« **J**AI peine à céder à de certains
« sentiments des plus grands
« spirituels de nos jours, il
« n'y a presque que sainte Tèrese dont je
« puisse m'accommoder tout à fait. » Tel
est le jugement que Bossuet porte sur
sainte Tèrese dans une de ses lettres à la
sœur Cornuau.

Le Pape Grégoire XV dit à son tour dans sa bulle de canonisation que « ses « écrits sont empreints de la plus éminente piété, dont les fidèles retirent « des fruits les plus abondants et qu'ils « ne sauraient lire sans sentir s'allumer « dans leurs âmes un désir ardent de la « céleste patrie. » Les œuvres de sainte Tèrese doivent donc prendre leur part d'apostolat même au milieu du monde. Cependant on pense généralement que sainte Tèrese était une âme d'une piété inimitable, vivant dans les extases, au milieu des visions, et que ses écrits peuvent exalter l'imagination et ne sont d'aucune utilité pour la piété pratique qui est essentiellement celle des chrétiens du monde.

Nous serions heureux si nous pouvions

aider à l'apostolat de sainte Térèse en dégageant de ses nombreux écrits ce qui peut être utile à tous, car en effet ses œuvres ne doivent pas être indifféremment mises entre toutes les mains, et ce jugement n'est pas trop sévère puisqu'elle-même disait à l'une de ses plus saintes religieuses, la mère Catherine de Jésus :

« Qu'elle serait fâchée que ses filles s'a-
« donnassent trop à la lecture de ses ou-
« vrages et particulièrement du plus
« grand, qui traite de sa vie, de peur
« qu'elles ne viennent à s'imaginer que la
« perfection consiste dans les révélations,
« et qu'elles ne les désirent et ne les re-
« cherchent dans la pensée d'imiter leur
« mère. »

Que demanderons-nous donc à sainte

Térèse? Nous lui demanderons de nous apprendre à prier. Les saints possèdent par excellence la science de la prière et entre eux tous sainte Térèse semble avoir le privilège de faire comprendre ce divin rapport de l'âme avec Dieu.

Elle montre admirablement que si la prière est la demande, elle est aussi la force pour soutenir l'épreuve, le refuge dans la douleur, la lumière au milieu des difficultés; que c'est à elle enfin que l'homme doit toujours recourir, selon cette parole de Jésus-Christ : « Ne cessez jamais de prier. »

Souvent l'élan de cette âme angélique l'emporte jusque dans le sein de Dieu, et il n'est possible qu'à un bien petit nombre de la suivre dans ces sublimes

hauteurs ; mais les méthodes simples et touchantes qu'elle donne pour la méditation, l'expérience de ses propres difficultés et mille passages charmants sur l'union de l'âme avec Dieu par la prière ; les méditations sur le Pater, enfin ses prières après la communion, terminées par un admirable cantique, forment un ensemble essentiellement pratique.

Nous croyons sincèrement en offrant ce petit livre aux personnes du monde leur faire connaître ce que les œuvres de sainte Térèse peuvent renfermer pour elles d'utile et d'édifiant. Nous pensons aussi que celles qui connaissent les écrits complets de cette grande sainte y retrouveront avec plaisir les passages qu'elles doivent désirer relire souvent.

Enfin, tous séduits par la piété pleine d'attrait répandue dans les œuvres de sainte Térése penseront bientôt comme la supérieure des Capucines de Madrid, sœur de saint François Borgia. Après avoir reçu la sainte quelques jours dans son couvent, étonnée de ne la trouver ni sérieuse, ni austère : « Dieu soit béni, « s'écriait-elle, de nous avoir fait connaître une sainte que nous pouvons « toutes imiter. Sa conduite n'a rien d'extraordinaire ; elle mange, elle dort, elle parle et rit comme toutes les autres, sans affectation, sans façon, sans cérémonie ; et l'on voit pourtant bien qu'elle est pleine de l'esprit de Dieu. »

Que sainte Térése bénisse ce petit livre afin qu'il fasse le plus de bien possible aux

âmes appelées à se sauver au milieu du monde, c'est ce que nous lui demandons en ce jour de sa fête.

15 octobre 1865.



The first part of the book is devoted to a general introduction to the subject of the history of the United States. The author discusses the various factors which have influenced the development of the country, and the role of the individual states in the formation of the national government. He also touches upon the economic and social conditions of the early years of the Republic, and the influence of the various political parties and movements of the time.

The second part of the book is a detailed account of the various wars and conflicts which have shaped the history of the United States. From the Revolutionary War to the Civil War, and from the Spanish-American War to the present day, the author traces the course of the nation's military and political struggles. He discusses the causes and consequences of each major conflict, and the role of the various leaders and states involved.

The third part of the book is a study of the various political and social movements which have shaped the history of the United States. From the early years of the Republic to the present day, the author traces the development of the various parties and movements, and the influence of each upon the course of the nation's history. He discusses the role of the various states in the formation of the national government, and the influence of the various political and social movements upon the development of the country.

The fourth part of the book is a study of the various economic and social conditions which have shaped the history of the United States. From the early years of the Republic to the present day, the author traces the development of the various economic and social conditions, and the influence of each upon the course of the nation's history. He discusses the role of the various states in the formation of the national government, and the influence of the various economic and social conditions upon the development of the country.

I

PRINCIPAUX TRAITES

DE LA VIE

DE SAINTE TÈRÈSE

1850

1850

1850

1850

1850

1850

1850



EXTRAIT
DE
LA VIE DE SAINTE TÉRÈSE
ÉCRITE PAR ELLE-MÊME
SUR L'ORDRE DE SON DIRECTEUR

I

PIEUSE ENFANCE

LES faveurs que j'ai reçues de Dieu, et la manière dont j'ai été élevée auraient dû suffire pour me rendre bonne, si ma mauvaise nature n'y eût pas fait obstacle.

Mon père aimait beaucoup les bons livres, et en avait un certain nombre en espagnol, afin que ses enfants les comprissent. Ma mère secondait ses bonnes intentions pour nous; et le soin qu'elle prenait de nous faire prier Dieu, et de nous donner de la dévotion pour la Sainte Vierge et pour les Saints m'excita à la piété dès l'âge de six ou sept ans. Les exemples de vertu que nous donnaient mon père et ma mère m'y portaient aussi.

Mon père était très-charitable envers les pauvres et les malades et sa grande bonté pour ses serviteurs lui inspirait tant de pitié pour les esclaves qu'il n'en voulut jamais avoir. Ayant gardé quelques jours chez lui une esclave appartenant à l'un de ses frères, il la traitait comme sa propre fille, disant qu'il ne pouvait sans douleur penser qu'elle n'était pas libre. Jamais un mensonge, un jurement, une médisance ne sortirent de sa bouche, et

sa conduite était parfaitement honorable.

Ma mère, à laquelle sa mauvaise santé donnait de grandes infirmités, était aussi très-vertueuse. Quoiqu'elle fût extrêmement belle, et encore bien jeune, puisqu'elle n'avait que trente-trois ans lorsqu'elle mourut, elle menait une vie aussi sérieuse qu'une personne âgée. Son caractère était très-doux, elle avait beaucoup d'esprit, sa vie fut remplie d'épreuves, et elle la finit très-chrétiennement.

Nous étions douze enfants, trois fils et neuf filles; et tous, par la miséricorde de Dieu, ont imité ses vertus et celles de mon père, excepté moi (1), quoique je fusse celle de tous ses enfants qu'il aimait le mieux.

(1) Il ne faut pas oublier, en lisant ce récit, que sainte Tèreſe augmente beaucoup ses défauts et les fautes de sa vie, et que ses directeurs ont déclaré qu'elle n'avait jamais commis de péché mortel.

Je paraissais, avant d'avoir offensé Dieu, avoir de l'esprit, et je ne saurais me souvenir sans douleur du mauvais usage que j'ai fait des bonnes inclinations que Notre-Seigneur m'avait données. J'étais en cela d'autant plus coupable que je ne recevais de mes frères que de bons exemples.

Quoique l'amitié qui nous unissait fût extrême, j'avais cependant une affection particulière pour l'un de mes frères qui était à peu près de mon âge. Nous lisions ensemble la vie des Saints. Il me semblait que ceux qui avaient souffert le martyr pour l'amour de Dieu, avaient acheté à bon marché le bonheur de jouir éternellement de sa présence. Cette pensée me donna un grand désir de mourir de même, peut-être pas autant par amour de Dieu, qu'afin de jouir de la grande félicité que l'on possède dans le ciel. Mon frère partageait ce sentiment, et nous cherchions ensemble le

moyen d'arriver à notre but. Nous nous décidâmes à nous rendre dans le pays qu'habitaient les Maures et nous demandions à Dieu qu'il nous fit la grâce de mourir par leurs mains. Quoique nous ne fussions encore que des enfants, il me semble qu'il nous donnait assez de courage pour exécuter cette résolution; la plus grande difficulté qui se présentait à nous, c'était l'autorité et la présence de nos parents. Cette éternité de gloire et de peines que ces livres nous faisaient connaître, frappait notre esprit d'un étrange étonnement; nous répétions sans cesse : Quoi! pour toujours, toujours, toujours! Et, malgré ma grande jeunesse, Dieu me faisait la grâce de recevoir de ces paroles une telle impression que tout mon désir était d'entrer et de marcher dans le chemin de la vérité.

Lorsque nous vîmes, mon frère et moi, qu'il nous était impossible de réussir dans no-

tre dessein de souffrir le martyre, nous résolûmes de vivre comme des ermites, et nous travaillâmes à faire des ermitages dans le jardin ; mais les pierres que nous mettions les unes sur les autres tombaient et nous dûmes aussi y renoncer.

Je ne saurais encore maintenant penser, sans en être touchée, aux grâces que Dieu me faisait dès cette époque et dont j'ai si peu profité.

Je donnais l'aumône autant que je le pouvais, mais mon pouvoir était petit. Je me retirais dans la solitude pour faire de nombreuses prières, et réciter le rosaire pour lequel ma mère nous avait inspiré beaucoup de dévotion.

Mon grand plaisir était de jouer avec les petites filles de mon âge, à faire des monastères et à imiter les religieuses ; par moments, je sentais même le désir de l'être un jour.

J'avais environ douze ans, quand ma mère mourut, et comprenant la perte que je venais de faire, je me jetai toute en larmes aux pieds d'une image de la Sainte Vierge, la suppliant de vouloir bien me servir de mère.

Cette action, que je faisais avec une grande simplicité, me fut très-avantageuse, car j'ai reconnu que je ne me suis jamais recommandée à cette bienheureuse Mère de Dieu sans qu'elle m'ait secourue. Elle m'a enfin appelée à son service, et je ne puis penser qu'avec douleur que je ne persévérerai pas aussi fidèlement que je le devais dans mes bons désirs.





II

JEUNESSE ENTOURÉE DE DANGERS

LORSQUE je fus un peu plus âgée, je commençai à connaître les dons de la nature que Dieu m'avait accordés, et que l'on disait être grands ; mais, au lieu d'en rendre grâces à Dieu, je m'en servis pour l'offenser.

Il me semble que ce que je vais raconter me nuit beaucoup et montre de quelle faute se rendent coupables les pères et les mères qui ne prennent pas soin d'empêcher leurs enfants de ne rien voir qui puisse les détourner de la vertu. Ma mère étant telle que je l'ai dit, toutes ses bonnes qualités ne firent guère

d'impression sur mon esprit, lorsque je commençai à devenir raisonnable; et le peu de défauts qu'elle avait me fit grand tort. Elle trouvait du plaisir à lire des romans, et cette distraction ne lui faisait pas autant de mal qu'à moi, puisqu'elle prenait tout le soin qu'elle devait de sa famille. Peut-être ne faisait-elle ces lectures que pour occuper ses enfants, afin de les empêcher de penser à de plus mauvaises choses; cependant cette distraction nous faisait oublier nos autres devoirs. Mon père trouvait cela si mauvais, qu'il fallait éviter qu'il s'en aperçût.

Je m'appliquai donc entièrement à une si dangereuse lecture; et cette faute à laquelle me porta l'exemple de ma mère, causa tant de refroidissement dans mes bons désirs, qu'elle m'en fit commettre beaucoup d'autres. Il me semblait qu'il n'y avait point de mal à employer plusieurs heures du jour et de la nuit à

une occupation si vaine, sans que mon père le sût et je ne trouvais de distraction qu'en me procurant toujours de nouveaux romans.

Ce fut alors aussi que je commençai à prendre plaisir à ma toilette et à désirer de paraître bien. J'avais un grand soin de mes mains et de ma coiffure; j'aimais les parfums et toutes les autres vanités. Cependant je n'avais nulle mauvaise intention et je n'aurais pas voulu être cause que quelqu'un offensât Dieu à cause de moi.

Je demurai plusieurs années dans cette extrême légèreté, sans comprendre que je faisais mal; mais je vois maintenant que c'était un grand péché.....

Si j'avais à donner un conseil aux parents, je leur dirais de ne laisser voir à leurs enfants que ceux qui peuvent leur être utiles; rien n'est plus important puisque notre nature nous porte plus au mal qu'au bien. Je le sais

par ma propre expérience; car ayant une sœur plus âgée que moi, sage et vertueuse, je ne profitai pas de son exemple et je reçus, au contraire, un grand préjudice des défauts d'une de mes parentes qui venait souvent nous voir.

Ma mère qui connaissait la légèreté de son esprit, prévoyant sans doute le tort qu'elle devait me faire, prit tous les moyens pour l'éloigner de sa maison; mais elle ne le put, à cause des droits que sa parenté lui donnait d'y venir. Je l'avais prise en grande affection, et je ne me lassais pas de causer avec elle, parce qu'elle m'amusaît en me racontant toutes les occupations que lui donnait sa vanité. Je veux croire qu'elle n'avait pas d'autre dessein que de satisfaire son inclination pour moi, et le plaisir qu'elle prenait à me parler des choses qui la touchaient.

J'arrivai ainsi à ma quatorzième année et il me semble que jusque-là je n'offensai pas

Dieu mortellement et que je ne perdis point sa crainte, mais je craignais plus encore l'honneur du monde et j'avais un soin extrême de ne rien faire qui pût ternir la réputation d'une jeune fille.

L'amitié que je témoignais à cette parente déplaisait beaucoup à mon père et à ma sœur, et ils m'en blâmaient souvent.

Sa conversation me changea tellement qu'on ne retrouvait plus en moi mes bonnes inclinations naturelles, tandis que je prenais ses défauts. Cela me fit comprendre combien il est important de ne voir que des personnes vertueuses; si j'eusse, à cet âge, trouvé une âme pieuse et qui m'eût instruite dans la crainte de Dieu, je me serais entièrement portée à la vertu et fortifiée contre les faiblesses dans lesquelles je suis tombée.

Tout mon tort cependant était de me plaire dans les divertissements et les conversations

agréables, mais, comme en ne fuyant pas les occasions, on s'expose à un péril évident, je risquais de me perdre et d'attirer sur moi la juste sévérité de mon père et de mes frères.

Dieu m'en garantit par sa grâce, quoique ces conversations dangereuses ne pussent être si secrètes qu'elles ne donnassent quelque atteinte à ma réputation, et que mon père n'en soupçonnât quelque chose.

Trois mois s'étaient passés dans cette vie mondaine, lorsqu'on me mit dans un monastère de la ville où l'on élevait des jeunes filles de ma condition, mais plus vertueuses que moi.

Cela se fit si secrètement qu'un seul de mes parents le sut. On prit pour prétexte le mariage de ma sœur qui m'eût laissée seule à la maison, puisque je n'avais plus de mère.....

Les huit premiers jours que je passai dans ce couvent me furent très-pénibles, non pas

parce que je m'y déplaisais, mais par la crainte que j'éprouvais que l'on connût mes torts, car j'en étais déjà lasse ; et parmi tous ces entretiens si vains et si dangereux, je craignais beaucoup d'offenser Dieu, et je me confessais souvent. Bientôt je m'y trouvai mieux que dans la maison de mon père.

Les religieuses étaient très-contentes de moi et me témoignaient beaucoup d'affection. Dieu me faisait la grâce de plaire à toutes les personnes avec lesquelles je me trouvais. Bien éloignée alors de la pensée de me faire religieuse, j'étais seulement heureuse de vivre avec de si bonnes filles ; celles de cette maison étaient en effet pleines de vertu, de piété, de régularité.

Les personnes étrangères tâchèrent cependant de troubler mon repos ; la difficulté d'arriver jusqu'à moi fit bientôt cesser leurs efforts. Je commençai à revenir aux bons

sentiments que Dieu m'avait donnés dès l'enfance. Je reconnus quelles grâces il fait à ceux qu'il entoure de gens de bien, et il me semble qu'il n'y avait pas de moyens dont son infinie bonté ne se servît pour me ramener à lui. Soyez, mon Sauveur, à jamais béni de m'avoir soufferte si longtems.





III

RETOUR A LA PIÉTÉ

JE ne pensais alors qu'à quitter cette maison pour me marier, ce que mon confesseur et d'autres personnes que je consultais croyaient être selon la volonté de Dieu. Mais Dieu se servit d'une des religieuses du monastère qui couchait dans mon dortoir pour m'ouvrir les yeux.

Cette bonne religieuse était discrète et sainte, je profitai deses sages entretiens ; je prenais plaisir à l'entendre si bien parler de Dieu. Elle me raconta que cette seule parole de l'Évangile : « Plusieurs sont appelés, mais peu sont élus »,

l'avait portée à se faire religieuse. Elle me parlait aussi des récompenses que Dieu donne à ceux qui quittent tout pour l'amour de lui.

De si saints entretiens éloignaient de mon esprit les pensées mondaines et y ranimaient le désir des biens éternels; elles détruisaient aussi l'extrême éloignement que j'éprouvais pour l'état religieux.

Je ne pouvais voir une des sœurs pleurer en priant Dieu ou faire d'autres actions de piété sans lui porter envie, car j'avais le cœur si dur, que j'aurais pu entendre lire toute la Passion de Notre-Seigneur sans verser une seule larme, ce qui me faisait beaucoup souffrir.

Je restai un an et demi dans ce monastère et je m'en trouvai très-bien. Je faisais un certain nombre de prières et je demandais à toutes les sœurs de me recommander à Dieu, afin qu'il lui plût de me faire connaître sa volonté sur ma vocation. J'étais loin de désirer d'être

appelée à la vie religieuse et je redoutais beaucoup le mariage.

Cependant, après être restée dans ce couvent, je me sentis plus portée à être religieuse, non dans la maison où j'étais, dont les austérités m'effrayaient et dont m'éloignaient les conseils des jeunes religieuses, mais dans un monastère où j'avais une amie intime. J'aurais voulu être avec elle, pensant encore à mon inclination plus qu'à mon véritable bien. Ces bonnes pensées de me donner entièrement à Dieu dans la vie religieuse s'effaçaient vite et n'étaient pas assez fortes pour me faire exécuter un si grand dessein. Quoique je ne négligeasse pas entièrement alors ce qui regardait mon salut, Notre-Seigneur veillait beaucoup plus que moi pour me disposer à embrasser la profession qui m'était la plus avantageuse : il m'envoya une grande maladie qui m'obligea à retourner chez mon père.

Lorsque je fus guérie, on me mena voir ma sœur qui demeurait à la campagne, et qui avait tant d'affection et de tendresse pour moi qu'elle aurait désiré de tout son cœur me garder toujours avec elle. Son mari me témoignait aussi beaucoup d'amitié, Notre-Seigneur a permis que, partout où j'allais, on me montrât une affection dont mes défauts ne me rendaient pas digne.

Je m'arrêtai en chemin chez un de mes oncles, frère de mon père, qui était veuf. C'était un homme vertueux et Dieu le disposait à la vocation à laquelle il l'appelait, car, quelques années après, il abandonna tout pour se faire religieux et mourut si saintement que je puis le croire dans la gloire éternelle. Il me retint quelques jours près de lui. Sa principale occupation était de lire de bons livres en langue espagnole et sa conversation habituelle, de parler des choses de Dieu et de la vanité de celles

du monde. Il m'engagea de prendre part à ses lectures; je n'y trouvais pas grand goût, mais je ne le lui montrais pas, ma complaisance étant extrême; quelque peine qu'elle me donnât, elle était telle que ce que l'on aurait dû considérer en d'autres comme une vertu, était en moi un grand défaut.

Le court séjour que je fis chez mon oncle, grâce à sa pieuse conversation, suffit à me rappeler ce que j'avais compris dès mon enfance, que tout ce que nous voyons ici-bas n'est rien, que le monde n'est que vanité et qu'il passe comme un éclair. Je ressentis la crainte d'être damnée, si je mourais dans l'état où j'étais; et, sans me déterminer entièrement à être religieuse, je fus convaincue que c'était pour moi la condition de salut la plus assurée, et je résolus peu à peu à me faire violence pour l'embrasser.

Ce combat intérieur dura trois mois. Pour

vaincre mes répugnances, je considérais que les travaux de la vie religieuse ne sauraient être plus grands que les douleurs du purgatoire; et qu'ayant mérité l'enfer, je n'aurais pas raison de me plaindre de souffrir en cette vie autant que je le ferais dans le purgatoire, pour aller après au ciel où tendaient tous mes désirs; mais il me semble que j'agissais ainsi plutôt par une crainte servile que par un mouvement d'amour de Dieu.

Le démon, pour me détourner d'un si bon dessein, me représentait que j'étais trop délicate pour supporter les austérités de la religion. Je répondais que, Jésus-Christ ayant souffert pour moi, il était bien juste que je souffrisse quelque chose pour lui, et que je devrais croire qu'il m'aiderait à le supporter.

Ma santé continuait d'être très-mauvaise; j'avais en outre de la fièvre, de grandes faiblesses; mais le plaisir que je prenais à lire

de bons livres me soutenait. Les épîtres de saint Jérôme m'encouragèrent tellement que je résolus de faire connaître ma résolution à mon père, ce qui était presque prendre l'habit religieux, rien ne me paraissant capable de me faire manquer à une résolution que j'avais sérieusement prise.

Mon père avait une affection extraordinaire pour moi, et il me fut impossible d'obtenir son consentement, quelque instance que je lui fisse et quelle que fût l'influence des personnes que j'employai pour le fléchir. Tout ce que je pus obtenir, c'est que je ferais après sa mort ce que je voudrais.

La connaissance que j'avais de ma faiblesse me faisant comprendre combien ce retard pouvait m'être nuisible, je tentai une autre voie pour arriver à mes fins.





IV

VIE RELIGIEUSE

JE persuadai à l'un de mes frères de se faire religieux, en lui représentant qu'il n'y a que vanité dans le monde, et nous résolûmes ensemble d'aller de grand matin au monastère où était cette amie qui m'était si chère. Mais quelque affection que j'eusse pour elle, je serais entrée volontiers dans tout autre couvent que le sien, si j'avais cru pouvoir y mieux servir Dieu, ou même si j'avais pensé être plus agréable à mon père, parce que, n'ayant plus alors que

*Comment
sainte Tèrese
prit l'habit
religieux.*

l'idée de mon salut, je ne cherchais en rien ma satisfaction personnelle.

Je crois pouvoir dire avec vérité que, quand j'aurais été prête à rendre l'esprit, je n'aurais pas souffert davantage que lorsque j'eus sortis de la maison de mon père. Il me semblait que tous mes os se détachaient les uns des autres parce que mon amour pour Dieu n'était pas assez fort pour surmonter entièrement celui que j'éprouvais pour mon père et ma famille. Sans le secours de Notre-Seigneur je n'aurais jamais pu persister dans ma résolution, mais il me donna la force de surmonter cette trop vive affection pour les miens.

Au moment où je pris l'habit, j'éprouvai à quel point Dieu favorise ceux qui se font violence pour le servir. Personne ne s'aperçut de ce qui se passait dans mon cœur; mais chacun croyait, au contraire, que je faisais cette action avec grande joie. J'éprouvai cette joie

dès que je fus revêtue de ce saint habit et elle n'a plus cessé depuis. Dieu changea en très-grande tendresse la sécheresse de mon âme. Je ne trouvais rien que d'agréable dans tous les exercices de la religion. Je balayais quelquefois la maison aux heures consacrées jadis aux plaisirs de la vanité, et j'étais si heureuse de penser que j'étais délivrée de ces vains amusements et de cette folie, que je ne pouvais assez m'en étonner, ni comprendre comment un semblable changement avait pu se faire. Ce souvenir m'impressionne encore tellement qu'il n'y a rien que je trouve trop difficile à entreprendre pour le service de Dieu. Je sais, par diverses expériences, que quand c'est son seul amour qui nous y engage, il ne se contente pas de nous aider à prendre de saintes résolutions, mais il veut, pour augmenter notre mérite, que les difficultés nous étonnent, afin de rendre notre joie et notre récompense

d'autant plus grande que nous aurons eu plus à combattre; et il nous fait même goûter ce plaisir dès cette vie par des douceurs et des consolations qui ne sont connues que de ceux qui les éprouvent. J'en ai fait, comme je viens de le dire, l'expérience plusieurs fois en des circonstances très-importantes; et si j'étais capable de donner un conseil, je ne serais jamais d'avis, lorsque Dieu nous inspire de faire une bonne œuvre, et nous l'inspire plusieurs fois, de manquer à l'entreprendre par la crainte de ne pouvoir l'exécuter, car, si c'est uniquement pour son amour que l'on agit, il la fera réussir, puisque rien ne lui est impossible.

Qu'il soit béni à jamais.....

Le changement de vie et de nourriture altéra ma santé, malgré le bonheur que j'éprouvais; mes défaillances augmentèrent, et mes maux de cœur étaient si grands que, joints à d'autres maux, ils me mettaient dans un état

*Grande
maladie.*

de santé que l'on ne pouvait voir sans étonnement. Je passai ainsi la première année; et il me semble qu'alors je ne péchais pas beaucoup.

Le mal était tel que j'avais à peine ma connaissance, et je la perdais quelquefois entièrement. Mon père prenait de moi les plus grands soins, et le médecin de la ville où j'étais ne me soulageant pas, il me fit transporter dans une autre ville où il y en avait de très-habiles, espérant qu'ils me guériraient. Comme l'on ne faisait pas vœu de clôture dans le monastère d'où je sortais, la religieuse que j'ai dit m'avoir prise en grande affection et qui était âgée m'accompagna. Je demurai presque un an dans ce nouveau pays, et la quantité de remèdes qu'on employa pendant trois mois me fit tellement souffrir, que je ne sais comment je pus les supporter.

Étant partie à l'entrée de l'hiver, je demeu-

rai jusqu'au mois d'avril chez ma sœur qui était voisine de la ville où je devais commencer ce traitement au printemps; j'avais passé, en y allant, chez celui de mes oncles dont j'ai parlé et il me donna un livre qui enseigne la manière de faire l'oraison de recueillement.

J'avais renoncé à lire de mauvais livres depuis que j'avais reconnu combien ils sont dangereux. Il y avait un an que je n'en lisais plus que de bons, je reçus celui-là avec grande joie, résolue de faire tout ce que je pourrais pour en profiter, car je ne savais point encore comment il fallait faire oraison et se recueillir; mais Notre-Seigneur m'avait accordé le don des larmes.

Cette lecture me toucha beaucoup; je commençai à me retirer quelquefois dans la solitude, à me confesser souvent, et à marcher dans le chemin que me montrait ce livre qui me servait de directeur, car je n'en ai point eu

pendant vingt ans, ni de confesseur qui me comprît, quoique j'en ai toujours cherché, ce qui m'a fait beaucoup de tort et a été cause que souvent je suis retournée en arrière, et que j'ai couru le danger de me perdre, tandis qu'un directeur m'aurait au moins aidée à éviter les occasions d'offenser Dieu.

J'ai oublié de dire que, durant l'année de mon noviciat, des choses légères en elles-mêmes me causèrent beaucoup de chagrins, parce que l'on m'accusait souvent sans raison, j'avais de la peine à le supporter, mais la joie d'être religieuse me les faisait accepter. Comme j'aimais la solitude et que je pleurais quelquefois sur mes péchés, les sœurs s'imaginaient et disaient entre elles que je n'étais pas contente. J'avais naturellement beaucoup de goût pour toutes les choses de la vie religieuse, il n'y avait que le mépris que j'avais peine à souffrir, tant je désirais être estimée.



La fête de l'Assomption de la Sainte Vierge étant venue, je demandai à me confesser ayant l'habitude de le faire souvent. On crut que c'était la crainte de la mort qui m'y portait, et mon père, pour me rassurer, ne voulut pas me le permettre.

O amour qui ne venez que d'une excessive tendresse naturelle! combien êtes-vous à craindre, puisque, quoique mon père fût si pieux et si bon catholique, l'affection qu'il avait pour moi pouvait m'être si nuisible. Il me prit, cette même nuit, une défaillance qui dura près de quatre jours, sans qu'il me restât aucune connaissance. On me donna durant ce temps l'extrême-onction, on croyait à tout moment que j'allais rendre l'esprit; on récitait le *Credo*, comme si j'eusse été en état de

pouvoir l'entendre ; et dans le doute où l'on était de savoir si je vivais encore, on passa une lumière devant mes yeux et, lorsque je revins à moi, je trouvai sur mes paupières de la cire qui en était tombée.

Mon père éprouva alors une si grande douleur de m'avoir empêchée de me confesser qu'il poussait des cris, adressait ses prières à Dieu, qui, dans son infinie bonté, daigna les entendre. Pendant un jour et demi le caveau, où je devais être enterrée dans notre monastère, resta ouvert et l'on fit un service pour moi dans un couvent de religieuse de notre ordre ; lorsqu'il plut à Dieu de me faire revenir comme des portes de la mort. Je me confessai aussitôt et je communiai en répandant beaucoup de larmes..... Je suis persuadée que, si j'étais morte, mon salut était très-douteux.....

Pouvez-vous, mon âme, trop considérer la grandeur de ce péril d'où Notre-Seigneur

vous tira? Et quand votre amour pour lui ne vous empêcherait pas désormais de l'offenser, la crainte ne devrait-elle pas vous retenir, puisqu'il peut permettre que vous mourriez dans un état mille fois plus dangereux encore?

*
* *

Dieu seul sait de quelle violence étaient les douleurs incroyables dont je souffris à la suite de cette défaillance qui dura quatre jours. Ma langue était toute déchirée à force de l'avoir mordue, et mon gosier dans un tel état, par mon extrême faiblesse et parce que je n'avais rien pris pendant ce temps, que l'eau même n'y pouvant passer, j'étais comme étranglée. Il me semblait que mes os ne se tenaient plus, j'avais des étourdissements, j'étais toute ramassée comme une pelote, ne pouvant pas plus remuer les bras, les mains, ni les pieds

que si j'étais morte, et il me semble que j'avais seulement la liberté de remuer un doigt de la main droite ; je ne pouvais pas supporter qu'on me touchât et l'on ne pouvait me faire changer de place qu'en me mettant sur un drap que deux personnes tenaient par les deux bouts.

Mes douleurs cessaient assez souvent si l'on ne me touchait pas et dans la crainte que j'éprouvais de manquer de patience, j'étais heureuse que ces souffrances aiguës ne fussent pas continuelles, mais les frissons de la fièvre étaient si grands qu'ils pouvaient passer pour insupportables.

Je désirai si vivement retourner dans notre monastère que je m'y fis ramener en cet état. Ainsi, l'on me revit en vie lorsqu'on me croyait morte, mais avec un corps plus que mourant.

Ma faiblesse allait au delà de tout ce qu'on

peut dire; il ne me restait que les os. Cet état dura plus de huit mois. Les trois années suivantes je fut toute percluse quoique avec quelque amélioration et, lorsque je commençai à pouvoir me traîner, je rendis de grandes actions de grâces à Dieu.

*Disposition
de soumission
et de piété.*

Je souffris tous ces maux avec beaucoup de résignation et les derniers avec joie tant ils me semblaient moindres que les premiers. Quand ils auraient dû toujours durer, je me trouvais dans une disposition de soumission complète à tout ce qu'il aurait plu à Dieu d'ordonner de moi. Il me semble que mon désir de me guérir n'avait d'autre but que de pouvoir de nouveau faire l'oraison comme on me l'avait enseignée.

Je me confessais souvent, je parlais beaucoup de Dieu; toutes les sœurs en étaient édifiées et s'étonnaient de la patience que Notre-Seigneur me donnait, car il leur semblait

impossible que, sans son secours, je souffrisse avec plaisir de tels maux.

Je ne saurait trop le remercier de la grâce dont il me favorisait en me donnant le moyen de faire oraison, elle me faisait comprendre le bonheur de l'aimer; et je sentais en moi des dispositions à la vertu que je n'avais pas avant, ces dispositions n'étaient cependant pas assez fortes pour m'empêcher de l'offenser.

Je ne disais du mal de personne, et j'excusais celles dont on se plaignait, ayant toujours devant les yeux cette pensée que je devais traiter les autres comme j'aurais voulu être traitée. Si je ne perdais pas l'occasion d'agir ainsi, ce n'était pas cependant sans y manquer quelquefois. Les personnes avec lesquelles je causais plus particulièrement en étaient si persuadées, qu'elles croyaient n'avoir rien à craindre de moi sur ce sujet : je n'en ai pas moins un grand compte à rendre à Dieu du mauvais

exemple que je leur donnais en d'autres choses.

Je prie sa divine majesté de me le pardonner ainsi que les autres maux dont je pouvais être la cause malgré ma bonne intention. Mon amour pour la solitude augmentait chaque jour. Je prenais tant de plaisir à penser à Dieu et à parler de lui que si je trouvais quelqu'un à qui cet entretien plût également, sa conversation m'était beaucoup plus agréable que toute la politesse du monde. Je me confessais et je communiais souvent. J'aimais beaucoup la lecture des bons livres.

J'avais un tel repentir de mes péchés que je n'osais quelquefois faire oraison tant je redoutais la peine extrême que la pensée d'avoir offensé Dieu me donnait et qui me tenait lieu d'un grand châtement. Je ne sais à quoi comparer le tourment que j'en souffrais : ce n'était pas la crainte qui le causait, je n'en éprouvais

aucune ; c'était le souvenir des faveurs que Notre-Seigneur me faisait dans l'oraison et de tant d'autres obligations que je lui avais, et aussi le souvenir de mon extrême ingratitude.

Les larmes que je répandais en si grande abondance sur mes péchés, m'affligeaient au lieu de me consoler, lorsque je voyais que je n'en devenais pas meilleure, et que toutes mes résolutions et toute la peine que je prenais pour me corriger ne m'empêchaient pas d'y retomber quand les occasions s'en présentaient. Il me semblait que ces larmes n'étaient que de fausses larmes, et que mon repentir n'était qu'une dissimulation, qui me rendait encore plus coupable par le mauvais usage que je faisais de ces larmes qu'il plaisait à Dieu de me donner.

Je tâchais, dans mes confessions, de ne rien dire que de nécessaire, et il me semble que je

faisais tout ce que je pouvais pour me rendre Dieu favorable ; mais, mon malheur venait de ce que je ne coupais pas par la racine des occasions qui donnaient sujet à mes fautes, et de ce que je ne tirais presque point de secours de mes confesseurs ; car, s'ils m'eussent avertie du péril où je me trouvais et s'ils m'avaient dit que j'étais obligée de renoncer à ces conversations dangereuses, ils auraient remédié à ce mal et fait cesser toutes ces peines parce que j'avais tant d'horreur du péché mortel que, si l'on m'avait fait connaître que j'y étais tombée, il m'eût été impossible de demeurer dans cet état un seul jour.

Toutes ces marques de la crainte que j'éprouvais d'offenser Dieu étaient des effets de mon oraison, et cette crainte était tellement enveloppée et comme étouffée par mon amour pour lui, que je ne pensais pas au châ-timent que j'aurais dû redouter. Pendant tout

Le temps que je fus si malade, je pris un grand soin de ne pas commettre de péchés mortels ; mais je désirais la santé pour mieux servir Dieu, et ce désir fut malheureux, car, avec la santé, je retombai dans la tiédeur. Me voyant percluse, quoique si jeune, et dans quel état m'avaient mise les médecins de la terre, je résolus de recourir à ceux du ciel pour obtenir ma guérison, je supportais cependant mon mal très-patiemment, et je pensais quelquefois que, si cette santé que je désirais tant, devait être la cause de ma perte éternelle, il m'était meilleur de rester comme j'étais. Mais je m'imaginai toujours que je servirais Dieu beaucoup mieux si j'étais bien portante. Je me trompais en cela, rien ne nous étant si avantageux que de nous abandonner entièrement à la conduite de Dieu, qui sait beaucoup mieux que nous-mêmes ce qui nous est utile.

Je commençai donc à demander qu'on dit des messes pour moi, et que l'on fit des prières approuvées, n'ayant jamais pu souffrir certaines dévotions de quelques personnes, particulièrement de femmes que l'on a reconnues être des superstitions.

* * *

Je pris pour patron et pour intercesseur le glorieux saint Joseph, je me recommandai beaucoup à lui, et j'ai reconnu, depuis, que ce grand Saint m'a donné, en cette occasion et en d'autres, d'où dépendait mon honneur et mon salut, un plus grand et plus prompt secours que je n'aurais osé le lui demander.

Dévotion

à

saint Joseph.

Je ne me souviens pas de l'avoir jamais prié sans être exaucée et je ne puis penser, sans étonnement, aux grâces que Dieu m'a faites par son intercession, et aux périls dont il a

délivré mon âme et mon corps. Il semble que Dieu accorde à d'autres Saints la grâce de nous secourir dans des besoins spéciaux ; mais je sais par expérience que saint Joseph nous secourt en tous, on croirait que Notre-Seigneur veut faire voir que, de même qu'il lui était soumis sur la terre parce qu'il lui tenait lieu de père et en portait le nom, il ne peut, dans le ciel, lui rien refuser. D'autres personnes, à qui j'ai recommandé de se confier à lui, l'ont éprouvé comme moi : plusieurs ont maintenant pour lui une grande dévotion, et je reconnais tous les jours de plus en plus la vérité de ce que je viens de dire.

Je n'oubliais rien de tout ce qui pouvait dépendre de moi pour faire que l'on célébrât sa fête avec grande solennité. Si mon intention était bonne en cela, elle n'était pas parfaite, car il y entrait plus de vanité que de cet esprit de piété qui est simple et tout intérieur. Je

mélais toujours de grands défauts au bien que Notre-Seigneur m'inspirait de faire, tant j'étais naturellement vaine; je le prie de tout mon cœur de me le pardonner.

L'expérience que j'avais des grâces que Dieu accorde par l'intercession de ce grand Saint, me faisait souhaiter de pouvoir persuader à tout le monde d'avoir une grande dévotion pour lui, et je n'ai connu personne qui en ait eu une véritable, et la lui ait témoignée par ses actions, qui ne se soit avancé dans la vertu. Je ne me souviens pas lui avoir, depuis quelques années, rien demandé le jour de sa fête, que je ne l'aie obtenu. Et s'il se trouvait quelque imperfection dans l'assistance que j'implorais de lui, il en réparait le défaut pour la faire réussir à mon avantage.....

Je prie, au nom de Dieu, ceux qui n'ajouteraient pas foi à ce que je dis, de le vouloir éprouver, et ils sauront par expérience combien il

est utile de recourir à ce grand patriarche, avec une dévotion particulière. Les personnes d'oraison lui doivent, ce me semble, être fort attachées, car je ne comprends pas comment l'on peut penser à tout le temps que la Sainte Vierge demeura avec Jésus-Christ enfant, sans remercier saint Joseph de l'assistance qu'il leur rendit. Ceux qui manquent de directeur pour s'instruire dans l'oraison n'ont qu'à prendre cet admirable Saint pour leur guide, afin de ne pas s'égarer..... Ma guérison fut un effet de son pouvoir ; je sortis de mon lit, je marchai, je cessai d'être infirme ; et le mauvais usage que je fis d'une telle grâce, fut un effet de mon peu de vertu.

Qui aurait pu croire que je fusse sitôt tom-
bée, après avoir reçu de telles faveurs de Dieu ;
après les vertus qu'il m'avait données pour
m'animer à le servir, après m'avoir retirée des
bras de la mort et du danger d'une condam-

*Nouvel état
de tiédeur.*

nation éternelle ; après avoir en quelque sorte ressuscité mon âme aussi bien que mon corps, au point que toutes les personnes qui m'avaient vue dans cet état déplorable s'étonnaient que je fusse encore en vie ?

« Mais peut-on, mon Dieu, nommer *vie*,
« celle que l'on passe au milieu de tant de
« dangers ? Il me semble cependant qu'é-
« crivant ceci, je pourrais, me confiant en
« votre secours et en votre miséricorde, dire,
« depuis quelques années, avec saint Paul,
« quoique moins parfaitement que lui : *Je ne*
« *vis plus, mais c'est vous, mon Créateur,*
« *qui vivez en moi*, parce que je vois que
« vous me conduisez par la main, et que vous
« m'inspirez une ferme résolution dont j'ai
« éprouvé l'effet en diverses circonstances, de
« ne rien faire de contraire à votre volonté,
« quoique je vous aie sans doute offensé en
« beaucoup de choses sans le savoir. Je crois

« aussi qu'il n'y a rien que je ne fisse de tout
« mon cœur pour votre service, si j'en trou-
« vais l'occasion, comme cela m'est déjà arrivé
« par le secours de votre grâce. Il me semble
« que je n'aime ni le monde, ni ce qui est
« dans le monde, et que, hors de vous seul,
« mon Dieu, qui êtes tout mon bonheur et
« toute ma joie, je considère tout le reste,
« comme des croix très-pesantes.

« Je me trompe peut-être ; mais vous, Sei-
« gneur, qui voyez le fond de mon cœur,
« vous savez si mes sentiments sont con-
« formes à mes paroles. Quelle raison n'au-
« rais-je pas cependant de craindre, si vous
« cessiez de me secourir, sachant si bien que
« je n'ai de force et de vertu que ce qu'il vous
« plaît de m'en donner. Mais dans cette opi-
« nion que j'ai de moi-même n'entre-t-il pas,
« ô mon Sauveur, quelque amour-propre qui
« vous porte à m'abandonner ? Détournez,

« s'il vous plaît, de moi un si grand malheur
« par votre bonté et votre miséricorde. Je ne
« sais comment nous pouvons aimer une vie
« ainsi pleine de dangers ; cela me paraissait
« impossible et m'est cependant arrivé sou-
« vent..... »

* * *

Je m'exposai alors à tant d'occasions dangereuses que, passant d'un plaisir à un autre, et de vanité en vanité, mon âme tomba dans une vie tellement coupable, que je n'osais plus entrer avec Dieu dans une union aussi grande que celle de l'oraison et, à mesure que mes péchés se multipliaient, je perdais le goût que l'on trouve ordinairement dans la pratique des vertus.

* * *

Je crus que, puisque personne ne pouvait être aussi mauvais que moi, je devais me contenter des prières vocales auxquelles j'étais obligée, sans oser converser avec Dieu par l'oraison mentale, alors que je méritais d'être dans la société des démons.

*
* *

J'étais fort éloignée de vouloir passer pour meilleure que je n'étais vis-à-vis des autres religieuses, puisque la trop bonne opinion qu'elles avaient de moi me faisait beaucoup de peine.

Ce qui leur cachait mes défauts, c'était de me voir encore si jeune et ayant tant d'occasions de perdre mon temps, me retirer souvent pour prier et lire, prendre plaisir à parler de Dieu, à faire peindre son image en plusieurs endroits, et à mettre dans mon ora-

toire des objets de dévotion. Elles remarquaient également que je ne disais du mal de personne et se trompaient aux apparences d'autres vertus. Il faut ajouter que je réussissais assez à ce que l'on estime dans le monde.

*Sainte Tèrese
apprend
à son père
l'oraison.*

Etant donc si pleine de défauts et incapable de m'aider moi-même, j'avais un très-grand désir d'être utile aux autres. C'est une tentation ordinaire à ceux qui commencent, cependant elle me réussit. Comme j'aimais extrêmement mon père, je lui souhaitais ardemment le bonheur de savoir faire l'oraison, que je croyais posséder et qui passait, dans mon esprit, pour le plus grand bien dont on puisse jouir en cette vie. J'apportai toute l'adresse possible pour lui en faire naître le désir, je lui donnai des livres pour l'en instruire. Comme il était très-vertueux, il s'y appliqua avec tant de soin, qu'il y fit en cinq ou six ans de grands progrès. On peut s'imaginer la consolation que

j'en éprouvai, je ne pouvais me lasser d'en louer Dieu. Mon père avait eu beaucoup de chagrins qu'il supportait avec une grande soumission à la volonté de Dieu. Il venait souvent me voir pour se consoler avec moi par de pieux entretiens. Et j'étais confuse qu'il me crût aussi pieuse qu'autrefois, quoique alors je fusse si dissipée que je ne faisais plus l'oraison.

Je demeurai plus d'un an en cet état, m'imaginant que je montrais ainsi davantage d'humilité. Ce fut la plus grande tentation à laquelle j'ai été soumise, et dont la continuation eût pu me perdre, parce que, en faisant oraison, on se recueille après avoir offensé Dieu, et l'on prend un soin particulier de fuir les occasions dangereuses. Mon père venait donc me voir et croyait que je continuais ce saint exercice; je ne pus souffrir plus longtemps de le voir trompé. Je lui dis donc que j'avais abandonné

l'oraison, sans lui en dire la cause. Je pris pour prétexte mes infirmités, il est vrai qu'il m'en était resté depuis que j'avais été guérie de cette grande maladie dont j'ai parlé ; et il n'y a que peu de temps que je sens quelque soulagement dans mes souffrances.

* * *

Je ne suis presque jamais sans douleurs et elles sont quelquefois bien grandes, principalement les douleurs de cœur, quoique je ne tombe pas souvent dans cette défaillance qui m'était autrefois habituelle. Je suis délivrée de cette paralysie et de ces fièvres violentes, et depuis huit ans je suis à peine sensible aux maux qui me restent ; quelquefois même je m'en réjouis, car il me semble que c'est une manière de servir Dieu que de les supporter avec patience.

Comme mon père ne mentait jamais et

qu'il ne pouvait me soupçonner de le faire, il crut aisément ce que je lui dis. Sachant bien que le prétexte que j'avais pris ne suffisait pas, j'ajoutai, pour le mieux persuader, que tout ce que je pouvais faire était d'assister au chœur. Mais cela même ne devait pas me dispenser de faire oraison, puisqu'il n'est pas besoin de force corporelle, qu'il ne faut que de l'amour et que, pourvu que l'on ne se décourage pas, Dieu donne toujours le moyen de s'y occuper. Je dis toujours, parce que, quoique la violence des maux empêche quelquefois l'âme de rentrer en elle-même, il y a d'autres moments où elle le peut, même en souffrant. Jamais l'oraison n'est plus parfaite que dans ces moments, où une âme qui aime Dieu véritablement, offre avec joie ses douleurs à Jésus-Christ, dans la pensée de se conformer à sa volonté en les souffrant, et devient en quelque sorte, par ce moyen, semblable à lui...



Mon père m'aimait tant et avait si bonne opinion de moi qu'il ne doutait point de la vérité de ce que je lui disais, et il me plaignait beaucoup. Comme il était arrivé à un haut degré de perfection il se contentait de me voir sans presque causer, disant que c'était perdre du temps, je ne m'en mettais guère en peine, car je l'employais en de vaines et inutiles occupations.

Je ne portai pas seulement mon père à faire oraison, j'y excitai encore d'autres personnes alors que moi j'abusais des grâces de Dieu. Aussitôt que je voyais quelqu'un avoir de l'inclination pour la prière, je l'instruisais de la manière de méditer et je lui donnais des livres qui traitaient de l'oraison, car, dès que j'avais connu ce saint exercice, mon désir

avait été de contribuer à le faire goûter à tous. Il me semblait que, ne servant pas Dieu comme je le devais, il me fallait, pour ne pas rendre inutile la faveur qu'il me faisait, en amener d'autres à le servir à ma place. Cela prouve à quel point allait mon aveuglement de négliger mon salut lorsque je travaillais à celui des autres.

Mon père tomba bientôt malade de la maladie dont il mourut, et qui ne dura que quelques jours.

Je sortis pour aller le soigner. Mais cette maladie dont son corps souffrait n'était pas si grande que celle où mon âme était tombée par ses vains amusements et ses vaines occupations, quoique je ne crusse pas pécher mortellement, car autrement je n'aurais pas continué.

Les peines que je pris dans cette maladie de mon père furent si grandes, que je m'acquit-

*Maladie
et mort édi-
fiantes
du père
de
sainte Térése*

taï pour ainsi dire, vis-à-vis de lui, de celles qu'il s'était données pour moi pendant mes longues infirmités. Je faisais plus que ma santé et mes forces ne me permettaient. Je savais qu'en le perdant, je perdais tout mon appui et toute ma consolation, et il n'y avait pas d'efforts que je ne fisse pour lui cacher ma douleur; elle était si violente, et je l'aimais avec tant de tendresse, qu'il me sembla, lorsqu'il expira, qu'on m'arrachait l'âme.

La manière dont il mourut, son désir de l'autre vie, et les choses qu'il nous dit, après avoir reçu l'Extrême-Onction, nous obligèrent de rendre à Dieu de grandes actions de grâces. Il nous chargea d'implorer pour lui la miséricorde divine, de demander à Dieu de nous soutenir pour persévérer dans son service, et considérer quel est le néant du monde. Il nous témoignait, par ses larmes, son extrême regret de n'avoir pas servi Dieu comme il l'au-

rait dû et nous dit qu'il aurait désiré mourir religieux dans l'un des ordres les plus austères.

Je ne doute pas que Dieu ne lui ait fait connaître qu'il mourrait de cette maladie, car il ne tenait pas compte de l'assurance que les médecins lui donnaient, le trouvant beaucoup mieux, et il ne pensait qu'à se préparer à la mort. Sa plus grande souffrance était une douleur dans les épaules qui ne le quitta jamais, et qui était quelquefois si violente qu'elle l'obligeait à se plaindre. Je lui dis qu'ayant une si grande dévotion pour ce que souffrait Notre-Seigneur, lorsqu'il porta sa croix sur ses épaules, il devait croire qu'il voulait lui faire sentir par cette douleur combien grande avait été la sienne. Ces paroles lui donnèrent tant de consolation, qu'on ne l'entendit plus se plaindre. Il resta trois jours sans connaissance ; mais le jour de sa mort, Dieu la lui rendit tout entière et il la conserva jusqu'à

la fin du *Credo* qu'il disait lui-même, puis il rendit l'esprit. Son visage ressemblait à celui d'un ange, et il me paraissait l'être en quelque sorte par les excellentes dispositions où était son âme lorsqu'elle abandonna son corps. Combien ne suis-je pas coupable, après avoir vu une telle vie et une telle mort, de ne m'être pas corrigée de mes défauts pour ressembler le plus tôt possible à un si bon père..... Un très-savant religieux dominicain qui était son confesseur depuis quelques années, disait avoir trouvé en lui une si grande pureté de conscience, qu'il ne doutait point qu'il n'augmentât, dans le ciel, le nombre des bienheureux.

*Retour de
sainte Tèreise
à une vie
fervente.*

Comme ce religieux était extrêmement vertueux, j'en reçus beaucoup de secours. Je me confessai à lui et Dieu lui donna une grande charité pour moi, car il s'appliqua à me faire reconnaître le mauvais état dans lequel j'étais.

Il me faisait communier tous les quinze jours. Je pris peu à peu confiance en lui, je lui parlai de mon oraison et il me dit de ne pas la cesser parce qu'elle ne me pouvait être que très-utile. Je la repris donc et je ne l'ai jamais quittée depuis; mais je n'évitai pas les occasions qui m'étaient dangereuses. Je passais une vie très-pénible parce que l'oraison me donnait la connaissance de mes fautes. Dieu m'appelait d'un côté, le monde m'entraînait de l'autre. Les biens célestes m'attiraient, ceux de la terre me tenaient attachée, et j'aurais bien voulu pouvoir allier deux contraires aussi opposés que la vie spirituelle et la satisfaction que donnent les plaisirs.

Je passai près de vingt ans sur cette mer agitée par de continuels orages; mes chutes étaient grandes, je ne me relevais que faiblement, je retombais aussitôt dans un état si déplorable que je ne tenais point compte de

*Combats entre
l'amour
de Dieu
et l'amour
du monde.*

mes péchés véniels, et je ne craignais pas assez les péchés mortels, puisque je ne fuyais pas les occasions qui m'exposaient à les commettre.

C'est à mon avis l'état le plus pénible qu'on puisse imaginer, parce que je ne goûtais ni la joie de servir Dieu fidèlement, ni le plaisir que donnent les agréments du monde. Lorsque j'étais engagée dans ces derniers, le souvenir de ce que je devais à Dieu me troublait, et quand j'étais avec Dieu dans l'oraison, ces affections du monde m'inquiétaient, c'était une guerre si pénible que je ne sais comment je pus la soutenir non-seulement pendant vingt ans, mais même pendant un seul mois.

Mon âme, dans un si triste état, se trouvait lasse et abattue, et je cherchais inutilement du repos dans mes mauvaises distractions. Entrant un jour dans un oratoire, j'y vis une image de Jésus-Christ toute couverte de plaies

*Heureuse
impression
d'une image
de
Notre-Sei-
gneur.*

que l'on avait empruntée pour une fête qui se faisait dans notre maison.

Cette image était si pieuse et représentait si vivement ce que Notre-Seigneur a souffert pour nous que je me sentis pénétrée de l'impression qu'elle fit en moi; j'éprouvais une grande douleur d'avoir si mal reconnu tant de souffrances endurées par mon Sauveur pour mon salut. Mon cœur semblait vouloir se fendre; et alors, toute fondante en larmes, et prosternée contre terre, je priai ce divin Sauveur de me fortifier afin que, dès ce moment, je ne me laissasse plus entraîner à l'offenser.

J'avais une dévotion particulière à sainte Madeleine, et je pensais souvent à sa conversion, principalement lorsque je communiais. Etant en ce moment assurée que j'avais Notre-Seigneur au dedans de moi, je me jetais comme elle à ses pieds dans l'assurance qu'il serait touché de mes larmes....

Je crois que rien ne m'avait encore tant servi que cette image dont je viens de parler, parce que je commençai à me défier de moi-même, et à mettre toute ma confiance en Dieu. Il me semble que je lui dis alors que je ne partirais pas de là jusqu'à ce qu'il lui eût plu d'exaucer ma prière. Je pense que cette image me fut très-utile, car, depuis ce jour, je suis devenue bien meilleure qu'auparavant.

*Lecture
des
Confessions
de
saint Augustin*

Je n'avais jamais lu les Confessions de saint Augustin ; Dieu permit qu'on me les donnât sans que la pensée m'en fût venue.

J'aimais beaucoup ce Saint, parce que le monastère où j'avais fini mon éducation était de son ordre, mais surtout parce qu'il avait été pécheur ; et que je trouvais de la consolation à penser aux Saints que Dieu avait convertis, car j'espérais qu'ils m'aideraient à obtenir de sa miséricorde de me pardonner comme

il leur avait pardonné. Je ne pouvais cependant penser sans douleur qu'une fois rappelés à lui, ces Saints lui avaient été fidèles, tandis qu'il m'avait rappelée tant de fois, sans que je me fusse corrigée. Mais, considérant son amour extrême pour moi, je reprenais courage; et dans ma défiance de moi-même, je n'ai jamais cessé de me confier en sa miséricorde...

Quand je commençai la lecture des Confessions de ce grand Saint, je m'y vis, ce me semblait, comme dans un miroir qui me représentait à moi-même telle que j'étais. Je me recommandai beaucoup à lui et lorsque j'arrivai à sa conversion, et que j'y lus les paroles que lui dit la voix qu'il entendit dans ce jardin, mon cœur en fut si pénétré qu'elles y firent la même impression que si Notre-Seigneur me les eût dites à moi-même. Je fus longtemps toute en larmes et dans une douleur très-sensible.

Que ne souffre pas une âme, lorsqu'elle perd la liberté de disposer d'elle-même, je m'étonne d'avoir pu vivre dans cette angoisse. « Je
« ne saurais trop vous louer, mon Dieu, de
« la nouvelle vie que je reçus de vous en me
« tirant de cet état semblable à une mort, et à
« une mort très-redoutable. Il m'a paru que,
« depuis ce jour, votre divine majesté m'a
« extrêmement fortifiée, et je ne saurais dou-
« ter qu'elle n'ait entendu mes cris, et été tou-
« chée de compassion en me voyant répandre
« tant de larmes. »

*Grâces
et consolations
spirituelles.*

Je commençais à me plaire encore davantage dans une sainte retraite avec Dieu, et à éviter les occasions qui pouvaient m'en distraire, parce que j'éprouvais que je ne les avais pas plutôt quittées que je m'occupais de mon amour pour son éternelle majesté. Je sentais bien que je l'aimais, mais je ne comprenais pas alors en quoi consiste cet amour quand il

est véritable. A peine me disposais-je à le servir, qu'il me comblait de ses grâces. Il semblait qu'il me conviait à vouloir bien recevoir les faveurs que les autres tâchent avec peine d'obtenir de sa bonté.

Dans ces dernières années, il me faisait déjà goûter ces délices surnaturelles, qui sont des effets de son amour. Je n'ai jamais eu la hardiesse de les lui demander, ni cette tendresse que l'on recherche dans la dévotion ; mais je le priais seulement de me faire la grâce de ne pas l'offenser et de me pardonner mes péchés, j'en connaissais trop la grandeur pour oser désirer de recevoir des faveurs, et je voyais bien que sa bonté me faisait une assez grande miséricorde de me souffrir en sa présence, et même de m'y attirer, ne pouvant y aller de moi-même.

Il ne me souvient pas de lui avoir demandé des consolations, qu'une seule fois que mon

âme était dans une grande sécheresse; mais je n'y eus pas plutôt pensé que ma confusion et ma douleur, à la vue de mon peu d'humilité, me procurèrent ce que j'avais eu la hardiesse de demander. Je n'ignorais pas que cela est permis; mais j'étais persuadée que ce n'est qu'à ceux qui s'en sont rendus dignes par une véritable piété, qui s'efforcent de tout leur pouvoir de ne point offenser Dieu et qui sont résolus et préparés à faire toutes sortes de bonnes œuvres.

*De la fausse
humilité.*

Il faut bien se garder de certaines fausses humilités, telles que celle de s'imaginer qu'il y aurait de la vanité à convenir des grâces que Dieu nous fait. Nous devons reconnaître que nous les tenons de sa seule libéralité, sans les avoir méritées, et que nous ne saurions trop l'en remercier. Autrement, comment pourrions-nous nous exciter à l'aimer, si nous ignorions les obligations que nous lui avons. Qui peut

douter que plus nous connaîtrons combien nous sommes pauvres par nous-mêmes et riches par la magnificence dont il plaît à Dieu d'user envers nous, et plus nous entrerons dans une solide et véritable humilité? Agir autrement nous jetterait dans le découragement en nous persuadant que nous sommes indignes et incapables de recevoir de grandes faveurs de Dieu..... qui doute que plus nous nous souvenons des bienfaits que nous avons reçus d'une personne, plus nous l'aimons?

S'il nous est non-seulement permis, mais utile de nous représenter sans cesse que nous devons à Dieu l'existence, qu'il nous a tirés du néant, qu'il nous conserve la vie après nous l'avoir donnée; qu'il n'y a point de travaux qu'il n'ait soufferts pour chacun de nous, et même la mort, et qu'avant notre naissance il avait résolu de les souffrir; pourquoi me serait-il défendu de reconnaître qu'au lieu d'em-

ployer, comme autrefois, mon temps à parler de vanités, il me fait la grâce de ne trouver maintenant de plaisir qu'à parler de lui; Cette grâce est si grande, que nous ne saurions nous souvenir de l'avoir reçue et de la posséder sans être non-seulement conviés, mais contraints d'aimer Dieu; c'est en cela que consiste tout le bien de l'oraison, fondée sur l'humilité.

Que sera-ce donc quand une âme saura qu'elle a reçu d'autres grâces encore plus grandes, telles que celles que Dieu fait à quelques-uns de ses serviteurs de mépriser le monde et de se mépriser eux-mêmes? Il est évident que ces personnes si favorisées de Dieu se reconnaissent beaucoup plus obligées à le servir, que celles qui sont aussi pauvres, aussi imparfaites, aussi indignes que je le suis.

La première et la moindre de ces grâces devait être plus que suffisante pour me conten-

ter ; il a plu néanmoins à l'infinie bonté de Dieu de m'en accorder d'autres, que je n'aurais osé espérer. Ceux à qui cela arrive, doivent plus que jamais s'efforcer de le servir, afin de ne pas être indignes de ses faveurs, puisqu'il ne les accorde qu'à cette condition. S'ils y manquent, il les retire, et ils tombent dans un état pire que celui où ils étaient d'abord, et sa majesté donnera ces mêmes grâces à d'autres qui en feront un meilleur usage pour eux-mêmes et pour le prochain.....

Nous sommes si faibles par nous-mêmes qu'il me semble impossible que nous ayons le courage d'entreprendre de grandes choses, si nous ne sentons que Dieu nous aide. Comment cette violente inclination, qui nous porte toujours vers la terre, nous permettrait-elle de nous détacher, et d'avoir même du dégoût et du mépris de tout ce qui est ici-bas, si nous ne goûtions déjà quelque chose

du bonheur dont on jouit dans le ciel ?

Ce n'est que par ces faveurs que Notre-Seigneur nous redonne la force que nous avons perdue par nos péchés. Ce gage de son amour uni à une foi vive nous donne le courage de nous réjouir d'être méprisés de tous, et nous fait aspirer à ces grandes vertus qui peuvent nous rendre parfaits ? Nous ne regardons que le présent, notre foi est comme morte, et ces faveurs la réveillent et l'augmentent. *Donnez-moi, Seigneur, la force de faire ce que vous me commandez, et commandez-moi ce que vous voudrez* (1). Je me représentais souvent qu'il n'était point arrivé de mal à saint Pierre pour avoir osé entreprendre de marcher sur la mer, quoiqu'il ait eu peur en y marchant. Les premières résolutions sont fort inportantes, il faut agir avec grande retenue et ne

(1) S. Augustin.

rien faire que par l'avis de son directeur ; mais il faut prendre garde à ne pas choisir pour directeur un homme qui ne vous apprenne qu'à aller comme des crapauds, à la chasse des lézards ; et nous ne saurions trop avoir l'humilité devant les yeux pour comprendre que c'est de Dieu seul que nous tenons toute notre force.....

Il est dangereux de croire que ce soit de l'orgueil de vouloir imiter les Saints et désirer comme eux le martyre, par la pensée que leurs actions sont plus admirables qu'imitables pour des pécheurs comme nous. Je ne le conteste pas, je dis seulement qu'il est bon de discerner ce que nous pouvons imiter, de ce que nous ne pouvons qu'admirer. Il y aurait sans doute de l'imprudence à une personne faible et malade de vouloir beaucoup jeûner, faire de grandes pénitences, s'en aller dans un désert où elle ne pourrait trouver de quoi

*Imitation
des Saints.*

manger, ni aucun soulagement pour ses maux. Mais nous pouvons, avec l'aide de Dieu, concevoir un grand mépris du monde, des honneurs et des richesses.

*
* * *

Nous pouvons aussi imiter les Saints dans leur amour pour la solitude, dans leur silence, dans plusieurs autres vertus qui ne tueraient point ce misérable corps qui ne craint pas de nuire à l'âme par le soin qu'il prend de se conserver avec tant de délicatesse. Le démon ne manque pas de nous faire croire que les moindres austérités seraient capables de nuire à notre santé et que nous ne pourrions continuer de beaucoup pleurer sans risquer de devenir aveugles.....

Infirmes comme je le suis, je n'ai jamais rien pu faire jusqu'à ce que j'aie résolu de ne tenir aucun compte de mon corps et de ma

santé..... Je me porte beaucoup mieux depuis que je n'en prends plus si grand soin.

* * *

Nous devons considérer attentivement les vertus des autres et ne regarder leurs défauts que dans la vue de nos péchés. Cette croyance que les autres sont meilleurs que nous, nous conduit, avec le temps, à une grande vertu.

* * *

On doit toujours se souvenir que dans cette vie l'âme ne croît pas comme le corps, quoi- que l'on dise qu'elle croisse, et qu'elle croisse en effet, en une certaine manière. Lorsqu'un enfant a atteint sa croissance pour devenir homme, on ne voit plus son corps décroître; il n'en est pas de même de l'âme... C'est sans

doute pour notre bien que Dieu le permet, afin de nous humilier et de nous obliger à nous tenir sur nos gardes, pendant que nous sommes dans cet exil, où ceux qui paraissent les plus avancés et les plus fermes, ont le plus de sujet de craindre et de se défier de leur faiblesse.

*Imitation
de
Jésus-Christ.*

Un excellent moyen pour se garantir des tentations et des fausses douceurs de l'oraison c'est de la commencer toujours par une forte résolution de ne jamais cesser de marcher dans ce chemin de la croix, que Jésus-Christ lui-même nous a montré et obligé de suivre par ces paroles : « *Prenez votre croix, et suivez-moi.* Il est notre règle et notre modèle. Ceux qui pratiquent ses conseils et ne pensent qu'à lui plaire n'ont rien à craindre, leur avancement dans la vertu leur fera connaître que c'est par son esprit qu'ils agissent; s'ils tombent, la promptitude avec laquelle ils se

relèveront leur prouvera que Notre-Seigneur ne les a pas abandonnés.

Je souhaiterais que, de même que les méchants s'unissent pour conspirer contre Dieu et répandre l'erreur dans le monde, (ceux qui s'aiment) en lui s'unissent pour se désabuser les uns des autres en se reprenant de leurs défauts, afin de se rendre capables de plaire à Dieu, nul ne se connaissant si bien soi-même qu'il connaît ceux qu'il regarde avec charité et dans le désir de leur être utile. Mais cela doit se pratiquer en particulier, car c'est un langage dont on use si peu dans le monde que les prédicateurs ont soin, dans leurs sermons, de ne mécontenter personne. Je veux croire qu'ils ont bonne intention, ce n'est cependant pas le moyen de produire de grands fruits; et j'attribue le peu de conversions qu'amènent leurs prédications, à ce qu'ils ont trop de prudence et trop peu du feu de l'amour de Dieu

*Union
des âmes
pieuses.*

dont brûlaient les Apôtres ; de ce feu qui leur faisait tellement mépriser l'honneur et la vie qu'ils étaient toujours prêts à les perdre pour gagner tout, lorsqu'il s'agissait d'annoncer et de soutenir les vérités qui regardent la gloire de Dieu.

*Bonheur
de connaître
la vérité.*

Qu'heureuse est une âme à qui Dieu fait connaître la vérité ! et combien serait-il plus avantageux aux rois de posséder ce bonheur, que de commander à tant de provinces ! Quel ordre ne régnerait pas dans leurs états, et quels maux n'empêcheraient-ils pas d'arriver, lorsqu'ils ne craindraient pas de perdre pour l'amour de Dieu, s'il en était besoin, l'honneur et la vie ! Combien ne sont-ils pas plus que leurs sujets obligés de préférer la gloire de Dieu à leur propre gloire, puisqu'ils doivent leur servir d'exemple ! Le désir d'augmenter la foi de leurs peuples et d'y ramener les hérétiques, ne devrait-il pas leur faire hasarder

mille royaumes, s'ils les avaient, pour acquérir des couronnes immortelles, puisqu'il y a tant de différence entre les royaumes temporels et périssables, et ce royaume éternel auquel ils doivent aspirer, que pour peu qu'une âme ait goûté cette eau céleste, il ne lui reste que du dégoût pour toutes les choses créées. Que sera-ce donc lorsqu'elle se trouvera dans le ciel entièrement plongée dans cette mer, que l'on peut nommer un océan de félicité et de gloire.

Si nous étions détachés de tout, et que nous ne missions point notre bonheur dans les choses de la terre, combien le chagrin de ne pas jouir de la présence de Dieu diminuerait-il, dans notre esprit, la crainte de la mort, par le désir de jouir dans un autre monde de la véritable vie ! Lorsque je pense qu'ayant si peu de charité et étant si incertaine de mon bonheur à venir, parce que mes œuvres m'en ren-

Désir du ciel.

dent indigne, la connaissance que Dieu m'a donnée de ces vérités me fait souffrir avec tant de peine de me voir encore dans cet exil. Quel a dû être le sentiment des Saints ? quel a été celui de saint Paul, de la Magdeleine, et d'autres qui brûlaient, comme eux, d'un si violent amour de Dieu, que l'on peut dire qu'ils souffraient un continuel martyre ?

Il me semble que rien ne peut en cela me soulager que d'être en rapport avec des personnes qui ont le cœur plein de ces désirs ; j'entends des désirs accompagnés d'actions, parce que quelques-uns se persuadent aisément, et déclarent qu'ils sont détachés de tout... Mais une âme, éclairée de la lumière de Dieu, reconnaît par le peu d'avancement des uns dans la vertu, et le grand progrès qu'y font les autres, la différence qu'il y a entre de simples paroles ou des paroles dont les actions confirment la vérité.

C'est par le divin Sauveur que nous devons pratiquer toutes les vertus, il nous en apprend les moyens, il nous en donne l'exemple dans sa vie, il en est le parfait modèle, et que pouvons-nous désirer davantage que d'avoir toujours à nos côtés un tel ami, qui ne nous abandonne jamais dans les travaux et les souffrances, comme font les amis de ce monde ? Heureux donc celui qui l'aime véritablement et se tient toujours auprès de lui ! Ne voyons-nous pas que le glorieux saint Paul prononçait continuellement son nom, parce qu'il l'avait profondément gravé dans le cœur ? Et depuis que j'ai compris cette vérité et considéré avec soin la vie de quelques Saints, grands contemplatifs, j'ai remarqué qu'ils n'ont pas suivi d'autre chemin.

On le voit dans saint François, par l'amour qu'il avait pour les plaies de ce divin Sauveur ; dans saint Antoine de Padoue, par son

*Amour
des Saints
pour
Jésus-Christ.*

affection pour sa sacrée et divine enfance; dans saint Bernard par le plaisir qu'il prenait à considérer sa très-sainte humanité; dans sainte Catherine de Sienne par la dévotion qu'elle lui portait et dans plusieurs autres saints.

Désirant connaître un prêtre qui était fort instruit, j'employai pour le voir un gentilhomme éminent en vertu qui le connaissait.

*Vie
exemplaire
d'un homme
marié.*

Ce gentilhomme est marié, ce qui n'empêche pas sa vie d'être exemplaire; sa bonté est si grande, sa charité si ardente et son oraison si sublime, qu'on peut dire qu'il est admirable en tout. Il est aimé et révééré avec raison de tout le monde, à cause du bien qu'il a fait à plusieurs âmes. Les talents dont Dieu l'a doué sont tels que, quoique sa condition ne paraisse pas favorable pour les employer, ils ne sauraient demeurer inutiles. Il a beaucoup d'esprit; il n'y a rien dont il ne soit capable; sa conversation est si douce et si agréable que,

se trouvant jointe à une vie si sainte, il gagne le cœur de tous ceux avec lesquels il se trouve en rapports, et il ne s'en sert que pour les servir, n'ayant point d'autre plaisir que d'obliger ceux à qui il peut être utile.

Je pense avoir raison de croire que ce saint gentilhomme fut, par sa sage conduite, l'une des premières causes de mon salut, et je ne saurais trop admirer l'excès d'humilité qui lui fit désirer de me voir. Il y avait près de quarante ans qu'il faisait l'oraison et vivait dans toute la perfection que son état pouvait permettre.

Sa femme, qui était aussi une grande servante de Dieu, était très-charitable et elle ne le détournait jamais de faire de bonnes œuvres. Elle paraissait en tout si digne de lui, qu'il semblait que ce fût un présent qu'il avait reçu de la main de Dieu.

Ce saint gentillhomme me promet de venir quelquefois me voir..... Il m'encouragea et me dit que je ne devais pas m'imaginer pouvoir faire tout en un jour, mais que Dieu me détacherait peu à peu jusqu'au complet renoncement, ce qu'il savait par expérience, ayant passé quelques années sans pouvoir se dégager de choses qui paraissaient cependant bien légères. O humilité ! Quel bien ne produisez-vous pas dans une âme où vous établissez votre demeure, et quel avantage ne reçoit-on pas de s'approcher de ceux qui sont humbles ! Ce saint, je pense pouvoir le nommer ainsi, pour me soulager dans mes peines, me racontait de lui-même certaines choses que son humilité lui persuadait être en lui de grandes faiblesses ; comme, en effet, elles l'auraient été en moi dans la profession religieuse que j'avais embrassée, mais, dans la vie du monde elles ne pouvaient passer pour des fautes ni pour des imperfections.



Peut-on voir Notre-Seigneur tout couvert de plaies, accablé d'afflictions, et persécuté d'une manière effroyable, sans désirer avec ardeur de participer à ses peines, afin de lui témoigner que notre amour pour lui nous les rend aimables? Peut-on voir quelle est la gloire qu'il prépare à ceux qui le servent, sans compter pour rien tout ce que l'on fait et tout ce que l'on souffre dans l'espérance d'obtenir un jour une semblable récompense? Et peut-on penser aux tourments des damnés, sans regarder comme des délices tous ceux que l'on endure ici-bas, en le comparant à ces flammes éternelles, reconnaissant en même temps combien nous sommes obligés à Dieu de nous avoir tant de fois délivrés du péril d'y être précipités.

*Pensées
sur
Jésus Christ.*



Nous prétendons acquérir aux dépens de Jésus-Christ des biens, des joies et une gloire qui ne finissent jamais; (ah! du moins) si nous ne pouvons avec Simon le Cyrénéen, l'aider à porter sa croix, ne joindrons-nous pas nos larmes à celles des filles de Jérusalem, pour témoigner notre sensibilité pour les douleurs qu'il souffre? Croyons-nous, en pensant qu'à nous amuser, avoir le droit de prétendre au bonheur qui lui a coûté tant de sang? Et en ne recherchant que de vains honneurs, devoir tirer de l'avantage des mépris qu'il a endurés pour nous faire régner éternellement avec lui? Quel égarement! Peut-on s'imaginer sans folie, arriver au Ciel par un tel chemin?



Riche sera celui qui aura renoncé à ses richesses pour imiter la pauvreté de Jésus-Christ ! De quelle gloire jouira celui qui, au lieu de rechercher l'honneur du monde, aura pris plaisir à être humilié ! Que celui-là se trouvera véritablement sage qui aura été bien aise de passer pour fou, se souvenant que celui qui est la sagesse même et la sagesse éternelle, a été traité comme tel. Mais, hélas ! sans doute en punition de nos péchés, le nombre de ces personnes est maintenant bien petit ! Il me semble qu'il ne reste plus de ces hommes admirables que l'on regardait comme des insensés, lorsque leur véritable amour pour Jésus-Christ leur faisait faire tant d'actions héroïques.

Je sais que l'on dit que le monde n'est plus capable d'une si grande perfection ; que cela était bon au temps passé ; mais, que la nature est maintenant plus faible. Le bienheureux

*Sainteté
de Pierre
d'Alcantara.*

Pierre d'Alcantara, que Dieu vient d'appeler à lui, était cependant né dans ce siècle, et il ne cédait point en ferveur à ces grands serviteurs de Dieu des siècles passés. Il avait autant de mépris qu'eux de toutes les choses de la terre ; il n'était pas le seul, il en est d'autres aussi qui, sans marcher comme lui les pieds nus, et sans pratiquer de si grandes pénitences, témoignent également, par leurs actions, de leur mépris pour tout ce qui est ici-bas ; se servant pour cela des moyens que Dieu leur inspire, lorsqu'il voit qu'ils ne manquent pas de courage. Quel courage admirable Dieu ne donnait-il pas au saint homme dont je parle pour vivre pendant quarante-sept ans dans une aussi dure pénitence !.. Il m'a dit et à une autre personne en qui il avait aussi beaucoup de confiance qu'il avait passé quarante ans sans dormir plus d'une heure et demie ; que, de toutes les austérités qu'il avait jamais pratiquées, celle

de vaincre le sommeil lui avait, dans les commencements, paru la plus grande; pour y arriver, il lui fallait rester debout ou à genoux, et durant le peu de temps qu'il était assis pour dormir, il appuyait sa tête contre un morceau de bois scellé dans le mur : s'il avait voulu se coucher, il ne l'aurait pas pu, parce que sa cellule n'avait que quatre pieds et demi de long.

Pendant ces quarante-sept ans, il ne se couvrit jamais de son capuce, quelque ardent que jût le soleil et quelque violente que fût la pluie.

Il marchait toujours les pieds nus, ne portait rien sur lui qu'un habit de bure très-étroit, avec un manteau de la même étoffe. Il le quittait, m'a-t-il dit, durant les grands froids, ouvrant la porte et la fenêtre de sa cellule, il le reprenait ensuite et, fermant cette porte et cette fenêtre, il éprouvait ainsi quelques soulagemens.

Souvent il ne mangeait que de trois en trois jours, et voyant que je m'en étonnais, il me dit que cela n'était pas impossible, lorsqu'on s'y accoutumait; son compagnon m'assura qu'il passait quelquefois une semaine sans prendre aucune nourriture. Cela arrivait, à mon avis, dans l'oraison et de grands ravissements.

Sa pauvreté était extrême et sa mortification si grande que j'ai su, de lui, qu'en sa jeunesse il avait passé trois ans dans un monastère de son ordre sans reconnaître aucun des religieux autrement qu'à la voix, parce qu'il ne levait jamais les yeux pour ne rien regarder, de sorte qu'il ne pouvait aller dans les divers endroits de la maison qu'en suivant les autres, et de même lorsqu'il sortait...

Il était déjà fort âgé, quand je fis sa connaissance, et si décharné que sa peau ressemblait plutôt à une écorce d'arbre desséchée qu'à

de la chair. Sa sainteté ne le rendait pas farouche. Il parlait peu, à moins qu'on ne l'interrogeât, mais son entretien était très-doux et très-agréable...

Il est mort comme il a vécu, en instruisant et en exhortant ses frères. Lorsqu'il se vit près de sa fin, il se mit à genoux et rendit l'esprit à son créateur en récitant le psaume : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi.*

* * *

(1) Quoique des anges m'apparaissent sou-

*Sainte Tèrese
reçoit
une divine
blessure.*

(1) Nous avons choisi, dans la merveilleuse *Vie de sainte Tèrese*, ce qui nous a semblé fait pour aider les âmes dans la piété, c'est-à-dire l'*imitable*, laissant de côté l'*admirable*, les grâces extraordinaires que Dieu lui a faites et que chacun peut lire dans sa *Vie* complète. Cependant cette vision du glaive est si connue, la peinture l'a elle-même si souvent représentée que nous avons cru devoir faire une exception.

vent, c'est presque toujours sans les voir, mais il a plu quelquefois à Notre-Seigneur que j'en aie vu un à mon côté gauche, dans une forme corporelle.

Il était petit, d'une merveilleuse beauté, et son visage étincelait de tant de lumière qu'il me paraissait un de ceux de ce premier ordre, qui sont tout embrasés de l'amour de Dieu, et que l'on nomme Séraphins; car ils ne me disaient point leur nom; mais j'ai bien vu qu'il y a entre eux, dans le ciel, une très-grande différence. Cet ange avait en main un dard qui était d'or, dont la pointe était très-large, et qui me paraissait avoir à l'extrémité un peu de feu; il me semble qu'il l'enfonça plusieurs fois dans mon cœur, et que, toutes les fois qu'il l'en retirait, il m'arrachait les entrailles et me laissait toute brûlante d'un si grand amour de Dieu que la violence de ce feu me faisait jeter des cris, mais des cris mêlés d'une si

grande joie, que je ne pouvais désirer d'être délivrée d'une douleur si agréable ni trouver de repos et de contentement qu'en Dieu seul. Cette douleur dont je parle n'est pas corporelle, mais toute spirituelle, quoique le corps ne laisse pas d'y avoir beaucoup de part.



Combien de fois me suis-je souvenue (au sujet de l'amour de Dieu) de cette eau vive dont Notre-Seigneur parla, auprès du puits, à la Samaritaine? J'ai toujours eu tant d'affection pour cet endroit de l'Évangile, que dès mon enfance, quoique je n'en comprisse pas le sens comme je le comprends maintenant, j'en avais toujours une image, avec ces mots : « Seigneur, donnez-moi de cette eau ; » et je lui renouvelais souvent cette prière.

On peut aussi comparer cet amour de Dieu

*Pensées
sur
l'amour
de Dieu.*

à un grand feu, dans lequel il faut continuellement jeter du bois pour l'entretenir, et j'avoue que je ne pourrais y jeter que de la paille, cela me ferait encore plaisir, ce qui me donne quelquefois sujet de me moquer de moi-même et, d'autres fois aussi, de m'affliger. Je me sens poussée à vouloir servir Dieu en quelque chose et, ne pouvant faire davantage, je m'occupe à orner de feuilles et de fleurs des images, ou à balayer la maison, ou à parer un oratoire, et je ne puis voir ensuite sans confusion combien c'est peu de chose. Si je fais quelque pénitence, elle me paraît si indigne d'être estimée, qu'à moins que Notre-Seigneur regarde seulement ma volonté, je vois que ce n'est rien et je me moque de moi-même.

Je ne vois rien de bon dans ce misérable monde, si ce n'est qu'il ne peut souffrir les moindres imperfections dans les gens de bien, et qu'ainsi, à force de murmurer contre eux, il les rend meilleurs. C'est ce qui me fait croire qu'une personne qui n'est pas parfaite a besoin de plus de courage pour marcher dans le chemin de la perfection que pour souffrir le martyre, parce qu'il faut beaucoup de temps pour devenir parfait, si Dieu, par une faveur particulière, ne nous accorde cette grâce.

Les gens du monde ne voient pas plus tôt une âme entrer dans ce chemin, qu'ils veulent qu'elle soit sans aucun défaut. Ils aperçoivent de mille lieues les moindres fautes qu'elle commet.....

Ils voudraient que, dès qu'une personne a résolu de servir Dieu, elle ne mangeât, ni ne dormît, ni n'osât presque respirer. L'estime qu'ils ont de sa vertu leur fait oublier qu'elle

*Jugement
du monde sur
les personnes
pieuses.*

a un corps comme les autres, et que, quelque parfait que l'on soit, on ne peut vivre sur la terre sans être sujet à ses misères, quoique la partie supérieure de l'âme s'élève au-dessus et les foule aux pieds.

N'ai-je donc pas raison de dire que ces personnes ont besoin d'un grand courage, puisqu'elles commencent à peine à marcher qu'on voudrait les voir voler, et que, bien qu'elles ne soient pas encore victorieuses de leurs passions, on s'imagine qu'elles doivent, dans les occasions les plus capables de les ébranler, demeurer aussi fermes que les saints le sont après avoir été confirmés en grâce ?

* * *

Nous disons que nous voulons nous unir à Dieu et suivre les conseils de Jésus-Christ, et nous prétendons en même temps devoir con-

*Il n'est pas
si petits
crifices qu'
ne puisse
à Dieu*

server notre honneur et notre réputation, sans qu'ils souffrent la moindre tache, quoiqu'il n'y ait point d'injures ni d'outrages que Jésus-Christ n'ait endurés. Peut-on se rencontrer en marchant par deux chemins si différents ?.....

Mais, me dira-t-on, je ne trouve pas d'occasion d'offrir, en cela, quelque chose à Dieu. Je réponds que, si vous êtes dans une ferme résolution de lui tout sacrifier, il ne permettra pas que, faute d'occasions, vous perdiez l'avantage de faire une chose qui lui est si agréable. Il faut seulement, sans s'arrêter à de simples paroles, mettre la main à l'œuvre. Je veux citer ici quelques-unes de ces petites choses que je faisais au commencement, et qui sont, comme je l'ai dit, les pailles que je mettais dans le feu, n'étant pas capable de faire plus ; mais Dieu et si bon, qu'il reçoit tout, et nous ne devons jamais cesser de le bénir.

Parmi mes imperfections, je savais peu les rubriques du bréviaire, et les autres prières qui se récitent dans le chœur, étant aussi négligeante que j'étais attachée à de vaines occupations. D'autres novices auraient pu m'en instruire, mais ma vanité ne me permettait pas de le leur demander, puisque cela leur eût fait connaître mon ignorance. Quand Dieu m'eut un peu ouvert les yeux, je changeai de conduite; sur le moindre doute que j'avais, je m'adressais aux plus petites des écolières pour m'éclairer; et Dieu permit qu'au lieu de m'attirer par là du mépris, on m'en estimât davantage.

Je savais mal le chant et j'en étais très-fâchée, non par la crainte d'y faire des fautes en la présence de Dieu, ce qui aurait été une vertu, mais à cause des personnes qui m'écoutaient; et ce sentiment de vanité me troublait tellement qu'il me faisait encore plus

mal chanter. Enfin je résolus de dire que je ne le savais pas, ce qui me causa d'abord beaucoup de peine, mais ensuite une véritable joie ; et, quand je commençai à ne plus me soucier que l'on connût mes défauts, et à renoncer à ce malheureux point d'honneur que chacun met où il lui plaît, je chantai beaucoup mieux.

Toutes ces choses que l'on peut dire n'être rien, comme il paraît que je ne suis rien moi-même puisqu'elles me donnaient de la peine, ne laissent pas peu à peu de produire de bons effets, parce qu'étant faites en la vue de Dieu, il leur donne du prix, et nous aide pour en entreprendre de plus grandes.

Comme je m'apercevais que j'étais la seule de toutes les sœurs qui n'avançât pas dans l'humilité, je m'imposai la mortification de plier leurs manteaux lorsqu'elles étaient sorties du chœur, me représentant que, de cette

manière, je servais des anges qui venaient de chanter les louanges de Dieu. Ces bonnes filles le découvrirent, je ne sais comment, ce qui m'humilia beaucoup, non par une véritable humilité, mais par la crainte de les voir se moquer de moi.



Vue de l'enfer. Notre-Seigneur m'avait déjà fait la plupart des grâces dont j'ai parlé et d'autres également grandes, lorsqu'étant un jour en prière, il me sembla que je me trouvai en un moment dans l'enfer sans savoir de quelle manière j'y avais été portée.

Je compris seulement que Dieu voulait que je visse le lieu que mes péchés méritaient. Cela dura très-peu ; mais, quand je vivrais encore plusieurs années, je ne crois pas qu'il me fût possible d'en perdre le souvenir.

L'entrée m'en parut être comme l'une de ces petites rues longues et étroites qui sont fermées par un bout; telle que serait l'entrée d'un four bas, serré, obscur. Le terrain me semblait être comme de la boue, très-sale, d'une odeur insupportable et pleine d'un très-grand nombre de reptiles venimeux. Au bout de cette petite rue était un creux fait dans la muraille en forme de niche, où je me vis logée très-étroitement et bien que ce que je viens de dire fut encore plus affreux que je ne le représente, il pouvait passer pour agréable en comparaison de ce que je souffris lorsque je fus dans cette espèce de niche.

Ce tourment était si terrible, que tout ce qu'on en peut dire ne saurait en représenter la moindre partie. Je sentis mon âme brûler dans un si horrible feu, qu'à grand peine je pourrais le décrire tel qu'il était, puisque je ne saurais même le concevoir. J'ai éprouvé, de l'avis

des médecins, les douleurs les plus insupportables que l'on puisse endurer dans cette vie, mais toutes ces douleurs ne sont rien en comparaison de ce que je souffris alors, il s'y joignait l'horreur de voir que ces peines étaient éternelles ; et cela même est encore peu, comparé à l'agonie où l'âme se trouve.

Il lui semble qu'on l'étouffe, qu'on l'étrangle, son désespoir et son affliction arrivent à un tel degré que j'essaierais en vain de le faire comprendre. C'est peu de dire qu'il lui paraît qu'on la déchire sans cesse, parce que ce serait une violence étrangère qui voudrait lui ôter la vie, tandis que c'est elle-même qui essaie de se l'arracher et qui se met en pièces. Quant à ce feu et à ce désespoir qui sont le comble de tant d'horribles tourments, j'avoue pouvoir encore moins le représenter. Je ne savais qui me le faisait endurer ; mais je me sentais brûlée et comme hachée en mille pièces.

Dans un lieu si épouvantable, il ne reste pas la moindre espérance de recevoir quelque consolation, il n'y a pas seulement assez de place pour s'asseoir ou se coucher. J'étais comme dans un trou fait dans la muraille, et ces horribles murailles serrent et pressent ce qu'elles enferment. Tout étouffe en ce lieu-là ; ce ne sont qu'épaisses ténèbres sans aucun mélange de lumière, et je ne comprends pas comment il se fait que, quoiqu'il n'y ait point de clarté, on y voie tout ce qui peut être le plus pénible à la vue.

* * *

Je ne saurais trop désirer comme une chose de la plus grande importance, que nous fassions tous nos efforts pour plaire à Dieu, nous ne saurions aussi trop lui demander de nous secourir par sa grâce. J'avoue ne pouvoir pen-

ser sans effroi que Dieu m'ait fait voir le lieu préparé pour la punition de mes péchés et m'ait fait connaître que quelque terribles que fussent ces tourments, je méritais d'en souffrir de plus grands encore. Cependant j'évite bien des fautes que l'on compte pour rien dans le monde. Dieu m'a fait la grâce de souffrir avec patience de grandes maladies ; je ne suis sujette, il me semble, ni au murmure, ni à la médisance, ni à la haine, ni à l'envie, de sorte que je n'offense pas Dieu grièvement et que j'ai presque toujours sa crainte devant les yeux ; ai-je donc tort de dire que l'on ne peut, sans un grand danger, se tenir en assurance, et qu'une personne qui tombe constamment dans le péché mortel ne peut éviter de se perdre, si elle ne se résout, pour l'amour de Dieu, à fuir les occasions qui l'entraînent à l'offenser, afin d'attirer par là sa miséricorde et de le porter à l'assister comme il m'a assistée ?

Je le prie de tout mon cœur de continuer à me soutenir de sa main toute-puissante, pour m'empêcher de retomber et de recevoir la terrible punition dont il m'a montré que j'étais digne. Je vous conjure, mon Sauveur, de m'en délivrer par votre bonté infinie. Ainsi soit-il.

A la suite de cette vision et après que Dieu m'eût révélé d'autres secrets sur la gloire préparée aux justes et sur les peines que souffriront les méchants, je fus touchée du désir de faire pénitence de mes péchés et de fuir entièrement le monde, afin de pouvoir espérer jouir d'une si grande félicité. Mon esprit était agité, mais cette agitation était si tranquille et si agréable qu'elle ne me causait nulle inquiétude. Il était évident qu'elle venait de Dieu et qu'il donnait à mon âme comme une chaleur nouvelle. Je pensais à ce que je pourrais faire pour servir Dieu, il me sembla que

je devais commencer par satisfaire aux devoirs de ma vocation, en accomplissant ma règle le plus parfaitement que je pourrais.

*Première
pensée de la
réformation
de l'ordre
du Carmel.*

Quoique le monastère où j'étais fût bien réglé, et que plusieurs des religieuses servissent Dieu très-fidèlement, il était si pauvre que souvent elles sortaient pour aller passer quelque temps chez leurs parents où elles vivaient religieusement. La règle que nous y observions était mitigée en vertu d'une bulle du pape, ainsi que tout le reste de l'ordre ; et je m'y trouvais fort à mon aise, la maison étant belle et spacieuse. Mais ces fréquentes sorties me faisaient de la peine ; plusieurs personnes obtenant facilement des supérieurs de m'avoir chez elles, je demeurais ainsi très-peu dans le couvent.

Ce fut alors qu'une personne pieuse me dit et à quelques-unes de mes sœurs que, si nous étions dans la disposition de vivre comme les

religieuses déchaussées, on pourrait fonder un monastère.

* * *

Le bruit de notre projet ne commença pas plus tôt à se répandre, que je n'aurais jamais fait, si je voulais rapporter toutes les particularités de la persécution qui s'éleva contre nous. Nous étions le sujet des moqueries de tout le monde : on me faisait passer pour une folle qui ne pouvait rester dans un monastère où elle était si à son aise et l'on ne traita pas moins indignement ma compagne. Elle avait peine à le supporter et nous ne savions que faire. J'eus recours à Dieu, il me consola et me fortifia...

* * *

*Difficultés
et
persécutions.*

Les bruits et le trouble que cette affaire causa dans notre monastère furent si grands

que notre provincial, ne pensant pas que l'on dût s'opposer à tout le monde, changea d'avis et ne voulut plus consentir à cette nouvelle fondation. Il me dit que le revenu que l'on proposait de donner ne suffisait pas et que l'opposition que l'on faisait à cet établissement était trop grande pour pouvoir la surmonter. Il me semblait qu'il avait raison ; et ainsi, lorsque nous croyions être au bout des plus grandes difficultés, nous eûmes le chagrin de voir que ce bon père lui-même nous était contraire. J'en fus fort touchée parce que son approbation m'eût mise à couvert de ce que l'on aurait pu dire contre moi...

Je demeurais toujours cependant dans une ferme foi que l'affaire réussirait. La confiance de ma compagne était plus grande encore que la mienne.....

Un saint religieux de l'ordre de saint Dominique (informé de notre projet) me dit

qu'ayant appris que tout le monde s'était élevé contre nous, il avait d'abord partagé l'opinion générale que notre projet était ridicule et il avait résolu de faire tout ce qu'il pourrait pour nous décider à y renoncer; mais que, lorsqu'il était prêt à nous répondre, ayant examiné l'affaire avec grand soin, considéré notre intention et la régularité que nous voulions établir dans ce nouveau monastère, il avait été persuadé que ce dessein était fort agréable à Dieu. Il nous dit donc que nous ne devons point perdre de temps pour travailler à l'exécuter et il nous instruisit de la manière dont nous devons nous y prendre...

Cette réponse nous consola beaucoup, ainsi que le retour des personnes vertueuses qui, après nous avoir blâmées, commençaient à s'adoucir; et quelques-unes même nous venaient en aide, entre autres ce saint gentilhomme dont j'ai parlé et qui s'avancait toujours de

plus en plus dans une haute perfection.....

La chose en était arrivée là, et nous trouvant secourues par beaucoup de prières, nous achetâmes une maison. Elle était commode, mais petite comme notre revenu, je ne m'en mettais point en peine, Notre-Seigneur m'ayant dit de m'établir comme je le pourrais et que je verrais ensuite ce qu'il ferait. Je ne pouvais douter qu'il ne pourvût à nos besoins.



L'affaire étant prête à se terminer et le contrat devant se passer le lendemain, notre provincial changea d'avis. Ce fut par un mouvement de Dieu comme les suites l'ont fait voir, et son infinie bonté, touchée de tant de prières faites à cette intention, voulut rendre cet établissement plus parfait en le faisant réussir d'une autre manière. Notre su-

périeur ne voulant donc plus l'approuver, mon confesseur m'ordonna de ne pas penser davantage à cette affaire ; et Dieu sait avec quelle peine je l'avais conduite au point où elle était,

On dit alors plus que jamais que c'était une rêverie de femme ; les murmures s'augmentaient contre moi, quoique je n'eusse rien fait que par ordre de mon provincial. Tout le couvent m'en voulait d'en établir un où l'observance fût plus étroite. Les sœurs disaient que c'était un affront que je leur faisais ; que rien ne m'empêchait d'y servir Dieu comme le faisaient tant d'autres meilleures que moi, qu'il paraissait bien que je n'avais pas d'affection pour la maison.

Quelques-unes ajoutaient qu'il fallait me mettre en prison, le nombre de celles qui m'excusaient était très-petit.....

Comme ma conscience ne me reprochait pas d'avoir rien oublié de tout ce qui pouvait dé-

prendre de moi pour obéir à ce que Dieu m'avait ordonné, et que je ne pensais être obligée qu'à cela, je demeurais tranquille et contente dans la maison où j'étais, toujours assurée que ce dessein s'exécuterait sans savoir cependant ni quand, ni par quel moyen cela pourrait être.....

Notre-Seigneur me fit connaître, en cette occasion, l'extrême avantage qu'il y a de souffrir pour son service ; car mon amour pour lui s'augmenta tellement, et j'éprouvai en tant d'autres choses le profit que j'en tirais que j'en étais comme effrayée, c'est ce qui fait que je ne puis m'enpêcher de désirer toujours souffrir. Lorsque je me trouvais dans cette joie, on s'imaginait qu'au contraire j'étais dans une grande confusion, et honteuse d'avoir si mal réussi dans mon projet ; ce qui eût été en effet, si Dieu ne m'avait assistée de grâces si extraordinaires...

Le saint religieux dominicain ne croyait pas moins fermement que moi que l'affaire réussirait ; et, parce que je n'en voulais point entendre parler, de peur de désobéir à mon confesseur, il se contentait d'agir avec cette dame, mon amie, que Dieu m'avait associée dans ce dessein ; d'en écrire à Rome, et de travailler aux moyens d'en venir à l'exécution. Le bruit que j'avais eu quelques révélations se répandit et l'on vint me dire, avec grand effroi, que les temps étaient fâcheux, et que je devais craindre que l'on ne me mît à l'inquisition. Je ne pus m'empêcher de rire de cet avis, car je n'aurai jamais sujet de rien redouter en ce qui regarde la foi, puisque, si j'avais mille vies, je serais toujours prête à les exposer pour la moindre des vérités de l'Écriture Sainte et des cérémonies de l'Église. Ainsi je leur répondis qu'ils ne s'en missent point en peine ; que je serais bien malheureuse si j'avais lieu de crain-

dre l'inquisition, et que si je sentais quelque chose en moi qui dût me la faire redouter, je me présenterais moi-même devant son tribunal, avec la persuasion que, si l'on m'accusait faussement, Dieu me justifierait et ferait tourner les choses à mon avantage.....

Enfin, le recteur de la compagnie de Jésus et mon confesseur, après avoir bien délibéré, n'osèrent, ni l'un ni l'autre, m'empêcher de poursuivre mon entreprise, et mon confesseur me permit de m'y employer de tout mon pouvoir, mais ce pouvoir était si petit, et j'étais si peu secondée qu'il aurait fallu être bien aveugle pour ne pas voir les peines que j'y rencontrerais. Nous résolûmes de tenir la chose extrêmement secrète et je fis en sorte qu'une de mes sœurs, qui ne demeurait pas dans la ville, achetât et fit arranger la maison, avec l'argent qu'il plût à Dieu de nous faire trouver par des moyens qui seraient trop longs à rapporter...

La maison me paraissait trop petite; en effet, elle l'était tellement que je ne voyais pas que l'on pût y trouver la place d'une église. J'aurais bien voulu en acheter une autre petite qui la touchait; mais l'argent me manquait.

Lorsqu'après avoir communiqué, j'étais dans cette inquiétude, Dieu me dit : « Ne vous ai-je pas déjà dit d'entrer comme vous pourriez ! » et il ajouta : « O délicatesse des créatures ! Combien de fois ai-je couché à découvert, faute de savoir où me retirer ! » Je demurai épouvantée, je reconnus ma faute, je m'en allai à la maison, j'y marquai la place d'une église, quoique très-petite, et, sans plus penser à acheter une autre maison, je fis travailler grossièrement à celle-là, me contentant que l'on y pût vivre et qu'elle ne fût pas malsaine, ce qui est une chose à laquelle on doit toujours prendre garde.....

Nous ne vivions que d'aumônes, j'ai eu beaucoup de peine à faire confirmer cela par l'autorité du pape de manière qu'on ne puisse jamais y apporter de changement et nous donner du revenu...

*
* *

J'avais un grand soin de tenir l'affaire secrète ; mais il me fut impossible d'empêcher que quelques personnes n'en eussent connaissance ; les unes y croyaient, les autres en doutaient, et je redoutais extrêmement que notre provincial ne le sût, parce que s'il m'eût défendu d'y penser davantage, j'aurais tout abandonné.

*Séjour
de*

*sainte Tèrese
chez une
grande dame.*

Voici comment Notre-Seigneur y pourvut :

A vingt lieues du monastère où j'étais, une dame de grande qualité perdit son mari, et sa douleur la mit dans un tel état que l'on crai-

gnit pour sa vie. On lui parla de cette misérable pécheresse, et Dieu permit qu'on lui fit mon éloge, pour en tirer plus tard le bien qu'il voulait.

Sachant que la clôture du monastère n'était pas si étroite que l'on ne pût sortir, elle eut un tel désir de me voir et de me faire venir chez elle, dans l'espérance de recevoir quelque consolation de ma présence, qu'elle en écrivit à notre provincial qui était de ses amis. Il m'envoya aussitôt une obédience pour aller la trouver avec une religieuse de mes compagnes.....

Dieu me fit la grâce que cette dame reçut tant de consolation de me voir, qu'elle commença aussitôt à se porter beaucoup mieux. On en fut surpris à cause de l'état déplorable où son affliction l'avait réduite. Dieu accorda sans doute ce changement aux prières de personnes pieuses que je connaissais.

Cette dame vivait dans une telle crainte de Dieu, et avait de si excellentes qualités que sa vertu suppléait à mes défauts. Elle ressentit une très-grande affection pour moi, et sa bonté m'en donnait beaucoup pour elle; mais la manière trop distinguée dont elle me traitait m'était une croix si lourde et m'obligeait tant à veiller sur moi que je me tenais toujours sur mes gardes.

Dieu, de son côté, prenait soin de moi; il me fit de très-grandes grâces, et me mit dans une liberté d'esprit qui me donnait un tel mépris de toutes choses, que plus elles paraissaient élevées, moins elles me semblaient dignes d'estime.

Ainsi, quoique ces dames avec lesquelles je me trouvais fussent de si grande condition, que j'aurais pu tenir à honneur de les servir, je vivais avec elles comme si elles eussent été mes égales et je ne dissimulais point à celle

chez qui j'étais, combien je m'estimais heureuse d'être dans cette disposition.

Lorsque je voyais que, malgré toute sa vertu, cette dame était sujette comme moi à ses passions et à ses faiblesses, je tenais encore moins compte de cette grandeur qui engage à des peines et à des soins d'autant plus grands qu'elle est plus élevée, afin de ne rien faire que de conforme à sa condition...

J'avoue que cela me donna une grande aversion de ces hautes fortunes dont le monde est idolâtre. Quels désordres n'y a-t-il pas dans ces grandes maisons ? Cette dame était l'une des principales de tout le royaume, et si humble et si sincère que peu lui ressemblent. Je ne pouvais voir cependant sans pitié en combien de circonstances elle agissait contre son humeur pour soutenir la dignité de son rang.

Pendant que j'étais chez elle ses domestiques la servirent mieux qu'auparavant,

mais j'eus à souffrir de la jalousie de quelques-uns à cause de l'affection qu'elle me témoignait... Ils s'imaginaient peut-être que je prétendais en user dans mon intérêt. Et Dieu voulait que j'eusse ces peines et ces dégoûts pour m'empêcher de me laisser éblouir par les bons traitements dont j'étais l'objet, afin que mon âme en profitât comme elle le fit par sa grâce...

* * *

Combien nous sommes obligés à Dieu lorsqu'il lui plaît de nous faire connaître le prix des souffrances supportées par amour pour lui ! mais on ne peut le comprendre que lorsqu'on a tout quitté ; car tant que l'on demeure attaché à une chose, c'est une marque qu'on l'estime, et l'on ne saurait l'estimer sans avoir de la peine à la quitter : c'est une imperfection qui ruine tout. Celui-là doit se re-

garder comme perdu qui suit celui qui court à sa perte : et quelle plus grande perte, quel plus grand aveuglement, quel plus grand malheur peut-il y avoir que d'estimer beaucoup ce qui n'est rien ?

*
* *

Cependant notre provincial me rappela, laissant à mon choix de partir tout de suite ou de rester encore quelque temps avec cette dame.

On devait alors faire l'élection d'une supérieure de notre monastère et l'on m'avertit que plusieurs religieuses avaient jeté les yeux sur moi. La seule pensée de ce projet m'affligea, je ne pouvais me résoudre à m'y exposer, car, outre la peine de conduire le grand nombre de religieuses de cette maison et les difficultés qui m'avaient toujours fait refuser les charges, j'y

voyais du danger pour ma conscience. Je remerciai donc Dieu d'être absente en ce moment et j'écrivis à mes amies pour les prier de ne pas me donner leurs voix.....

* * *

Cependant mon confesseur m'ayant ordonné de partir, je suppliai cette dame de me le permettre. La douleur qu'elle éprouva de mon départ me fut à moi-même un véritable tourment...

Mais la joie de faire une chose agréable à Dieu était plus forte que mon chagrin de la quitter ainsi que d'autres personnes auxquelles je devais beaucoup.

Plus je me voyais perdre de consolations pour l'amour de Dieu, plus ma satisfaction augmentait, je ne pouvais comprendre comment il était possible de ressentir ainsi, en

même temps, deux mouvements aussi contraires, que la joie et la douleur. On ne passa jamais d'un plus grand repos à de plus grandes peines. En effet, j'étais chez cette dame dans toute la tranquillité et avec toutes les consolations que je pouvais désirer, et rien ne m'empêchait d'employer plusieurs heures à l'oraison, tandis que je voyais que j'allais me jeter comme dans le feu, puisque Dieu m'avait prédit que je trouverais de grandes croix, quoique je ne me les fusse jamais imaginées si pesantes. Je partais cependant contente, et je brûlais d'impatience d'entrer dans ce combat où Dieu m'engageait, parce qu'il soutenait ma faiblesse et relevait mon courage...

Ayant donc pris congé de cette dame, je me mis en chemin, très-préparée à souffrir tout ce qu'il plairait à Dieu. Le soir même de mon retour, arrivèrent les dépêches de Rome, et le bref pour l'établissement de notre monastère.

*Sainte Thésèe
achève
la fondation
du monastère
de
saint Joseph.*

Je trouvai aussi là l'évêque, le saint Père Pierre d'Alcantara, et ce saint gentilhomme, grand serviteur de Dieu, qui l'avait logé chez lui; sa maison étant la retraite des personnes de piété. Ces deux derniers s'employèrent auprès de l'évêque pour obtenir la permission d'établir ce monastère, et ce prélat avait tant d'affection pour ceux qu'il croyait résolus de servir Dieu qu'il l'accorda, ce qui n'était pas une petite faveur parce qu'il n'y avait point de revenu...

Tout ce que je viens de dire se passa en grand secret, autrement il eût été impossible de rien faire tant la ville s'y fût opposée.

Notre-Seigneur permit qu'un de mes beaux-frères tombât alors si malade, sa femme étant absente, que l'on m'autorisa à sortir pour aller le soigner....

Je n'eus pas peu de peine, pendant ce temps, à gagner l'esprit des uns et des autres pour les

faire consentir à l'établissement de cette maison ; et à presser les ouvriers de la mettre en état d'avoir quelque apparence d'un monastère.

La plus grande raison de me hâter était la crainte que l'on ne me commendât de retourner dans mon ancien couvent...

Tout ayant été conduit si heureusement, le monastère de notre glorieux père, saint Joseph, fut achevé le jour de saint Barthélemy de l'année 1562. On y mit le saint sacrement avec les cérémonies habituelles, quelques-unes prirent l'habit, que deux religieuses de notre ancien monastère, qui se trouvaient par hasard en être sorties, m'aidèrent à leur donner.....

Nulles paroles ne peuvent exprimer ma joie de voir cette petite maison honorée de la présence du très-saint sacrement, et la grâce que recevaient quatre orphelines, grandes servantes de Dieu, d'y être reçues sans dot...

Ce m'était une véritable consolation d'avoir exécuté ce que Notre-Seigneur m'avait si particulièrement recommandé, de fonder dans cette ville la première église dédiée à mon glorieux père, saint Joseph.

Je ne pensais pas y avoir été pour quelque chose, puisque c'est Dieu qui fait tout ; mais c'était pour moi une grande joie qu'étant si peu bonne, sa divine Majesté ait bien voulu se servir de moi pour travailler à une si excellente œuvre...

Tout ce qui se fait en cette maison de retraite, de pénitences et de choses semblables, me paraît si doux que je ne saurais m'imaginer de bonheur dans le monde plus grand que le mien. Je ne sais si c'est la cause de l'amélioration de ma santé, ou si c'est Notre-Seigneur qui m'en fait la grâce pour que j'aie la consolation de pouvoir, quoique avec peine, supporter les mêmes austérités que les autres ; et

toutes les personnes qui savent qu'elles étaient mes infirmités et mes maladies s'en étonnent. Béni soit celui qui est la source de tous les biens, et par la puissance duquel on peut tout.

* * *

Seigneur, *ou souffrir ou mourir*. C'est la seule chose que je vous demande. Je n'entends point sonner l'horloge sans éprouver de la joie, parce qu'il me semble que cette heure de ma vie qui est passée m'approche un peu de ce temps heureux auquel j'espère que Dieu me fera la grâce de le voir, sans pouvoir jamais être séparée de lui.



II

DE

LA PRIÈRE



LA PRIÈRE



L'ÂME EST LA DEMEURE DE DIEU, ET LA PRIÈRE
EST COMME L'ENTRÉE DE CETTE DEMEURE (1).

L faut considérer notre âme comme un château bâti d'un seul diamant, ou d'un cristal admirable dans lequel il y a, comme dans le ciel, diverses demeures. L'âme juste en effet est un véritable paradis où Dieu qui y règne trouve

(1) Le château de l'âme.

ses délices. Quelle doit donc être la beauté de cette âme, qu'un monarque si puissant, si sage, si riche et si magnifique veut choisir pour sa demeure !

Je ne vois rien ici-bas qui lui soit comparable. L'esprit le plus élevé ne peut comprendre toutes ses perfections, ce qui ne doit pas nous étonner puisque Dieu qui est incompréhensible l'a créée à son image et à sa ressemblance.



Quelle douleur et quelle confusion ne devons-nous pas éprouver d'ignorer par notre faute ce que nous sommes réellement. Quelle honte n'éprouverait pas celui qui ne saurait quel est son père, quelle est sa mère, dans quel pays il est né ? Notre ignorance est bien plus grande à nous qui bornons toute la connaissance que nous avons de nous-mêmes à ce qui regarde le

corps, nous contentant de savoir, parce qu'on nous l'a dit et que la foi nous l'apprend, que nous avons une âme, sans nous inquiéter de ses qualités, de son prix, de sa valeur, et en n'y pensant que rarement ? Aussi, au lieu de travailler à conserver la beauté de notre âme, nous nous contentons de prendre soin de ce corps, qui n'est que comme la clôture et l'enceinte de ce magnifique château.

Ce château renferme donc diverses demeures ; les unes en haut, les autres en bas, d'autres de côté ; et au milieu, celle qui est comme le centre et la principale de toutes où se passent les choses les plus secrètes entre Dieu et l'âme.

*
* *

Comment pourrons-nous donc entrer dans ce château si magnifique et si agréable ? On peut demander comment l'âme qui est elle-

même ce château saurait y entrer puisque l'on n'entre pas dans un lieu où l'on est déjà. Mais il faut savoir qu'il y a différentes manières d'être dans ce château. Plusieurs âmes font seulement, comme des gardes, la ronde tout à l'entour, sans se mettre en peine de ce qui se passe au dedans, ni de savoir qui l'habite, ni quelles en sont les différentes demeures. Un des avis que l'on donne dans certains livres sur l'oraison, est que l'âme doit rentrer en elle-même ; c'est ce que je viens de dire en parlant de son entrée dans ce château.

Un très-savant homme me disait qu'une âme qui ne prie pas ressemble à ces paralytiques qui ont des pieds et des mains sans pouvoir les remuer. Il y a de même des âmes si malades et si accoutumées à ne s'occuper que des choses extérieures qu'elles ne peuvent plus rentrer en elles-mêmes....

Elles ne veulent ni connaître leur misère ni

tâcher de s'en délivrer, et elles deviennent, de même que la femme de Loth, comme des statues de sel, parce que, au lieu de tourner la tête vers Dieu, elles la tournent vers les créatures, de même que cette femme la tourna vers Sodôme.

*
* *

Selon ce que je puis comprendre, la porte pour entrer dans ce château c'est la prière, tant vocale que mentale, accompagnée d'attention. Autrement ce ne serait pas une véritable prière si l'on ne considérait ni à qui l'on parle, ni ce que l'on demande et à qui on le demande; ce ne serait pas prier, quoique l'on remue beaucoup les lèvres.

Car si l'on a l'habitude de parler à Dieu comme l'on parlerait à l'un de ses domestiques, disant sans y prendre garde tout ce qui vient à la pensée et que l'on sait par cœur,

je ne regarderais pas cela comme une oraison et je demande à Dieu qu'aucun chrétien ne prie ainsi.

Je ne parle point à ces âmes percluses et paralytiques, et en grand péril, si Notre-Seigneur ne vient lui-même leur commander de se lever, comme il fit à ce paralytique qui avait passé trente-huit ans sur le bord de la piscine. Je parle aux âmes qui entrent enfin dans ce château ; quoiqu'elles soient engagées dans les occupations du monde et qu'elles y soient attachées, puisque le cœur s'attache où est son trésor ; cependant, comme elles ont de bons désirs, elles essaient de s'en détacher, elles réfléchissent sur elles-mêmes, elles ont recours à Dieu, et quand ce ne serait que de mois en mois elles lui représentent leurs besoins. Cette connaissance d'elles-mêmes et de leur égarement est si utile qu'elle les fait entrer dans le château, mais seulement dans la

plus basse des demeures, parce que ce grand nombre d'imperfections qui leur restent sont comme autant de reptiles qui y entrent avec elles et les rendent incapables de remarquer les beautés de l'édifice et d'y jouir d'une entière satisfaction.



Je conjure, par le sang que le divin Sauveur a répandu sur la croix pour notre salut, ceux qui ont déjà commencé à rentrer en eux-mêmes, de se bien garder de la tentation de retourner en arrière. Qu'ils considèrent que, les rechutes étant plus dangereuses que les chutes, leur perte serait inévitable. Qu'ils se défient d'eux-mêmes et qu'ils mettent toute leur confiance en la miséricorde de Dieu.

Puisqu'il est si dangereux de retourner en arrière, ne vaut-il pas mieux, dira-t-on, ne

pas commencer, et demeurer en dehors du château? Mais Notre-Seigneur a dit lui-même :

Que celui qui aime le péril y rencontrera sa perte, et il n'y a point d'autre porte que l'oraison pour pénétrer dans ce château. N'y a-t-il pas en effet de la folie à s'imaginer pouvoir entrer dans le ciel sans entrer auparavant en nous-même par la connaissance de notre misère et de ce que nous devons à Dieu, et sans implorer souvent sa miséricorde? Ne nous a-t-il pas dit aussi : Que nul n'ira à son père. que par lui? Ce sont, ce me semble, ses propres paroles : Et qui me voit, voit mon Père.

Or, nous ne pouvons le connaître et travailler pour son service, que si nous considérons les obligations que nous lui avons, et la mort qu'il a soufferte pour l'amour de nous. La foi sans les œuvres est une foi morte. Elle

ne nous sert de rien si nous ignorons le prix des souffrances de Jésus-Christ, si cette vue ne nous excite pas à l'aimer. Je le prie de vous faire comprendre combien l'amour qu'il nous a porté lui a coûté cher, et aussi : *Que le serviteur n'est pas au-dessus du maître; que l'on ne peut sans travail arriver à la gloire. Que la prière seule nous peut faire éviter de succomber à toute heure à la tentation.*





DE LA PRIÈRE (1)

CELUI qui veut s'adonner à l'oraison, doit se figurer qu'il entreprend de faire dans une terre stérile et couverte de ronces et d'épines un jardin qui soit agréable à Dieu.

Il faut que ce soit Notre-Seigneur qui arrache lui-même ces mauvaises plantes pour en mettre de bonnes à la place. On peut croire que cela est fait quand, après avoir pris la résolution de pratiquer l'oraison, on s'y exerce en effet, et qu'à l'imitation d'un bon jardinier on cultive et l'on arrose ces nouvelles plantes. Elles produisent alors des fleurs dont la bonne odeur invitera sa Divine

(1) *Vie de sainte Térèse écrite par elle-même.*

Majesté à venir souvent se promener dans ce jardin, et à prendre plaisir à regarder ces fleurs, qui ne sont autres que les vertus dont nos âmes sont parées et embellies.

Il faut maintenant voir comment on peut arroser ce jardin, comment on doit y travailler, estimer si ce travail n'excédera pas le profit que l'on en tirera et combien de temps il doit durer.

Il me semble que cet arrosement peut se faire de quatre manières : Ou en tirant de l'eau d'un puits à force de bras, ou en en tirant à l'aide d'une roue, ce qui est moins pénible et en donne davantage, ou en la faisant venir d'un ruisseau par des rigoles, ce qui est d'un moindre travail et arrose cependant tout le jardin ; ou enfin par une abondante et douce pluie que Dieu fait tomber du Ciel, ce qui est incomparablement meilleur que tout le reste et ne donne aucune peine au jardinier.

*Sainte Térèse
indique
quatre degrés
d'oraison.*

Ces quatre manières d'arroser un jardin appliquées à mon sujet pourront faire comprendre en quelque sorte les quatre degrés d'oraison dont Dieu, par sa bonté infinie, m'a quelquefois favorisée.





I

Oraison Mentale

Qn peut comparer ceux qui commencent à faire l'oraison à ceux qui tirent de l'eau d'un puits, avec grand travail, tant ils ont de peine à recueillir leurs pensées. Il faut qu'ils se retirent dans la solitude à l'heure marquée pour la méditation, afin de ne rien voir et de ne rien entendre qui soit capable de les distraire, et que là ils se remettent devant les yeux leur vie passée. L'on doit alors extrêmement méditer sur la vie de Jésus-Christ, quoiqu'on ne le puisse faire sans que cette application lasse l'esprit.

Nous pouvons arriver jusque-là par notre travail, supposé le secours de Dieu sans lequel nous ne saurions avoir même une bonne pensée. C'est commencer à travailler pour tirer l'eau du puits; si nous n'en trouvons pas, du moins avons-nous fait tout ce que nous avons pu pour en obtenir et arroser ces fleurs spirituelles. Dieu est si bon que s'il permet que le puits se trouve sec, quand, semblables à de bons jardiniers, nous faisons tout ce que nous pouvons pour en tirer de l'eau, il nourrit les fleurs sans eau et fait naître nos vertus. J'entends par cette eau, nos larmes, et, à leur défaut, la tendresse et les sentiments intérieurs de dévotion.

Que fera celui qui ne trouvera dans ce travail que sécheresse et dégoût? N'abandonnerait-il pas tout, s'il ne se représentait que c'est pour être agréable au Seigneur de ce jardin qu'il s'est donné tant de peine, et que sa

persévérance seule le rendra digne de la récompense qu'il espère...

Loin donc de se décourager, il se consolera, il se réjouira et regardera comme une très-grande faveur de travailler dans le jardin d'un si grand prince. Il lui suffira de savoir qu'il contente ce roi du Ciel et de la terre sans chercher sa propre satisfaction. Il le remerciera de ce qu'il lui fait la grâce de continuer de travailler pour lui et de ce qu'il l'aide à porter cette croix, en se souvenant que lui-même, tout Dieu qu'il est, a porté la croix durant toute sa vie mortelle, sans chercher ici-bas l'établissement de son royaume, et qu'il n'a jamais abandonné la prière. Ainsi quand même cette sécheresse durerait toujours, il doit la considérer comme une croix qu'il lui est avantageux de porter, et que Jésus-Christ lui aide à soutenir d'une manière invisible. On ne peut rien perdre avec un si

bon maître, et un temps viendra qu'il paiera avec usure les services qu'on lui aura rendus...

Une âme qui commence à marcher dans le chemin de l'oraison mentale, avec la ferme résolution de continuer et de ne pas faire grand cas des consolations et des sécheresses qui s'y rencontrent, ne doit pas craindre, quoiqu'elle fasse quelque faux pas, de retourner en arrière, ni de voir renverser cet édifice spirituel qu'elle commence, parce qu'elle le bâtit sur un fondement inébranlable. Car l'amour de Dieu ne consiste pas à répandre des larmes, ni à chercher sa consolation dans les satisfactions et les tendresses, mais il consiste à servir Dieu avec courage et avec humilité. Autrement, il me semble que ce serait toujours vouloir recevoir et ne jamais rien donner...

Je le redis encore, il ne faut ni s'inquiéter, ni s'affliger de ces sécheresses, de ces inquié-

tudes et de ces distractions de notre esprit. Pour se délivrer de ces peines et acquérir une heureuse liberté, il faut commencer à ne point craindre les croix. Alors Notre-Seigneur nous aidera à les porter, notre tristesse se changera en joie et nous avancerons beaucoup.

Mon dessein a été jusqu'ici de montrer comment nous pouvons contribuer à acquérir cette première sorte de dévotion que j'ai appelée *l'oraison mentale*.

Nous ne saurions nous représenter ce que Notre-Seigneur a souffert pour nous sans en être touchés d'une extrême compassion ; mais la douleur qu'elle excite en nous et les larmes qu'elle nous fait répandre, sont mêlées de consolations ; si, au contraire, nous considérons l'amour que Notre-Seigneur a pour nous, la gloire de sa résurrection et la part qu'il veut nous donner à cette gloire, nous éprouvons une grande joie....

L'âme ne doit pas désirer monter plus haut..... Elle doit seulement faire des actes qui la portent à ne rien trouver de difficile pour servir Dieu, et à augmenter son amour pour lui, afin de s'aider à s'avancer dans la vertu.....

L'âme se représentera alors Jésus-Christ comme s'il était devant ses yeux, elle concevra de grands sentiments d'amour pour sa sainte humanité, elle lui tiendra toujours compagnie, lui parlant, l'invoquant dans ses besoins, elle se soulagera dans ses travaux en lui montrant ce qu'elle souffre, elle augmentera ses consolations en se réjouissant avec lui ; elle n'emploiera point en tout cela de prières étudiées, mais seulement des paroles conformes à ses désirs et à ses besoins. C'est un excellent moyen d'avancer en peu de temps et je crois qu'on l'est déjà lorsqu'on cherche à acquérir cette précieuse présence de Dieu.....

Comme tout cet édifice est fondé sur l'humilité, plus nous nous approchons de Dieu, plus nous devons pratiquer cette vertu, et nous ne saurions y manquer sans que tout l'édifice soit renversé.....

Il faut marcher dans le chemin de l'oraison avec joie et tranquillité. C'est se tromper de croire que la dévotion ne s'accorde pas avec cette liberté d'esprit. Il faut cependant se défier de soi-même afin de ne pas s'exposer aux occasions dans lesquelles on a l'habitude d'offenser Dieu, car, tandis que nous vivons, l'humilité nous oblige à ne perdre jamais le souvenir de notre faiblesse et de notre misère.





II

ORAISON DE RECUEILLEMENT

APRÈS avoir dit avec quel travail il faut tirer à force de bras de l'eau du puits pour arroser ce jardin spirituel, j'ai maintenant à parler de la seconde manière d'en avoir par le moyen d'une roue. C'est un grand soulagement pour le jardinier qui, avec beaucoup moins de peine, aura de l'eau en abondance.

Dans l'oraison que l'on nomme *oraison de recueillement ou de quiétude*, l'âme commence à se recueillir et à éprouver quelque chose de surnaturel qu'il lui serait impos-

sible d'acquérir par elle-même. Il est vrai qu'elle a pendant quelque temps de la peine à tourner la roue, mais elle en a beaucoup moins qu'à tirer de l'eau du puits parce que l'eau est plus à fleur de terre, c'est-à-dire la grâce se fait alors plus clairement connaître à l'âme. Cela se fait en recueillant au dedans de soi toutes ses puissances, c'est-à-dire l'entendement, la mémoire et la volonté, afin de mieux goûter cette douceur toute céleste..... La volonté sent qu'elle est captive et donne son consentement avec joie à cette heureuse captivité qui l'assujettit à celui qu'elle aime. « O « Jésus, mon sauveur, c'est alors que nous « éprouvons si heureusement quelle est la « puissance de votre amour, parce qu'il tient « le nôtre tellement uni à lui, qu'il nous est « impossible d'aimer autre chose que vous... »

Tout ce qui se passe dans cette oraison est accompagné d'une très-grande consolation, et

donne si peu de peine qu'elle ne lasse point l'âme... Les larmes que Dieu accorde alors sont des larmes de joie, l'on sent qu'on les répand sans pouvoir contribuer à les faire naître.

Cette eau si favorable et si précieuse dont Notre-Seigneur est la source, fait croître bien davantage les vertus que celle que l'on pourrait tirer de la première manière d'oraison, parce que l'âme s'élève au-dessus de sa misère et commence déjà un peu à connaître quel est le bonheur de la gloire : ce qui la fait croître en vertu, parce qu'elle l'approche de Dieu qui est le principe de toutes les vertus.....

Il faut revenir à notre jardin spirituel et dire de quelle manière ces plantes produisent d'abord des boutons pour donner ensuite des fleurs et des fruits, et comment ces fleurs se préparent à parfumer l'air par leur odeur. Cette comparaison me plaît, parce que, lorsque je commençai à servir Dieu, il m'est souvent

arrivé de considérer avec un extrême plaisir mon âme comme un jardin dans lequel il se promenait ; je le priais alors de vouloir bien augmenter la bonne odeur de ces vertus qui, semblables à de petites fleurs, paraissaient vouloir s'ouvrir, de les faire fleurir pour sa gloire que je recherchais et non la mienne, de les nourrir après les avoir fait croître, et de couper et tailler ces plantes comme il le jugeait à propos, afin de les faire pousser avec plus de force. J'use de ce terme parce qu'il y a des moments où l'âme ne reconnaît pour ainsi dire plus ce jardin, tant il lui paraît sec et aride, sans qu'elle ait aucun moyen de l'arroser pour le faire reverdir, se trouvant elle-même si sèche et si stérile, qu'elle ne se souvient point d'avoir jamais eu aucune vertu. Le pauvre jardinier souffre beaucoup en cet état, parce que Notre-Seigneur veut qu'il croie avoir perdu toute la peine qu'il a prise à arro-

ser et à cultiver ce jardin. Mais, c'est alors le temps le meilleur pour arracher jusqu'aux moindres racines du peu de mauvaises herbes qui y restent. Elles ne peuvent l'être que par l'humilité que nous donne cette connaissance que nous ne pouvons rien de nous-mêmes et que tous nos travaux sont inutiles si Dieu ne nous envoie l'eau de sa grâce. Mais, dès qu'il commence à nous la donner, on voit ces plantes pousser et croître de nouveau....

Ce recueillement et cette tranquillité qui se trouvent dans l'oraison de quiétude se fait beaucoup sentir à l'âme par la satisfaction et par le prix qu'elle y trouve..... Comme elle n'est point encore arrivée à un plus grand bonheur et qu'elle n'en connaît pas qui le surpasse, il lui semble qu'elle n'a plus rien à souhaiter, et elle dirait volontiers comme saint Pierre à Jésus-Christ : Seigneur, établissons ici notre demeure.

Il y a un grand nombre d'âmes qui arrivent à ce degré d'oraison, mais peu qui le dépassent..... Il leur est utile de comprendre combien elles doivent reconnaître le bienfait de Dieu et le mépris qu'elles doivent faire de toutes les choses de la terre, lorsqu'il les met en état de s'élever ainsi vers le ciel. Si une âme élevée à cette oraison retourne en arrière, on n'en doit principalement attribuer la cause qu'à de grands péchés, car il faut un étrange aveuglement pour renoncer à un tel bien. C'est pourquoi je conjure, au nom de Dieu, ceux à qui il a fait cette grande faveur, de leur donner l'oraison de quiétude, de considérer quel en est le prix, afin de l'estimer autant qu'elle le mérite, et de croire fermement, par une humble et sainte confiance en sa bonté, qu'ils ne seront point touchés du désir de retourner goûter des viandes d'Egypte.....

Cette oraison de quiétude ou de recueille-

ment est comme une étincelle par laquelle Dieu commence à embraser l'âme de son amour..... Cette étincelle, quelque petite qu'elle soit, si elle vient de Dieu et n'est pas une illusion du démon ou une tromperie de nous-mêmes, à moins que l'âme ne l'éteigne par sa faute, allume bientôt un grand feu qui jette des flammes de ce grand amour pour Dieu dont il favorise et embrase les âmes parfaites.

L'âme n'a autre chose à faire dans cette oraison que de demeurer en repos et sans bruit. J'appelle bruit, chercher des paroles pour remercier Dieu de la faveur qu'il lui fait.

La volonté doit rester en repos et reconnaître que ce n'est pas ainsi qu'on doit traiter avec Dieu, mais que c'est comme jeter sans discrétion, sur une étincelle, de grosses bûches qui l'éteignent. Il faut qu'elle lui dise avec une profonde humilité : « Que puis-je faire, « mon Dieu ? quelle proportion y a-t-il entre

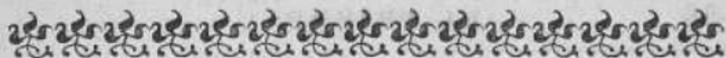
« la servante et son Seigneur? entre le ciel
« et la terre? »... Et qu'elle se retire en elle-
même, comme les prudentes abeilles se reti-
rent dans leurs cellules pour faire le miel,
qu'elles ne feraient jamais, si, au lieu d'y tra-
vailler, elles s'amusaient à courir les unes
après les autres....

Il faut reconnaître que c'est de Dieu seul
que nous tenons la faveur de cette oraison. Il
faut aussi le prier pour l'Eglise, pour les âmes
du purgatoire, et pour les personnes qui se
recommandent à nos prières...

Cette manière d'oraison est très-puissante,
et l'on obtient plus par elle que par tous les
discours de l'imagination. La volonté, consi-
dérant l'avantage qu'elle en reçoit, se repré-
sente les raisons qu'elle a de s'enflammer
de plus en plus dans l'amour de Dieu et doit
alors faire quelques actes de cet amour, com-
me de réfléchir à ce qu'elle fera envers la di-

vine majesté pour reconnaître toutes ses obligations, sans chercher à entrer dans des pensées trop élevées. De petites pailles et moins encore que des pailles, s'il est possible, que nous jetterons avec humilité dans ce feu de l'amour de Dieu, l'allumeront beaucoup mieux que si nous y mettions des quantités de bois par de grands raisonnements qui, quelque beaux qu'il nous paraissent, l'éteindraient au lieu de l'allumer davantage.....

Quand on est en présence de la sagesse éternelle, le moindre acte d'humilité vaut mieux que toute la science du monde... Que l'imagination choisisse tant qu'il lui plaira des termes élégants pour rendre des actions de grâces à Dieu, la volonté doit demeurer en repos, sans oser, plus que le publicain, lever les yeux vers le ciel; et cette manière de remercier Dieu lui est infiniment plus agréable que toute la Rhétorique dont se sert l'imagination.



III

Oraison d'union

IL faut maintenant parler de la troisième manière d'arroser ce jardin spirituel, par le moyen d'une eau courante, tirée d'une fontaine ou d'un ruisseau, ce qui ne donne pas grande peine, parce qu'il n'y a qu'à la conduire. Dieu soulage tellement le jardinier que l'on peut dire, en quelque sorte, que lui-même est le jardinier, puisque c'est lui qui ait presque tout.

Cette troisième sorte d'oraison est comme un sommeil des trois puissances, l'entendement, la mémoire et la volonté.

Le plaisir que l'on y reçoit est incomparablement plus grand que celui qu'on goûtait dans l'oraison de quiétude; et l'âme est tellement inondée et comme assiégée de l'eau de la grâce, qu'elle ne saurait passer outre, ni ne voudrait, quand elle le pourrait, retourner en arrière, tant elle se trouve heureuse de jouir d'une grande gloire. C'est comme une personne agonisante qui, avec le cierge béni qu'elle tient en sa main, est prête à rendre l'esprit pour mourir de la mort qu'elle souhaite. Car, dans une oraison si sublime, l'âme ressent une joie qui va au-delà de toute expression, et cette joie me paraît n'être autre chose que de mourir presque entièrement à tout ce qui est dans le monde, pour ne posséder que Dieu seul...

Dans cet heureux état l'âme ne voudrait faire autre chose que de louer et bénir Dieu. C'est alors que les fleurs commencent à s'épanouir

et à parfumer l'air ; c'est alors que l'âme désirerait, pour l'intérêt de la gloire de son maître, que chacun pût voir quel est le bonheur dont il lui plaît qu'elle jouisse, afin de l'aider à l'en remercier et de prendre part à sa joie ; comme cette femme dont il est parlé dans une parabole de l'Évangile, qui appelait ses voisins pour se réjouir avec elle de ce qu'elle avait retrouvé la drachme qu'elle avait perdue. Ce devaient être aussi les sentiments de David, cet admirable prophète, quand il touchait sa harpe avec tant de ferveur et de zèle, pour chanter les louanges de Dieu.





IV

Oraison de Ravissement

DANS toutes les précédentes manières d'arroser il faut que le jardinier travaille. Mais, en cette quatrième manière d'oraison, on est dans une joie parfaite et toute pure, et l'on sait que ce bonheur comprend tous les biens imaginables....

Il me reste donc à parler de cette eau qui tombe du ciel en si grande abondance qu'elle arrose entièrement le jardin. Il est facile de juger de quel repos et de quel plaisir jouirait toujours le jardinier, si Notre-Seigneur ne

manquait jamais de la donner lorsqu'il en serait besoin, et si l'air était toujours si tempéré, que, n'ayant point d'hiver, les plantes fussent sans cesse couvertes de fleurs et chargées de fruits. Mais c'est un bonheur que l'on ne peut espérer en cette vie, de sorte qu'il faut que ce jardinier ait un soin continuel de ne pas demeurer sans eau, afin que, lorsqu'une des manières d'arroser manque, on y puisse suppléer par une autre. Celle qui vient du ciel tombe quelquefois lorsque le jardinier y pense le moins, et il arrive presque toujours que c'est à la suite d'un long exercice d'oraison mentale. Notre âme étant alors comme un petit oiseau, Notre-Seigneur, après l'avoir vu voltiger longtemps pour s'élever vers lui, avec son entendement et sa volonté qui sont ses ailes, le prend de sa divine main pour le remettre dans son nid, afin qu'il y soit en repos et qu'il reçoive sa récompense dès cette vie. « Que

« cette récompense est grande, ô mon Dieu,
« puisqu'un moment de joie qu'elle donne,
« suffit pour payer tous les travaux que nous
« pouvons souffrir ici-bas pour votre ser-
« vice(1) ! »

(1) Ces quatre sortes ou degrés d'oraisons forment la plus belle partie de la relation que sainte Thérèse a écrite de sa vie; mais, bornant notre cadre, nous n'avons pu qu'en présenter de courts extraits; la sainte s'y élève à des sublimités telles que dans les deux derniers surtout, l'oraison d'union et celle de ravissement, bien peu de personnes pourraient la suivre.





CONSEILS POUR LA MÉDITATION



'OUBLIEZ jamais que ceux qui commencent à faire l'oraison doivent travailler continuellement et de tout leur pouvoir à conformer leur volonté à celle de Dieu. Ils doivent aussi être assurés qu'en cela consiste la plus grande perfection que l'on puisse acquérir dans cet exercice spirituel et dans ce chemin qui conduit au ciel.

Ceux qui s'en acquitteront avec plus de soin recevront de plus grandes récompenses et s'avanceront davantage dans cette divine voie.



Je conseillerais à ceux qui s'appliquent à l'oraison et principalement dans les commencements, de se lier avec des personnes qui pratiquent aussi ce saint exercice. C'est une chose très-importante, quand même ils n'en tireraient d'autre avantage que de s'entr'aider de leurs prières. Si dans le commerce du monde, quelque vain et inutile qu'il soit, on tâche de se faire des amis pour soulager son esprit en leur confiant ses ennuis et augmenter sa satisfaction en leur faisant part de ses joies, je ne vois par pourquoi il ne serait pas permis à ceux qui comencent à aimer et à servir Dieu véritablement de communiquer à quelques personnes les consolations et les peines que les âmes qui font oraison ne manquent jamais d'avoir. S'ils veulent sincèrement se donner à Dieu, ils n'ont pas sujet de craindre la vaine gloire. Elle pourra bien les attaquer, leur faire sentir la pointe de ses pre-

miers mouvements; mais ce ne sera que pour leur faire acquérir du mérite en les rendant victorieux, et ils seront, à mon avis, utiles aux autres et à eux-mêmes, par la lumière qu'ils en tireront pour leur conduite. Ceux qui se persuadent au contraire qu'on ne peut sans vanité entrer dans une communication si sainte, trouveraient donc qu'il y aurait de la vanité à entendre dévotement la messe à la vue de tout le monde, ou à faire d'autres actions obligatoires pour un chrétien, et que la crainte d'y mettre de la vanité ne doit jamais empêcher de faire.

On agit aujourd'hui si faiblement en ce qui regarde le service de Dieu, que ceux qui marchent dans ses voies doivent se donner la main pour s'y avancer; de même que ceux qui n'ont l'esprit rempli que de plaisir et de vanité s'excitent à les rechercher. Il est étrange que si peu de gens remarquent leurs folies,

tandis que, dès qu'une personne commence à se donner à Dieu, beaucoup en murmurent au point qu'elle a besoin d'amis pour la défendre et la soutenir contre leurs attaques, jusqu'à ce qu'elle soit assez forte pour ne point craindre de souffrir. Je pense que c'est à cause de cela que quelques saints s'enfuyaient dans les déserts. C'est d'ailleurs une espèce d'humilité de se défier de soi-même, et d'espérer obtenir le secours de Dieu par l'assistance des personnes vertueuses avec lesquelles on a de pieux entretiens.

La charité s'augmente par la communication, et il s'y trouve de nombreux avantages.

Pour moi, je puis assurer que si Dieu ne m'eût donné le moyen de communiquer souvent avec des personnes d'oraison, je serais après des chutes et des rechutes tombée jusque dans l'enfer, car j'avais beaucoup d'amis qui m'aidaient à tomber, tandis que j'étais seule,

quand il fallais me relever ; je ne comprends pas même maintenant comment je pouvait le faire. Dieu seul, par son infinie miséricorde, me donnait la main, et je ne saurais trop l'en remercier.





COMMENT ON SURMONTE LES DIFFICULTÉS QUE
SEMBLE PRÉSENTER LA MÉDITATION

JE ne sais d'où peut venir la crainte de ceux qui redoutent de faire l'oraison mentale, mais je comprends facilement que le démon nous jette dans l'esprit de vaines terreurs pour nous faire un mal véritable en nous empêchant de penser aux offenses que nous avons commises contre Dieu, à tant d'obligations que nous lui avons, aux extrêmes travaux et aux incroyables douleurs que Notre-Seigneur a soufferts pour nous racheter, aux peines de l'enfer et à la gloire du paradis.

*
* * *

(1) Excepté lorsque je venais de communier, je n'osais jamais m'engager à prier sans avoir un livre, et je redoutais autant de demeurer en oraison sans cette assistance qu'un homme craindrait de s'engager à combattre seul contre plusieurs. Ce livre m'était comme un second ou un bouclier pour me défendre de la distraction que tant de diverses pensées pouvaient me donner, et il m'assurait et me consolait, parce que ce secours éloignait de moi les sécheresses ; tandis que je ne manquais jamais d'y tomber quand je n'avais point de livre, et alors mon âme s'égarait dans ses pensées. Mais je n'avais pas plus tôt pris un livre qu'elle se recueillait, et mon esprit, comme attiré doucement par ce moyen, devenait calme et tranquille.

(1) *Vie de sainte Tère*se.



Il m'est arrivé, durant plusieurs années, de désirer tellement que le temps d'une heure que je m'étais prescrit pour faire l'oraison fût achevé, que j'étais plus attentive à écouter quand l'heure sonnerait qu'aux sujets de ma méditation, et il n'y a point de pénitence, quelque rigoureuse qu'elle fût, que je n'aurais souvent plutôt acceptée que la peine que j'avais à me retirer dans mon oratoire pour y prier. J'avais besoin pour m'y résoudre de tout le courage que Dieu m'a donné.

Mais enfin, Notre-Seigneur m'assistait, car après m'être fait cette violence, je me trouvais tranquille et consolée, et j'avais même quelquefois le désir de prier.



(1) J'ai passé plus de quatorze ans sans pouvoir du tout méditer, si ce n'est en lisant; et il y a des personnes qui ne sauraient méditer même en lisant, et qui ne peuvent prier que vocalement; parce que cela les arrête un peu plus; d'autres ont l'esprit si léger, qu'une seule chose n'est pas capable de les occuper, et elles sont si inquiètes, que lorsqu'elles veulent se contraindre pour arrêter leurs pensées en Dieu, elles tombent dans mille rêveries, mille scrupules, et mille doutes.

Je connais une personne fort âgée, fort vertueuse, fort pénitente, qui emploie les jours et les années en des oraisons vocales, sans pouvoir jamais faire l'oraison mentale; le plus qu'elle puisse faire est de s'arrêter un peu dans

(1) *Chemin de la perfection.*

ces oraisons vocales, en n'en prononçant que peu à la fois. Beaucoup sont de même ; mais pourvu qu'elles soient humbles, je crois qu'à la fin elles trouveront aussi bien leur compte que celles qui ont de grands sentiments et de grandes consolations dans l'oraison.

Marthe n'était-elle pas une sainte, quoique l'on ne dise point qu'elle fût contemplative. Et que souhaiter de plus que de ressembler à cette bienheureuse fille qui mérita de recevoir tant de fois Notre-Seigneur Jésus-Christ dans sa maison, de lui donner à manger, de le servir et de s'asseoir à sa table. Si elle eût toujours été, comme sa sœur, dans des transports, qui aurait pris soin de ce divin hôte ?

* * *

La véritable humilité consiste principalement à se soumettre sans peine à tout ce que

Notre-Seigneur ordonne de nous, et à nous estimer indignes de porter le nom de ses serviteurs. Ainsi, soit que l'on s'applique à la contemplation, soit que l'on fasse l'oraison mentale ou vocale, soit que l'on assiste les malades, ou que l'on s'emploie aux offices de la maison, et même aux plus bas et aux plus vils, puisque toutes ces choses sont agréables au divin hôte qui vient loger, manger et se reposer chez nous, que nous importe de nous acquitter de nos devoirs envers lui plutôt d'une manière que d'une autre ?

Laissez le maître de la maison ordonner de tout comme il lui plaît ; il est tout sage, il est tout puissant, il sait ce qui nous est le plus utile et ce qui lui est le plus agréable.

*
* *

Il faut que ceux qui ne peuvent faire l'orai-

son mentale s'appliquent à la prière vocale, ou à quelque lecture, ou qu'ils s'entretiennent avec Dieu, à l'heure marquée pour la prière.

Laissons faire Dieu qui nous connaît mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes. L'humilité consiste à se contenter de ce qu'il nous donne, et c'est une assez plaisante manière de la pratiquer, que de lui demander des faveurs, ainsi que font certaines personnes, comme s'il était obligé par justice de ne pas les leur refuser. Mais lui qui pénètre le fond des cœurs, leur accorde rarement ces grâces parce qu'il ne les voit point disposées à vouloir boire son calice. La marque de l'avancement dans la vertu, c'est de se croire plus mauvais que les autres, et de montrer par ses actions qu'on pense ainsi sincèrement; et non pas si l'on a plus de douceurs dans l'oraison, plus de ravissements, plus de visions, car nous ne connaissons la valeur de ces biens qu'en l'autre

monde. Mais l'humilité est une monnaie qui a toujours cours, un fonds assuré, une vente non rachetable, au lieu que le reste est comme de l'argent que l'on nous prête pour quelque temps et que l'on peut nous redemander.

* * *

Je ne saurais trop remercier Dieu de la grâce d'oraison dont il me favorisait, parce qu'elle me faisait comprendre quel bonheur c'est de l'aimer, et que je sentais alors en moi des dispositions à la vertu que je n'avais point auparavant, quoiqu'elles ne fussent pas encore assez fortes pour m'empêcher de l'offenser.





ÉPREUVES DE LA PRIÈRE (1)

ON ne doit pas abandonner l'exercice de l'oraison à cause de la sécheresse qu'on y éprouve. Que les mauvaises pensées ne nous étonnent donc pas, mais souvenons-nous que le démon en donnait à saint Jérôme au milieu même du désert. J'ai souffert ces peines durant plusieurs années, et je sais qu'elles sont très-grandes, mais j'ai reconnu clairement que Dieu les récompense avec tant de générosité, même dès cette vie, qu'une heure de consolation qu'il m'a

(1) *Vie de sainte Tère*se.

donnée depuis dans l'oraison, m'a payée de tout ce que j'y avais souffert pendant si longtemps. Notre-Seigneur permet que ces peines et plusieurs autres tentations arrivent aux uns au commencement, et aux autres dans la suite de leur exercice en l'oraison ; et cette conduite de Dieu sur nous est sans doute pour notre avantage ; les grâces dont il veut nous honorer dans la suite étant si grandes, il veut avant nous faire éprouver notre misère, afin qu'il ne nous arrive pas ce qui arriva à Lucifer.

« Que faites-vous, Seigneur, qui ne soit
« pour le plus grand bien d'une âme, lorsque
« vous savez qu'elle est à vous, qu'elle s'aban-
« donne entièrement à votre volonté, qu'elle
« est résolue de vous suivre partout jusqu'à la
« mort et à la mort de la croix, de vous aider
« à porter cette croix, et enfin de ne vous
« abandonner jamais. »



Cet état de sécheresse vient souvent de l'indisposition du corps. Notre misère est si grande que, tandis que notre âme est renfermée dans cette prison, elle participe à ses infirmités....

Alors plus on la veut contraindre, plus le mal augmente ; ainsi il est nécessaire de reconnaître quand la faute vient de là, pour ne pas achever d'accabler l'âme.

Ces personnes doivent se considérer comme malades, changer pendant quelques jours l'heure de leur méditation et passer comme elles pourront un temps si fâcheux.

Il faut user de discernement, parce qu'il arrive quelquefois que c'est le démon qui est l'auteur de ce mal ; il ne faut pas toujours quitter l'oraison, quoique l'esprit soit distrait et dans le trouble ; mais aussi il ne faut pas

toujours gêner une âme en exigeant ce qui est au-dessus de ses forces. Il est des œuvres extérieures de charité et des lectures auxquelles elle pourra s'occuper alors ; si elle n'est pas même capable de cela, elle doit condescendre, pour l'amour de Dieu, à la faiblesse de son corps, afin de le rendre capable de la servir à son tour.



En quelque état que l'on se trouve on peut servir Dieu : son joug est doux, et il est très-important de ne pas gêner l'âme et de la conduire avec douceur à ce qui lui est le plus utile...

Dans quel trouble et quelles peines les esprits de ténèbres ne jettent-ils pas les âmes ?

La raison représente à ces âmes que tout ce qui est dans le monde doit être considéré

comme un néant, en comparaison du bonheur où elles aspirent. La foi leur apprend que ce bonheur doit être l'objet de tous leurs désirs. La mémoire leur fait voir à quoi se terminent toutes les choses d'ici-bas : ceux qui sont tombés d'une très-grande prospérité dans une extrême misère, tant de mort subites de personnes qui étaient plongées dans les délices, ces corps nourris avec tant de délicatesse, maintenant la pâture des vers dans le tombeau, et autres choses semblables. La volonté les porte à aimer celui dont non-seulement elles ont reçu l'être et la vie, mais qui leur a donné tant d'autres preuves de son amour. L'entendement leur fait connaître que, quand elles vivraient des siècles entiers, elles ne sauraient acquérir un ami si fidèle et si véritable; il leur montre que le monde n'est que vanité et que mensonge, que les promesses du démon ne sont que des illusions, que ce serait imprudent d'al-

ler chercher hors de sa maison ce que l'on a chez soi en abondance, et de se réduire comme l'enfant prodigue à manger des glands avec les pourceaux, après avoir dissipé tout son bien. Ces raisons sont si sérieuses qu'elles devraient suffire aux âmes pour les faire triompher de leur ennemi. Mais, mon Seigneur et mon Dieu, la coutume que la vanité a établie est si forte et si générale, qu'elle renverse tout, parce que la foi étant comme morte, nous préférons ce que nous voyons à ce qu'elle nous enseigne.

« Quel besoin, mon divin Sauveur, l'âme
« n'a-t-elle point en cet état de votre secours ?
« Ne souffrez donc pas qu'elle abandonne son
« entreprise ; faites-lui comprendre que tout
« son bonheur en dépend, combien il lui est
« nécessaire de se séparer des mauvaises com-
« pagnies et de se tenir toujours sur ses gar-
« des. » Si le démon la voit absolument réso-

lue à tout souffrir et à mourir plutôt que de retourner en arrière, il la laissera bientôt en repos.

C'est ici qu'il faut que l'âme montre sa générosité, et ne ressemble pas à ces lâches soldats que Gédéon renvoya lorsqu'il allait au combat. Il ne faut pas qu'elle se propose des satisfactions et des plaisirs. N'est-il pas étonnant qu'à peine si nos vertus commencent à naître et lorsqu'elles sont encore mêlées d'imperfections, nous osions prétendre trouver des douceurs dans l'oraison et nous plaindre de nos sécheresses ? Qu'il ne nous arrive jamais d'agir ainsi. Embrassez la croix que votre Epoux a portée ; n'oubliez jamais que vous vous y êtes engagées, et que celles qui pourront souffrir davantage pour son amour s'estiment les plus heureuses.

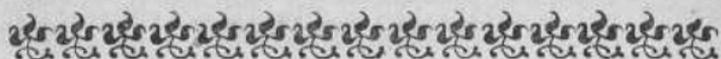
*
* * *

(1) Quant à la tentation d'abandonner l'o-

(1) *Lettres.*

raison, n'en faites aucun cas, mais louez plutôt le Seigneur du désir que vous avez de vous livrer à ce saint exercice. Croyez que votre volonté souhaite de s'en bien acquitter et aime à rester auprès de Dieu; la mélancolie seule s'afflige, craignant la contrainte qu'elle croit avoir à se faire. Quand vous sentez son étreinte, tâchez de temps en temps de choisir quelque endroit d'où l'on découvre le ciel, et de méditer tout en vous promenant; l'oraison ne cesse pas pour cela. Il faut traiter notre faiblesse de telle manière que la nature ne se décourage pas. Tout cela c'est chercher Dieu, puisque c'est par amour pour lui que nous cherchons les moyens de rester en sa présence; il est nécessaire dans son service de conduire l'âme avec douceur.





NÉCESSITÉ DE PERSÉVÉRER DANS L'Oraison (1)

I

JE suis assurée, par l'expérience que j'en ai, que ceux qui ont commencé à faire l'oraison ne doivent point la discontinuer, quelques fautes qu'ils y commettent, puisque c'est le moyen de s'en corriger, et qu'autrement ils y éprouveraient beaucoup plus de peine. Mais il faut qu'ils prennent garde de ne pas se laisser tromper par le démon, lorsque, sous prétexte d'humilité, il les tentera, comme il m'a tentée, d'abandonner ce

(1) *Vie de sainte Tère*se.

saint exercice ; ils doivent, en s'appuyant sur la vérité des promesses de Dieu, qui sont infaillibles, croire fermement que, pourvu qu'ils se repentent sincèrement et qu'ils soient dans la résolution de ne plus l'offenser, il leur pardonnera, les assistera comme auparavant, et leur fera même de plus grandes grâces, si la grandeur de leur repentir les en rend dignes.

Quant à ceux qui n'ont pas encore commencé à faire l'oraison, je les conjure, au nom de Dieu, de ne pas se priver d'un tel avantage. Il n'y a en cela que tout sujet d'espérer et rien à craindre, puisque si l'on n'avance pas beaucoup dans ce chemin, et que l'on ne fasse pas assez d'efforts pour se rendre parfait et digne de recevoir les faveurs que Dieu accorde aux parfaits, on connaîtra au moins le chemin du Ciel ; et si l'on continue d'y marcher, on doit espérer, à cause de la grande miséricorde de Dieu, que cette persévérance ne sera pas vaine.

Le Seigneur ne manque jamais de récompenser l'amour qu'on lui porte, et l'oraison mentale n'est autre chose que de lui témoigner cet amour dans ces fréquents entretiens que l'on a seul à seul avec lui, et de lui montrer la confiance que l'on ressent d'en être aimé.

« O vous, mon Seigneur et mon Dieu, dont
« la vue fait la félicité des anges, il me sem-
« ble que ce que je viens de dire est la ma-
« nière dont je me trouve avec vous, et je ne
« saurais y penser sans souhaiter de pouvoir
« fondre comme de la cire au feu de votre di-
« vin amour. Que ne devez-vous point souf-
« frir, mon Sauveur, lorsque vous êtes avec
« une créature qui ne peut souffrir d'être avec
« vous ? Votre bonté est néanmoins si exces-
« sive, que non-seulement vous ne la rejetez
« pas, mais vous lui faites des faveurs ; vous
« attendez avec patience qu'elle s'approche de
« vous en se conformant à vos volontés, et

« cependant, vous l'aimez telle qu'elle est.
« Vous lui tenez compte des moments où
« elle vous témoigne de l'amour, et un léger
« repentir vous fait oublier toutes ses fautes.
« Je l'ai éprouvé, mon Créateur, et je ne com-
« prends pas comment tout le monde ne tâ-
« che point de s'approcher de vous pour avoir
« quelque part au bonheur de votre amitié.
« Les méchants qui sont éloignés de vous par
« leurs mauvaises inclinations, doivent s'en
« approcher, afin que vous les rendiez bons et
« que vous souffriez d'être avec eux durant
« quelques heures chaque jour, quoique, s'ils
« sont avec vous, ce ne soit, comme j'y étais,
« qu'avec mille distractions que leur donnent
« les soins et les pensées du monde. Ils ne
« sauraient au commencement, ni même sou-
« vent dans la suite, se défendre de ces distrac-
« tions; mais pour les récompenser de la con-
« trainte qu'ils se font de demeurer avec vous,

« vous empêchez les démons de les attaquer
« aussi fortement ; vous diminuez la puis-
« sance de ces esprits de ténèbres ; et vous don-
« nez enfin à ces âmes le pouvoir de les sur-
« monter et de les vaincre. Ainsi, ô mon
« Dieu ! qui êtes la vie de tous ceux qui se
« confient en votre assistance, vous n'en lais-
« sez perdre aucun ; et vous fortifiez même la
« santé de leur corps, en leur donnant celle de
l'âme. »

Si l'oraison est donc si nécessaire et si utile à ceux qui, non-seulement ne servent pas Dieu, mais qui l'offensent, comment ceux qui le servent pourraient-ils l'abandonner sans en recevoir un grand préjudice, puisque ce serait se priver de la consolation la plus capable de soulager les travaux de cette vie, et comme vouloir fermer la porte à Dieu lorsqu'il vient pour nous favoriser de ses grâces ?...

Quant aux personnes qui font oraison, il les

récompense par des consolations qui rendent leurs peines si faciles à supporter qu'elles peuvent passer pour très-légères... Je ne sais pas comment Dieu peut venir à nous si nous lui fermons cette porte, parce que, lorsqu'il a résolu d'entrer dans une âme pour se plaire en elle et la combler de ses grâces, il veut la trouver seule, pure, et dans le désir de le recevoir. Ainsi, comment pouvons-nous espérer qu'il accomplisse un dessein qui nous est si avantageux, si, au lieu de lui en faciliter les moyens, nous y apportons des obstacles ?

II

Trois raisons prouvent l'importance de persévérer quand on a commencé à faire l'oraison.

La première est que Dieu étant si généreux et nous comblant sans cesse de ses faveurs,

c'est bien le moins que nous prenions ce petit soin de le prier avec une pleine et entière volonté, et non pas comme une chose que l'on prête avec intention de la reprendre ? Si un ami redemande à son ami un objet qu'il lui a prêté, ne l'attristera-t-il pas, surtout s'il en a besoin et s'il le considérait déjà comme sien ? Si celui qui a reçu ce prêt a lui-même obligé auparavant son ami avec désintéressement, ne pensera-t-il pas qu'il n'a ni générosité, ni affection pour lui, puisqu'il ne veut pas lui laisser comme un gage de son amitié, ce qu'il lui avait prêté ?

Quelle est l'épouse qui, en recevant de son époux quantité de pierreries de très-grand prix, ne veuille pas lui donner au moins une bague, non pour sa valeur, puisqu'elle n'a rien qui ne soit à lui, mais comme une marque qu'elle-même sera toute à lui jusqu'à la mort. Dieu mérite-t-il d'être moins respecté

qu'un homme, pour oser lui retirer à l'heure même ce que nous lui avons donné? Nous consomons tant de temps avec d'autres qui ne nous en savent point de gré qu'au moins devons-nous donner de bon cœur, à notre immortel époux, le temps que nous avons pris la résolution de lui consacrer. Donnons-le-lui avec un esprit libre et dégagé de toutes autres pensées, et donnons-le-lui avec une ferme résolution de ne vouloir jamais le reprendre, quelques peines et sécheresses qui nous y arrivent.

Considérons ce temps-là comme une chose qui n'est plus à nous, et qu'on pourrait nous redemander en justice, si nous ne voulions pas le donner tout entier à Dieu. Je dis tout entier, parce que cesser l'oraison un jour, ou même plusieurs jours pour des occupations nécessaires, ou à cause d'indisposition, n'est pas vouloir reprendre ce que nous avons

donné. Il suffit que notre intention demeure ferme. Notre-Seigneur n'est point exigeant, il ne s'arrête pas aux petites choses, et ainsi il ne manquera pas de reconnaître votre bonne volonté, puisque vous lui donnez, en la lui donnant, tout ce qui est en votre pouvoir.

L'autre manière d'agir, quoique moins parfaite, est bonne pour ceux qui ne sont pas naturellement généreux. N'ayant pas l'âme assez noble pour donner, c'est beaucoup qu'ils se résolvent au moins à prêter. Enfin qu'ils fassent quelque chose. Dieu est si bon, qu'il prend tout en paiement, il s'accommode à notre faiblesse, il ne nous traite pas avec rigueur dans le compte que nous avons à lui rendre. Quelque grande que soit notre dette, il se résout sans peine à nous la remettre pour nous gagner à lui. Il remarque si exactement nos moindres services, que quand nous ne ferions que lever les yeux au ciel en nous souvenant

de lui, nous ne devons pas craindre qu'il laisse cette action sans récompense.

* * *

La seconde raison de persévérer dans l'oraison, c'est que, quand le démon nous trouve dans cette ferme résolution, il lui est beaucoup plus difficile de nous tenter. Il ne craint rien tant que les âmes fermes et résolues ; il sait par expérience le dommage qu'elles lui causent, et que ce qu'il fait pour leur nuire tournant à leur profit et à celui de beaucoup d'autres, il ne sort qu'avec perte de ce combat. Nous ne devons pas cependant nous y confier de telle sorte que nous tombions dans la négligence. Nous avons à faire à des ennemis traîtres et pleins d'artifices. Si leur lâcheté les empêche d'attaquer ceux qui se tiennent sur leurs gardes, leur malice leur donne un très-grand

avantage sur les négligents. Ainsi, quand ils remarquent de l'inconstance dans une âme, et qu'ils voient qu'elle n'a pas une volonté déterminée de persévérer dans le bien, ils ne la laissent jamais en repos, ils l'agitent de mille craintes et lui représentent des difficultés sans nombre. J'en puis parler avec trop de certitude, parce que je ne l'ai que trop éprouvé, et j'ajoute qu'à peine sait-on de quelle importance est cet avis.

*
* *

La troisième raison qui rend la ferme résolution de persévérer très-avantageuse, c'est que l'on combat avec beaucoup plus de courage lorsque l'on s'est mis dans l'esprit que, quoi qu'il puisse arriver, on ne tournera jamais le dos. C'est comme un homme qui, dans une bataille, serait assuré qu'étant vaincu il ne

pourrait espérer aucune grâce du vainqueur, et qu'ainsi s'il ne meurt durant le combat, il faudra mourir après. Il combattrait sans doute avec beaucoup plus d'opiniâtreté et vendrait chèrement sa vie, sachant qu'il ne peut la conserver que par la victoire. Il est de même nécessaire que nous entrions dans le combat avec cette ferme croyance qu'à moins de nous laisser vaincre, notre entreprise nous réussira heureusement, et que quelque peu que nous gagnions en cette occasion, si nous remportons la victoire, nous en sortirons toujours enrichis de beaucoup de grâces. Vous savez bien que Jésus Christ promet le centuple dès cette vie et qu'il dit : *Demandez et vous recevrez.*





LES MALADIES NE SONT POINT UN EMPÊCHEMENT
A LA PRIÈRE (1)

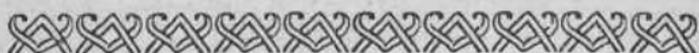
LA maladie ne doit pas dispenser de continuer à faire l'oraison, puisqu'on n'y a pas besoin de forces corporelles, et qu'il ne faut que de l'amour ; si l'on ne se décourage pas, Dieu donne toujours le moyen de s'y occuper. Je dis toujours, parce que bien que la violence des maux empêche quelquefois l'âme de rentrer en elle-même, il y a toujours des moments où elle le peut, même au milieu des douleurs. Jamais l'oraison n'est plus parfaite qu'en ces moments-là, où une âme, qui aime Dieu véritablement, offre avec joie à Jésus-Christ ces mêmes dou-

(1) *Vie de sainte Térèse.*

leurs, les souffrant dans la vue de se conformer à sa volonté. Elle devient en quelque sorte, par ce moyen, semblable à lui; mille autres pensées se présentent ainsi à elle dans ce divin commerce de l'amour qu'elle a pour son Dieu.

Ce n'est donc pas seulement dans la solitude que l'on peut pratiquer utilement l'oraison; mais avec un peu de soin, on tire aussi de grands avantages des temps mêmes où Notre Seigneur nous prive de la faire, par les souffrances qu'il nous envoie.





UNION DE LA PRIÈRE VOCALE ET DE LA
MÉDITATION (1)

LA différence de l'oraison ne doit pas se prendre de notre voix et de nos paroles, de sorte que, lorsque nous parlons, elle soit vocale, et lorsque nous nous taisons, elle soit mentale. Si, lorsque je prie vocalement, je considère que je parle à Dieu ; si je me tiens en sa présence, si je suis plus attentive à cette considération qu'aux paroles que je prononce, c'est alors que l'oraison vocale et l'oraison mentale se trouvent jointes. A moins qu'on ne prétende que l'on parle à Dieu quand, en prononçant le *Pater*, on pense

(1) *Chemin de la perfection.*

au monde, alors je n'ai rien à dire. Mais, si en parlant à un si grand Seigneur, vous voulez le faire avec le respect qui lui est dû, ne devez-vous pas considérer ce qu'il est et ce que vous êtes? Comment pouvez-vous parler à un Roi, et lui donner le titre de Majesté; comment pouvez-vous garder les cérémonies qui s'observent en parlant aux grands, si vous ignorez combien leur qualité est élevée au-dessus de la vôtre, puisque ces cérémonies dépendent ou de la différence des qualités, ou de la coutume et de l'usage? Il est donc nécessaire que vous en sachiez quelque chose, autrement vous serez renvoyées comme des personnes grossières, et vous ne pourrez traiter avec eux d'aucune affaire.

« Quoi, ô mon Seigneur, on vous traiterait
« avec moins de respect que les rois de la terre?
« Vous êtes roi. ô mon Dieu, mais un roi tout
« puissant et éternel, parce que vous ne tenez

« de personne votre royaume. Je n'entends
« presque jamais dire dans le *Credo*, que vo-
« tre royaume n'aura point de fin, sans en res-
« sentir une joie particulière. Je vous loue,
« mon Dieu, et je vous bénis toujours, parce
« que votre royaume durera toujours. Mais,
« ne permettez pas, Seigneur, que l'on regarde
« comme bons ceux qui, en vous priant, vous
« parlent seulement avec les lèvres. »

Que pensez-vous dire, chrétiens, quand vous dites qu'il n'est pas besoin de faire l'oraison mentale ? Vous entendez-vous bien vous-mêmes ? Certes, je pense que non. C'est pourquoi je joindrai toujours autant que je le pourrai l'oraison mentale à l'oraison vocale... Quelqu'un oserait-il soutenir que c'est mal fait, avant de commencer à dire ses heures, ou à réciter le rosaire, de penser à celui à qui nous allons parler, et de nous remettre devant les yeux ce qu'il est et ce que nous sommes, afin

de considérer de quelle sorte nous devons traiter avec lui ? Eh bien ! si l'on s'acquitte avec soin de ces deux choses, il se trouvera qu'avant de commencer l'oraison vocale, on aura employé quelque temps à l'oraison mentale.

N'est-il pas certain que, quand nous abordons un prince pour lui parler, ce doit être avec plus de préparation que si c'était à un paysan ou à quelque pauvre. Je sais que l'humilité du divin Roi est telle que, quoique je sois si peu de chose et que j'ignore comment il faut lui parler, il ne laisse pas de m'écouter et de me permettre d'approcher de lui ; je sais que les anges qui sont comme ses gardes, ne me repoussent point pour m'en empêcher, parce qu'ils connaissent la bonté de leur souverain ; ils n'ignorent pas qu'il aime mieux la simplicité d'un petit berger bien humble qui en dirait davantage, s'il en savait davantage, que la sublimité et l'élégance du raisonnement

des plus habiles, si l'humilité leur manque. Mais, faut-il, parce qu'il est bon, que nous soyons incivils? Et quand il ne nous ferait point d'autre faveur que de souffrir que nous nous approchions de lui, malgré nos imperfections, n'est-ce pas notre devoir de chercher à connaître quelle est sa grandeur et son adorable pureté.





UTILITÉ DE MÉDITER SUR LES MYSTÈRES
DE LA VIE DE JÉSUS-CHRIST (1)

L semblera peut-être que l'âme, favorisée des grâces sublimes de l'oraison, ne doit plus s'occuper à méditer les mystères de la très-sainte humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, parce que l'on ne pense qu'à l'aimer...

Ou bien encore qu'il ne faut point penser à la Passion de Notre-Seigneur, et encore moins à la très-sainte Vierge et aux actions des saints, quoique cela nous puisse être si utile et nous tant animer à servir Dieu. Pourquoi vouloir que nous détournions ainsi nos yeux

(1) *Château de l'âme*, 6^e demeure.

de tous les objets corporels, comme si nous étions des anges toujours embrasés d'amour et non des créatures vivant dans un corps mortel. Nous avons, au contraire, besoin de nous représenter les actions héroïques faites par ces grands saints pour le service de Dieu, lorsqu'ils étaient encore sur la terre comme nous y sommes maintenant; agir autrement ce serait nous priver volontairement du souverain remède de nos maux, qui est la très-sainte humanité de Jésus-Christ dans laquelle toute notre espérance prend sa source. Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : *Qu'il est le chemin de la lumière; que l'on ne peut que par lui aller à son Père; que qui le voit, voit son Père?*



Commençons par nous représenter la grâce que Dieu nous a faite en nous donnant son fils

unique; nous considérerons ensuite les mystères de sa glorieuse vie.

Ou nous commençons par sa prière dans le jardin, et nous le suivons des yeux de l'esprit jusqu'à la croix, ou bien nous prenons un point de la Passion, comme la capture de Notre-Seigneur, et nous considérons dans ce mystère toutes les circonstances qui se présentent à notre esprit et qui peuvent toucher notre cœur. De même de la trahison de Judas, de la fuite des apôtres et de tout le reste. Cette sorte d'oraison est très-excellente et très-utile.

*
* * *

(1) Cette vie est longue, et, pour supporter d'une manière parfaite les épreuves qui s'y rencontrent, nous avons besoin de considérer comment Jésus-Christ, qui est notre modèle, a

(1) *Château de l'âme*, 6^e demeure.

enduré celles dont il s'est vu accablé pour l'amour de nous, et comment les apôtres et les saints ont agi pour l'imiter. Ce divin Sauveur est une trop bonne compagnie pour nous en séparer ainsi que de sa sainte Mère. Il prend plaisir à nous voir renoncer quelquefois à nos consolations, pour compatir à ses peines et à ses souffrances.

* * *

(1) Si notre sensibilité ou l'état de notre santé ne nous permettent pas de toujours considérer le divin Sauveur dans les souffrances de sa Passion, accablé de travaux et de douleurs, persécuté par ceux auxquels il avait fait tant de bien, déchiré de coups, couvert de sang, abandonné de ses apôtres, qui nous empêche

(1) *Vie de sainte Tère*sè.

de demeurer près de lui après sa résurrection, plein de gloire, animant et encourageant les siens à se rendre dignes de régner un jour éternellement avec lui. Il est maintenant si près de nous dans l'Eucharistie, ne pouvant s'éloigner de nous un seul instant !....

Pour plaire à Dieu et obtenir de lui de grandes faveurs, il veut que nous les lui demandions et les recevions par Jésus-Christ, son fils Dieu et homme, en qui il a dit qu'il mettrait ses complaisances....

C'est par ce divin Sauveur que nous devons pratiquer toutes les vertus ; il nous en indique les moyens, il nous en donne l'exemple, dans sa vie, il en est le parfait modèle. Que pouvons-nous désirer de plus que d'avoir toujours près de nous un tel ami qui ne nous abandonne jamais dans les travaux et dans les souffrances, comme le font les amis de ce monde.

Heureux donc celui qui l'aime véritablement

et qui se tient toujours près de lui ? Ne voyez-vous pas que le glorieux saint Paul avait continuellement son nom sur les lèvres, parce qu'il l'avait profondément gravé dans le cœur ? J'ai considéré avec soin la vie de quelques saints, grands contemplatifs, et j'ai vu qu'ils n'allaient pas par un autre chemin. On le voit dans saint François par son amour pour les plaies de ce divin Sauveur ; dans saint Antoine de Padoue par une affection particulière pour sa divine enfance ; dans saint Bernard, par le plaisir qu'il prenait à contempler sa très-sainte humanité, ainsi que dans sainte Catherine et plusieurs autres saints qui avaient la même dévotion...

Je finirai ceci en disant que, toutes les fois que nous pensons à Jésus-Christ, nous devons nous représenter quel est l'amour qui l'a porté à nous faire tant de grâces, et quel est celui que son Père éternel nous a témoigné en nous

donnant pour gage son propre fils ; car l'amour attire l'amour.



(1) Comme je ne pouvais discourir avec l'entendement, ma manière d'oraison était de me représenter Jésus-Christ au dedans de moi et de le considérer dans les lieux où il était le plus seul et où il souffrait davantage, parce qu'il me semblait qu'en cet état il était encore plus touché des prières de ceux qui, comme moi, avaient tant besoin de son secours. J'avais beaucoup de ces simplicités, et je ne me trouvais nulle part si bien que quand je l'accompagnais en esprit dans le jardin des Oliviers, et que je me représentais cette incroyable souffrance qui lui fit, dans son agonie, arroser la terre de son sang. Je désirais essayer

* (1) *Vie de sainte Tère*se.

ce sang divin, mais la vue du grand nombre de mes péchés m'arrêtait : je demeurais là aussi longtemps que mes pensées n'étaient point troublées par ces autres pensées qui me donnaient tant de peine. Pendant plusieurs années je me recommandais à Dieu avant de m'endormir, je pensais toujours un peu à cette oraison de Jésus-Christ dans le jardin, parce que l'on m'avait dit que l'on pouvait gagner par là plusieurs indulgences. Je suis persuadée que cela me sert beaucoup, car je commençai ainsi à faire l'oraison sans savoir que je la faisais ; et j'y étais si habituée que je n'y manquais pas plus qu'à faire le signe de la croix.

Pour revenir à la peine que j'avais dans ces méditations où l'entendement n'agit point, je dis que l'âme y perd ou y gagne beaucoup.

Elle y perd, parce que l'esprit n'a rien où s'attacher, elle y gagne, parce que son amour pour Dieu est la seule chose dont elle s'occupe.

Quand on marche par ce chemin, il est bon d'avoir un livre afin de pouvoir se recueillir. La vue des campagnes, des eaux, des fleurs et autres choses semblables, réveillait aussi mon esprit, y rappelait le souvenir de leur créateur et le portait à se recueillir... Mais, quant aux choses célestes et sublimes, il ne m'a jamais été possible de me les imaginer jusqu'à ce que Notre-Seigneur me les ait représentées par une autre voie.

A moins de voir les objets de mes propres yeux, je ne pouvais me les imaginer, comme d'autres le font lorsqu'ils se recueillent eux-mêmes. J'étais comme un aveugle ou comme une personne qui se trouve dans une telle obscurité, que parlant à quelqu'un qu'elle sait être présent, elle ne le voit pas; c'est ce qui m'arrivait lorsque je pensais à Notre-Seigneur, et ce qui faisait que je prenais tant de plaisir à regarder ses images. Que ceux qui négligent

de se procurer ce secours sont malheureux ? C'est une marque qu'ils n'aiment pas leur Sauveur, car s'ils l'aimaient, ils se plaindraient à voir son portrait, comme on se plaît à voir ceux de ses amis.

(1) Entrant un jour dans l'oratoire, j'y vis une image de Jésus-Christ tout couvert de plaies ; cette image était si pieuse et représentait si vivement ce que Notre-Seigneur a souffert pour nous, que je me sentis pénétrée d'une vive impression de douleur à la pensée d'avoir si mal reconnu tant de souffrances endurées par mon Sauveur pour mon salut. Mon cœur semblait vouloir se fendre : et alors toute en larmes, et prosternée contre terre, je priai ce divin Sauveur de me fortifier de telle sorte qu'à compter de ce moment je ne l'offensasse jamais.

(1) *Vie de sainte Tère*se.



CONSOLATION DE LA PRIÈRE

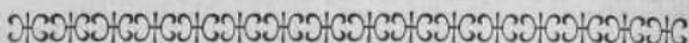
C'EST une consolation qui n'est ni toute sensible, ni toute spirituelle, mais qui, telle qu'elle est, vient de Dieu. Il me semble que nous pouvons y contribuer beaucoup, en considérant notre bassesse, notre ingratitude envers Dieu, les obligations infinies que nous lui avons, ce qu'il a souffert pour nous dans toute sa vie, et les extrêmes douleurs de sa Passion; comme aussi en nous représentant avec joie les merveilles de ses ouvrages, son infinie grandeur, l'amour qu'il nous porte et tant d'autres choses qui s'offrent à l'esprit de ceux qui ont un véritable désir de s'avancer dans son service. Si quel-

que mouvement d'amour se joint à ces considérations, l'âme se réjouit, le cœur s'attendrit et les larmes coulent d'elles-mêmes. Il paraît, d'autres fois, qu'elles ne sortent de nos yeux que par effort, et qu'en d'autres rencontres Notre-Seigneur nous les fait répandre sans que nous puissions les retenir. Par une aussi grande faveur que celle qu'il nous fait de n'avoir pour objet de nos larmes que sa suprême majesté, il semble vouloir nous récompenser de nous occuper aussi saintement que nous le faisons dans l'oraison.

Ces consolations et ces joies qui se rencontrent dans l'oraison peuvent se comparer à celles des bienheureux : car, Dieu donnant à chacun d'eux une gloire proportionnée à leurs mérites, ils sont tous parfaitement contents, quoiqu'il y ait encore plus de différence entre les divers états de la gloire céleste qu'il n'y en a entre les consolations spirituelles dont on

jouit sur la terre. Lorsqu'ici-bas Dieu commence à faire à une âme la faveur dont je viens de parler, elle se trouve si récompensée des services qu'elle lui a rendus, qu'elle croit n'avoir plus rien à désirer, et certes, c'est avec raison, puisque tous les travaux du monde seraient trop bien payés par une seule de ces larmes. Quel bonheur n'est-ce point, en effet, de recevoir ce témoignage que nous sommes agréables à Dieu ? Ceux qui en viennent là ne sauraient trop reconnaître combien ils lui sont redevables, ni lui en rendre de trop grandes actions de grâce, puisque c'est une marque qu'il les appelle à son service, et qu'il les choisit pour leur donner part à son royaume, s'ils ne retournent point en arrière.





L'HUMILITÉ OBTIENT CE QUE LA PRIÈRE
DEMANDE (1)

C'EST par l'humilité que Dieu se laisse vaincre et nous accorde tout ce que nous lui demandons. La première marque pour reconnaître si nous avons cette vertu, c'est de nous croire indignes de recevoir d'aussi grandes grâces que celles que Dieu fait dans l'oraison. Comment pouvons-nous les espérer, si nous ne faisons aucun effort pour les obtenir ? Il n'y a pas de meilleur moyen que l'humilité, et cela pour cinq raisons.

La première, c'est que nous devons aimer

(1) *Château de l'âme*, 4^e demeure.

Dieu sans intérêt. La seconde, que c'est manquer d'humilité que d'oser se promettre d'obtenir pour des services aussi petits que les nôtres des choses de si grand prix. La troisième, c'est parce que la disposition où nous devons être pour recevoir de telles faveurs après avoir tant offensé Dieu, n'est pas de désirer des consolations, mais d'imiter notre Sauveur en souhaitant de souffrir pour lui comme il a souffert pour nous. La quatrième, c'est parce que Dieu n'est pas obligé de nous accorder ces grâces sans lesquelles nous ne pouvons être sauvés, comme il est obligé de nous donner sa gloire dans le ciel, si nous observons ses commandements. De plus il sait mieux que nous-mêmes ce qui nous convient lorsque nous l'aimons véritablement. J'ai connu des personnes qui, marchant dans cette voie de l'amour qui n'a pour objet que Jésus crucifié, non seulement ne désiraient ni ne lui demandaient point ces

goûts et ces consolations, mais le priaient de ne pas leur en donner en cette vie. La cinquième raison, c'est que nous travaillerions inutilement, car nous ne saurions recevoir cette eau des consolations et des goûts de Dieu que de lui-même qui en est la source. Tous nos désirs, toutes nos méditations, toutes nos larmes, tous les efforts que nous pourrions faire seraient inutiles, Dieu seul donne cette eau céleste à qui lui plaît et souvent lorsqu'on y pense le moins.

* * *

Il faut bien se garder de certaines fausses humilités, telle que celle de croire qu'il y aurait de la vanité à convenir des grâces que Dieu nous fait. Nous devons reconnaître que nous les tenons de sa seule libéralité, sans les avoir méritées et que nous ne saurions trop l'en re-

mercier. Autrement comment pourrions-nous nous exciter à l'aimer, si nous ignorions les obligations que nous lui avons? Qui peut douter que plus nous reconnâtrons que nous sommes pauvres par nous-mêmes et riches seulement par les dons de Dieu, plus nous entrerons dans une solide et véritable humilité? Agir autrement n'est propre qu'à nous jeter dans le découragement, en nous persuadant que nous sommes indignes et incapables de recevoir de grandes faveurs de Dieu. Nous devons croire que Dieu ajoutera à ses grâces, celle de nous fortifier contre les artifices du démon, pourvu qu'il voie que nous agissons si sincèrement, que notre seul désir est de lui plaire et non aux hommes. Qui doute que plus nous nous souvenons des bienfaits de quelqu'un, plus nous l'aimons?

Il nous est aussi très-avantageux de nous représenter sans cesse que nous sommes rede-

vables à Dieu de notre être ; qu'il nous a tirés du néant ; qu'il nous conserve la vie après nous l'avoir donnée ; qu'il n'y a point de travaux qu'il n'ait endurés pour chacune de nous, et même la mort ; qu'avant notre naissance il avait résolu de les souffrir. Il m'est également utile de considérer toujours qu'il me fait la grâce de ne trouver maintenant du plaisir qu'à parler de lui, tandis qu'autrefois je n'aimais que les vaines conversations.

Cette grâce est si grande, que nous ne saurions nous souvenir de l'avoir reçue et de la posséder, sans nous trouver, non-seulement conviés, mais contraints d'aimer Dieu, et cet amour est le fruit de l'oraison fondée sur l'humilité ; que sera-ce donc quand une âme verra qu'elle a reçu d'autres grâces encore plus grandes, telles que celles que Dieu fait à quelques-uns de ses serviteurs de mépriser le monde et de se mépriser eux-mêmes ? Plus ces âmes sont

ainsi favorisées, plus elles se reconnaissent obligées à le mieux servir. Elles doivent en effet plus que jamais s'efforcer de le servir, afin de ne pas être indignes de ses faveurs qu'il n'accorde qu'à cette condition. Si elles y manquent, Dieu leur retire ses grâces, et elles tombent d'un état si heureux et si élevé dans un état pire que celui où elles étaient auparavant, et sa majesté donnera ces mêmes grâces à d'autres, qui en feront un meilleur usage pour elles-mêmes et pour autrui. Comment voudrait-on en effet que celui qui ne sait pas qu'il est riche, fit de grandes libéralités d'un bien qu'il ignore posséder ? Nous sommes si faibles par nous-mêmes, qu'il me paraît impossible que nous ayons le courage d'entreprendre de grandes choses, si nous ne sentons que Dieu nous assiste.

Comment la violente inclination, qui nous porte toujours vers la terre, nous permettrait-

elle de nous détacher, et d'avoir même du dégoût et du mépris de tout ce qui est ici-bas, si nous ne goûtions déjà quelque chose du bonheur dont on jouit dans le ciel? Ce n'est que par ces faveurs que Notre-Seigneur nous redonne la force que nous avons perdue par nos péchés; et, à moins d'avoir reçu ce gage de son amour accompagné d'une foi vive, pourrions-nous nous réjouir d'être méprisés de tout le monde et aspirer à ces grandes vertus qui peuvent nous rendre parfaits? Nous ne regardons que le présent, notre foi est comme morte, et ces faveurs la réveillent et l'augmentent.

* * *

Dieu, connaissant qu'il peut ramener par le moyen de ces faveurs certaines âmes abandonnées à la dissipation, ne veut pas qu'il ne dépende de lui de leur faire cette grâce. Ainsi

malgré le mauvais état où elles sont, dénuées de toute vertu, il leur fait sentir des douceurs, des consolations et des tendresses qui commencent à émouvoir leurs désirs. Quelquefois même, mais rarement, il les fait entrer dans une contemplation qui dure peu, afin d'éprouver si ces faveurs les disposent à approcher souvent de lui. Si ces faveurs ne les y portent pas, j'ose croire qu'il n'y a guère de plus grand malheur, ô mon Dieu, que de vous quitter pour se rapprocher des choses de la terre et s'y attacher.

Je crois qu'il est plusieurs personnes que Dieu éprouve de cette manière, et que peu se disposent à jouir d'une si grande faveur. Pourvu que nous répondions à une telle grâce, je suis assurée qu'il ne cesse pas de nous assister jusqu'à ce que nous arrivions à une plus grande perfection. Quant au contraire nous ne nous donnons pas à lui aussi pleinement

qu'il se donne à nous, c'est beaucoup qu'il nous laisse dans l'oraison mentale et nous visite de temps en temps comme des serviteurs qui travaillent à sa vigne. Ceux qui se donnent à lui sans réserve sont ses enfants bien-aimés, qu'il ne perd jamais de vue et qui eux-mêmes ne veulent plus s'éloigner de lui. Il les fait asseoir à sa table et les nourrit des mets dont il se nourrit lui-même.

*
* *

Quand tout le monde parlerait contre nous, quel mal pourrait-il nous arriver étant entre les bras de Dieu ? Puisqu'il est tout-puissant, il n'y a pas de maux dont il ne puisse nous délivrer. Une seule de ses paroles a créé le monde; et vouloir et faire ne sont en lui qu'une même chose.....

Quel heureux échange pour nous de lui

donner notre cœur pour avoir le sien, lui qui peut tout, et nous qui ne pouvons rien que ce qu'il nous fait pouvoir.....

Si sa souveraine majesté veut que nous achetions tout de lui en lui donnant le rien que nous sommes, ne soyons pas assez insensés pour refuser une telle faveur.

« Tout notre mal vient, ô mon Dieu, de ce
« que nous n'avons pas toujours les yeux arrêté
« tés sur vous. Si nous ne détournions pas
« les yeux de ce chemin et de cette voie, comme
« vous vous êtes appelé, nous arriverions bien-
« tôt. » Mais, parce que nous n'avons pas cette
attention, nous bronchons, nous tombons,
nous retombons, et enfin nous nous égarons.

Il semble que nous ne soyions pas chrétiens, et que nous n'ayions jamais lu la passion de Notre-Seigneur ; car, si l'on nous méprise en la moindre chose, nous ne pouvons le souffrir, nous le trouvons insupportable et nous disons

aussitôt : « Nous ne sommes pas des saints. » Il est vrai, nous ne sommes pas des saints, nous ne sommes pas des anges, mais nous devons penser que nous pouvons devenir des saints, pourvu que nous fassions tous nos efforts, et que Dieu veuille nous tendre les bras. Nous n'avons pas à craindre qu'il ne tienne à lui que nous le devenions, s'il voit que nous en avons la volonté.....

Dieu qui ne fait acception de personne assiste toujours ceux qui sont courageux dans son service.....

Il ne conduit pas toutes les âmes de la même manière, et celui qui paraît le plus rabaissé aux yeux des hommes est peut-être le plus élevé devant ses yeux.





EXCELLENCE DE L'Oraison Dominicale (1)

On ne saurait trop rendre grâces à Dieu de la sublime perfection de cette prière évangélique qui nous a été enseignée par un Maître si savant et si admirable. Chacun peut s'en servir pour ses besoins particuliers...

Cette prière devant être générale, Notre-Seigneur a voulu lui laisser une sorte d'obscurité, afin que tous pensant la bien comprendre, chacun pût en la disant demander ce qui serait nécessaire pour sa consolation et pour ses besoins, et qu'ainsi ceux qui se donnent à Dieu sans réserve, méprisant les choses périss-

(1) *Chemin de la perfection.*

sables, lui demandent seulement les faveurs du ciel que son extrême bonté veut bien donner ici-bas. Ceux qui sont dans le monde lui demandent le pain et les autres choses qu'ils peuvent, conformément à leur état, justement désirer pour eux et leur famille. Mais, quant à ce qui est de donner notre volonté à Dieu et de pardonner les offenses qui nous sont faites, ce sont deux choses auxquelles tout le monde est obligé, mais dans lesquelles cependant il y a différents degrés. Les parfaits donnent parfaitement leur volonté et pardonnent parfaitement, tandis que nous, nous satisfaisons, comme nous pouvons, à ces devoirs. Notre-Seigneur est si bon qu'il reçoit tout ; il semble qu'il ait fait un pacte avec son Père en lui disant : « Seigneur, faites s'il vous plaît cela, « et mes frères feront ceci. »





COMMENT ON PEUT FACILEMENT PRIER ET
MÉDITER EN RÉCITANT LE *Pater* (1)

CÉ que je veux maintenant vous enseigner, c'est la manière dont vous devez prier vocalement, car il est juste que vous entendiez ce que vous dites, et je ne parlerai que des prières auxquelles, en qualité de chrétiens, nous sommes nécessairement obligés : Le *Pater Noster* et l'*Ave Maria*, afin que l'on ne puisse pas dire que nous parlons sans savoir ce que nous disons, à moins que l'on ne croie qu'il suffit de prier ainsi par coutume, et qu'on

(1) *Chemin de la perfection.*

peut se contenter de prononcer des paroles sans les entendre. Il me semble que, lorsque je dis le *Credo*, il est juste que je sache ce que je crois, et que quand je dis : *Notre Père*, je sache quel est ce Père et quel est aussi ce maître qui nous enseigne à faire cette oraison. Si c'est une extrême ingratitude de ne pas nous souvenir de ceux qui nous instruisent ici-bas, sur tout si ce qu'ils nous enseignent regarde notre salut, je prie Dieu de tout mon cœur de ne pas permettre que, récitant une prière si sainte, nous manquions à nous souvenir du divin maître qui nous l'a enseignée avec tant d'amour et tant de désir qu'elle nous fût profitable.



Premièrement, vous savez que Notre-Seigneur nous apprend que pour bien prier on

doit se retirer en particulier, ainsi qu'il l'a toujours pratiqué lui-même, non qu'il eût besoin de cette retraite, mais pour notre instruction, et pour nous en donner l'exemple. L'on ne peut parler en même temps à Dieu et au monde ; c'est cependant ce que font ceux qui, en priant d'un côté, écoutent de l'autre ceux qui parlent près d'eux, ou s'arrêtent à tout ce qui leur vient dans l'esprit, sans tâcher d'en retirer leur pensée.

Il faut en excepter certaines indispositions tels que les maux de tête où l'on ne peut dominer les distractions..... Alors on doit prier comme l'on peut, et même ne pas prier dans ces moments où l'âme est comme un malade à qui il faut donner un peu de repos. Il faut employer ce temps à d'autres actions de vertu. C'est ainsi que doivent faire ceux qui ont soin de leur salut et qui savent qu'il ne faut pas parler tout ensemble à Dieu et au monde.

Ce qui dépend de nous c'est de tâcher d'être seuls avec Dieu lorsque nous prions. Je le prie, que cela suffise pour nous faire comprendre la grandeur de celui avec lequel nous sommes alors, et ce qu'il daigne répondre à nos demandes ; car croyez-vous qu'il se taise quoique nous ne l'entendions pas ? Non, certes, mais il parle à notre cœur toutes les fois que nous lui parlons de cœur ; et il est bon que chacun de nous considère que c'est à lui en particulier que le Seigneur apprend à faire cette divine prière. Or, comme le maître se tient près de son disciple et ne s'éloigne jamais de manière à crier à haute voix pour se faire entendre, je désire que vous sachiez que, pour bien dire le *Pater Noster*, il ne faut pas que vous vous éloigniez de ce divin Maître qui nous a appris cette sainte prière.

Vous me répondrez peut-être que prier ainsi, c'est méditer, et que vous ne pouvez,

ni désirez faire autre chose que prier vocalement. Il y a en effet des personnes si impatientes et qui aiment tant leur repos, que n'étant pas accoutumées à se recueillir dans le commencement de la prière, et ne voulant pas se donner la moindre peine, elles disent qu'elles ne savent ni ne peuvent faire davantage que de prier vocalement. Je conviens que ce que je viens de proposer peut s'appeler oraison mentale; mais j'avoue que je ne comprends pas comment on peut la séparer de la prière vocale bien faite; car ne devons-nous pas avoir de l'attention en priant et considérer à qui nous parlons? Dieu veuille qu'avec tous ces soins nous puissions bien dire le *Pater*, sans que notre esprit se laisse aller à quelque pensée extravagante. Le meilleur moyen pour y parvenir, c'est de tâcher d'arrêter notre esprit sur celui qui nous a enseigné cette prière. Essayez donc de vous accoutumer à une chose qui vous est si nécessaire.



(1) Avant de commencer votre prière, vous devez faire l'examen de conscience, dire le *Confiteor* et faire le signe de la Croix.

Etant seul lorsque vous priez, tâchez cependant d'avoir une compagnie, et quelle meilleure compagnie pourrez-vous avoir que celui qui vous a enseigné l'oraison que vous allez dire (2)? Imaginez-vous donc que vous êtes avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, considérez avec combien d'amour et d'humilité il vous a appris à faire cette prière, et, croyez-moi, ne vous éloignez jamais, si vous pouvez, d'un ami si parfait et si véritable. Si vous vous accoutumez à demeurer avec lui, et qu'il voie que vous désirez de tout votre cœur, non-seule-

(1) *Chemin de la perfection.*

(2) *Le Pater.*

ment ne le point perdre de vue, mais encore faire tout ce que vous saurez lui plaire, vous ne pourrez plus l'éloigner de vous. Il ne vous abandonnera jamais, il vous assistera à tous moments et vous tiendra toujours compagnie. Croyez-vous que ce soit un bonheur et un secours peu considérable que d'avoir sans cesse à ses côtés un tel ami.

* * *

Je ne vous demande pas de penser continuellement à Jésus-Christ, ni d'appliquer votre esprit à beaucoup de raisonnements, ni à de grandes considérations ; mais je vous demande seulement de porter sur lui vos regards. Si vous ne pouvez faire davantage, qui vous empêche de tenir, au moins durant quelques instants, les yeux de votre âme fixés sur ce di-

vin Epoux. Vous pouvez bien regarder des choses difformes et vous ne pourriez contempler le plus beau de tous les objets imaginables ?

Notre-Seigneur s'assujétit à nos désirs et se conforme à nos sentiments. Si vous êtes dans la joie, considérez-le ressuscité. Voyez-le sortir du tombeau tout éclatant de perfection, tout brillant de majesté, tout resplendissant de lumière, et tout comblé du plaisir que donne à un vainqueur le gain d'une sanglante bataille qui le rend maître d'un si grand royaume qu'il n'a conquis que pour vous le donner ! Pourrez-vous après cela croire que c'est beaucoup faire de jeter quelquefois les yeux sur celui qui veut ainsi vous mettre le sceptre à la main et la couronne sur la tête ?

Si vous êtes tristes ou dans la souffrance, considérez-le allant au jardin des Oliviers, et jugez quelles doivent être les peines dont nos

âmes étaient accablées puisqu'étant non-seulement patient, mais la patience même, il ne laissa pas de faire connaître sa tristesse et de s'en plaindre. Considérez-le attaché à la colonne par l'excès de son amour pour nous, accablé de douleurs, déchiré à coups de fouets, persécuté par les uns, outragé par les autres, transi de froid, renoncé et abandonné par ses amis, et dans une si grande solitude, qu'il vous sera facile de vous consoler seul à seul avec lui. Ou bien considérez-le chargé de sa croix, sans que, même en cet état, il lui soit donné le temps de respirer ; car pourvu que vous tâchiez de vous consoler avec ce divin Sauveur, et que vous tourniez la tête de son côté pour le regarder, il oubliera ses douleurs pour faire cesser les vôtres ; et, quoique ses yeux soient tout trempés de ses larmes, sa compassion les lui fera arrêter sur vous avec une douceur inconcevable...

Embrassez la croix de votre divin Rédempteur. Aidez-le à la porter, souffrez sans peine que les Juifs vous foulent aux pieds ; méprisez tout ce qu'ils vous diront, fermez l'oreille à leurs insolences ; et, quoique vous trébuchiez et que vous tombiez avec votre saint Epoux, n'abandonnez pas cette croix. Considérez l'excès inconcevable de ses souffrances ; et quelque grandes, quelque sensibles que vous semblent les vôtres, elles vous paraîtront si légères en comparaison des siennes, que vous y trouverez votre consolation.

Vous me demanderez peut-être comment cela se peut pratiquer, et vous me direz que si vous aviez pu voir des yeux du corps notre Sauveur, lorsqu'il était dans le monde, vous auriez avec joie suivi ce conseil, sans plus jamais en détourner vos regards. Ne le croyez pas. Quiconque ne veut pas maintenant faire un peu d'efforts pour se recueillir et regarder

au dedans de soi ce divin Sauveur, ce qui peut se faire sans nul péril, en y apportant seulement un peu de soin, aurait pu beaucoup moins se résoudre à demeurer avec la Madeleine au pied de la croix, lorsqu'il aurait eu devant ses yeux l'image affreuse de sa mort. Quelles ont été les souffrances de la glorieuse Vierge et de cette bienheureuse sainte ? que de menaces ! que de paroles injurieuses ! que de rebuts et que de mauvais traitements ces ministres du démon ne leur firent-ils pas éprouver ? Ce qu'elles endurent devait être sans doute bien terrible ; mais, comme elles étaient plus touchées des souffrances du Fils de Dieu que des leurs, la plus grande douleur étouffait la moindre. Ainsi vous ne devez pas vous persuader que vous auriez pu supporter de si grands maux puisque vous ne savez maintenant en souffrir de si petits.



Tenez-vous donc toujours auprès de ce divin Maître, avec un très-grand désir d'apprendre ce qu'il vous enseignera. Il vous rendra sans doute de bons disciples, et il ne vous abandonnera pas, à moins que vous ne l'abandonniez vous-mêmes.

Considérez attentivement toutes ses paroles ; les premières qu'il prononcera vous feront connaître l'extrême amour qu'il vous porte ; et que peut-il y avoir de plus doux et de plus agréable à un bon disciple que de voir que son maître l'aime ?





SUR LE RECUEILLEMENT (1)

Nous disons dans l'oraison dominicale : *Notre Père qui êtes dans les cieux*; il importe donc infiniment de savoir ce que c'est que le ciel, et où il faut aller chercher notre très-saint et divin Père.....

Vous savez déjà que Dieu est partout, et comme partout où est le roi, là est la cour, ainsi partout où est Dieu, là est le ciel; et vous n'avez sans doute pas de peine à savoir que toute la gloire se rencontre où son éternelle majesté se trouve.

Considérez ce que dit saint Augustin *qu'a-*

(1) *Chemin de la perfection.*

près avoir cherché Dieu de tous côtés, il le trouve dans lui-même. N'est-il pas utile à l'âme de comprendre cette nécessité et de savoir qu'elle n'a pas besoin d'aller au ciel, afin de parler à son divin Père, ni de crier de toutes ses forces pour s'entretenir avec lui? Il est si près de nous, que, quoique nous ne parlions que tout bas, il ne laisse pas de nous entendre, et nous n'avons pas besoin d'ailes pour nous élever vers lui. Il suffit de nous tenir dans la solitude, de le regarder en nous-mêmes et de ne nous éloigner jamais de la compagnie de cet hôte divin. Nous n'avons qu'à lui parler avec grande humilité comme à notre Père, à lui demander ce dont nous avons besoin avec grande confiance; à lui faire entendre toutes nos peines; à le supplier d'y apporter le remède, et à reconnaître en même temps que nous ne sommes pas dignes de porter le nom de ses enfants. Enfin vous ne sauriez trop connaître l'import-

tance de cette vérité, que Notre-Seigneur est au dedans de nous-mêmes, et que nous devons faire tous nos efforts pour y demeurer avec lui.

Cette manière d'oraison fait qu'on se recueille beaucoup plus tôt et l'on en tire de grands avantages. On la nomme *oraison de recueillement*, parce que l'âme y recueille toutes ses puissances et rentre dans elle-même avec son Dieu. Etant là avec lui, elle peut penser à sa passion ; et, l'ayant présent devant ses yeux, l'offrir à son Père, sans que son esprit se lasse en allant le chercher ou au jardin des Olives, ou à la colonne, ou sur le calvaire (1).

Ceux qui peuvent s'enfermer dans le petit ciel de leur âme où habite celui qui en est le créateur aussi bien que de la terre, et qui s'accoutumeront à ne rien regarder hors de là, et

(1) *Chemin de la perfection.*

à choisir pour prier un endroit où rien ne puisse les distraire doivent croire qu'ils marchent dans un excellent chemin.....

Si ce recueillement est véritable, on n'a pas de peine à le reconnaître.

L'âme dans ces moments favorables que Dieu lui donne, se trouvant libre et victorieuse, pénètre le néant des choses du monde, s'élève vers le ciel, et semblable à ceux qui se retranchent dans un fort pour se mettre à couvert des attaques de leurs ennemis, elle retire ses sens de ce qui est extérieur, et s'en éloigne de telle sorte que, sans y faire réflexion, les yeux du corps se ferment d'eux-mêmes aux choses visibles et ceux de l'esprit s'ouvrent et deviennent plus clairvoyants pour les invisibles.

* * *

Ceux qui travaillent à se recueillir courent

moins de dangers de tomber, et le feu du divin amour s'attache plus promptement à leur âme parce qu'elle est si proche que, pour peu que leur entendement le souffle, la moindre étincelle qui en rejaillit est capable de l'embraser entièrement, parce qu'étant dégagée de toutes les choses extérieures et se trouvant seule avec son Dieu, elle est toute préparée à prendre feu et à brûler.

Représentez-vous qu'il y a au dedans de vous un palais si magnifique que toute la matière en est d'or et de pierres précieuses, puisque, pour tout dire en un mot, il est digne de ce grand monarque qui l'habitera. Songez que vous faites une partie de la beauté de ce palais ; car cela est vrai, puisque rien n'égale la beauté d'une âme enrichie de plusieurs vertus qui, de même que des pierres précieuses, éclatent d'autant qu'elles sont plus grandes. Et enfin, imaginez-vous que le Roi des rois est dans ce pa-

lais, qu'il daigne vous y recevoir, qu'il est assis sur un superbe trône et que ce trône est votre cœur.

Si l'on avait soin de se rappeler le souvenir de ce divin hôte qui habite au milieu de nous, il serait impossible de tant s'appliquer aux choses du monde, voyant combien elles sont indignes d'être comparées à celles qui sont au dedans de nous.

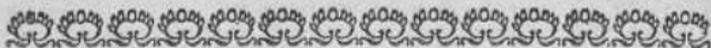


Longtemps les choses de la terre qui ne sont que vanité m'aveuglant, je ne comprenais ni la dignité de mon âme, ni l'honneur que Dieu lui fait d'être au milieu d'elle.

Si j'avais alors connu, comme je le sais maintenant, qu'un si grand monarque habite dans ce petit palais de mon âme, il me semble que je ne l'aurais pas si souvent laissé tout seul,

que quelquefois au moins je serais restée avec lui, et que j'aurais pris plus de soin de purifier ce palais rempli de tant de choses qui le souillaient.





LA CONTEMPLATION EST COMME UNE SOURCE
D'EAU VIVE (1)

IL y a certains esprits si peu réglés qu'ils sont comme ces chevaux qui ne sentent plus le frein. Ils vont tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et toujours avec inquiétude, soit que cela vienne de leur naturel, ou que Dieu le permette ainsi. Ils ressemblent à des gens qui, ayant une extrême soif et voulant aller boire à une fontaine qu'ils voient de loin trouvent des ennemis qui leur en disputent le passage à l'entrée, au milieu et à la fin du chemin. Après avoir, avec beaucoup de peine, surmonté les

(1) *Chemin de la perfection.*

premiers de ces ennemis, ils se laissent surmonter par les seconds, aimant mieux mourir de soif que combattre plus longtemps pour boire d'une eau qui leur doit coûter si cher. La force leur manque, ils perdent courage et ceux même qui en ont assez pour vaincre les seconds de ces ennemis, se laissent vaincre par les troisièmes, quoiqu'ils ne fussent peut-être alors qu'à deux pas de cette source d'eau vive dont Notre-Seigneur dit à la Samaritaine, que ceux qui en boiront n'auront plus jamais soif.

O qu'il est bien vrai, comme l'a dit celui qui est la vérité même, que ceux qui boivent de l'eau de cette divine fontaine ne sont plus altérés des choses de cette vie, mais seulement de celles de l'autre ! Leur soif est infiniment plus grande que notre soif naturelle ne saurait nous le faire comprendre ! Ils ont soif d'avoir cette soif dont ils connaissent le prix, et quelque grande que soit la souffrance qu'elle cause,

elle porte en elle le remède qui la fait cesser. En étouffant le désir des choses de la terre, elle rassasie l'âme de celles du ciel. Quand Dieu fait cette grâce à une âme, une des plus grandes faveurs dont il puisse l'accompagner, c'est de la laisser toujours altérée, avec un désir encore plus grand de recommencer à boire de cette eau merveilleuse et incomparable.

